U d'/of OTTAWA
39003002548906

AOUT 6 1970

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/suzetteveutme00gaut

SUZETTE VEUT ME LÂCHER!

WILLY

SUZETTE VEUT ME LÂCHER !

(TROPICAL GIGOLO)

ROMAN INÉDIT

ILLUSTRATIONS DE G. MASSON

LIBRAIRIE NILSSON
PER LAMM SUCR
7 RUE DE LILLE 7
PARIS

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2257
.G858

PREMIÈRE PARTIE.

MAUGIS EX MACHINA.

I.

— Pourquoi remettez-vous votre pantalon, Comtesse? demanda courtoisement, du fond de son vaste fauteuil propice aux nonchalances post-coïtales, notre inévitable Henry Maugis, impressionnant dans un pyjamah rouge brique.

— Parce que c'est fini nous deux, mon ami,

répondit d'une voix nette et posée, l'adorable petite comtesse Suzanne de Lizery tout en remontant la gaine de dentelle mousseuse le long de ses jambes potelées et blondes — astucieusement parées de naïves chaussettes *bébé*.

Maugis avala toute la fumée de sa cigarette Bateman. (Rien n'a pu le guérir, ce garçon, de son goût bizarre pour les fades et sirupeux tabacs qui rappellent le miel, la confiture et toute l'horreur de Port-Saïd, cette porte bâtarde de l'Extrême-Orient. Mais sa connaissance de l'Est ne s'étend pas plus loin qu'aux villes diversement hanséatiques où l'on communie en Wagner).

Lorsqu'il eut retrouvé le rythme égal de sa respiration Maugis envoya vers le plafond une spirale de fumée et un regard également bleus.

— Vous avez bien fait, petite fille, dit-il, de réintégrer prudemment votre falzar avant d'énoncer une telle énormité.

Cette phrase contenait sans doute (sait-on jamais!) un regrettable sous-entendu, car la jolie tête blonde de Suzy s'ébouriffa, rose de colère, au-dessus des flots d'un jupon très enrubanné — et la mignonne bouche se crispa pour lancer:

— Apprenez, mon cher, que je ne suis pas toujours une petite fille... Que je suis bien décidée à ne plus l'être jamais...

— Je vois nettement ce que nous y perdrons tous deux, articula Maugis.

— Et que c'est pour cela justement qu'il vous faudra renoncer à me considérer comme la joie de vos après-midi...

— Et de mes mains, donc! et de mes yeux! et de mon cœur! et de...

— Oh! pas d'obscénités, je vous en prie.

— Alors, quoi? La moins franche cordialité?

— Tout ce que vous voudrez, mais pas ça...

Et Suzette, espiègle et du reste à peu près rhabillée, fit craquer trois fois l'ongle de son pouce droit sur la nacre fraîche de ses dents en accentuant, crescendo:

— Pas ça! Pas ça! Pas ça!

Maugis se dressa, menaçant et d'ailleurs très embêté:

— Oh! tenez, tenez, tenez, dit-il, vous mériteriez...

Madame de Lizery jugea opportun de s'asseoir pour boutonner ses bottines.

Maugis regretta qu'il fît vraiment trop chaud pour se livrer à des voies de fait et pour faire payer à l'envers de Suzette cette soudaine répulsion à son endroit. — Et l'on ne saura jamais pourquoi lui revint en mémoire le beau distique d'un poète méconnu:

Etant donné l'état de la température
Aujourd'hui la volaille est à l'intérieur.

— Mais pourquoi diable, pensait-il, la volaille, la douce et passive volaille manifeste-t-elle ces velléités de s'enfuir — et de ne plus remettre les ailes dans mon poulailler... Qu'est-ce que j'ai bien pu lui faire?... Tout, sans doute — (et d'agréables souvenirs le hantèrent) mais rien ne justifie ce dégoût pour le plus paisible adultère d'inconvenance...

Il avait pris le parti d'arpenter en silence le vaste et confortable cabinet de toilette où se dénouait cette fraîche idylle. A travers les stores

baissés la chère vieille brise du soir apportait l'odeur vanillée de la poussière qui se mêlait à celle des trains de ceinture — Cris aigres d'enfants jouant sur le talus des fortifs proches, appels de tramways sur la place Péreire, sons de trompes enrouées des automobiles, „La Presse! son curieux numéro! — Risport! Plet des courses!"

— Sept heures et demie! murmura Madame de Lizery... je vous demande un peu à quelle heure je vais rentrer chez moi?

— A sept heures trente six, la renseigna Maugis, vu la distance entre mon paisible intérieur (177*bis* rue de Courcelles) et le petit hôtel où s'abrite le bonheur conjugal de Frantz (267*bis* Avenue Niel)...

— Ne me parlez pas de mon mari!

— Pardon... Frantz d'abord!... Son bonheur conjugal m'intéresse autant que vous — et j'y ai contribué dans la mesure de mes moyens, d'abord en vous présentant naguère ce gentil Robert Parville qui fut votre premier amant — ce dont vous avez bien voulu me manifester votre reconnaissance — puis en remplaçant son troisième successeur galamment et sans secousse, de sorte que Frantz a toujours échappé, jusqu'ici, au ridicule d'être trompé par des gens inconnus de lui. Ainsi, vous avez pu goûter les indispensables joies et les petits chagrins de l'adultère sans que les habitudes de votre conjoint en aient été dérangées. Je ne vous répèterai pas, Suzette, que l'adultère est le fondement de la société, puisqu'en rendant le mariage supportable, il assure la perpétuité de la famille... Vos épingles à chapeau sont derrière vous sur la petite table...

Là, c'est ça... Mais ne comptez pas que je vais vous laisser partir ainsi...

— Mon ami, nous n'avons plus rien à nous dire, et vous allez encore me mettre en retard!

Maugis attendit patiemment que madame de Lizery eût équilibré son canotier sur la torsade rebelle de ses cheveux blonds comme le bon pain (il savait par expérience que, pour une Femme qui se coiffe, le monde extérieur n'existe plus) — et ce fut seulement quand il la vit prête à partir qu'il vint à elle, saisit les petites mains qui le repoussaient... et ne trouva rien à dire, sinon:

— Voyons, Suzette? qu'est ce que je t'ai fait? Et qu' as-tu à me reprocher?

— Mais rien, mon ami.

— Alors, c'est sérieux!... Quand nous reverrons nous?

— Mardi soir, puisque vous venez dîner. Pour Frantz et pour nous je tiens beaucoup, vous le comprenez, n'est ce pas? à ce qu'il n'y ait rien de changé.

— Nous resterons bons amis... oui, je sais... et il est du reste évident que si nous ne devions plus nous revoir, Frantz, si Frantz qu'il soit, pourrait concevoir des soupçons... Mais enfin, excusez moi d'insister, Suzy, pourquoi cette rupture inattendue et folle? Tout à l'heure encore, et plus spécialement à cinq heures 37, vous étiez la plus délicieuse camarade de volupté, nous nous entendions à corps perdu..., et voilà que tout d'un coup, après six mois de cette entente plus que cordiale, vous me déclarez tranquillement que n...i — ni, c'est fini — et cela au mépris de

cet art des préparations sans quoi la vie n'est pas plus possible que le théâtre!

— Eh! bien, et vous-même, avez vous pris tant de précautions pour plaquer cette pauvre petite Marthe Payet?

— Son mari m'était insupportable... Moi, Suzy, je suis célibataire, célibataire à terre pour le moment, puisque tu me lâches comme tout.

— Je vois avec plaisir que votre douleur ne vous empêche pas de faire des mots...

— Je n'ai jamais pu causer sans cela et, de mes plus grands chagrins, j'ai toujours fait des petits à peu près.

— Eh bien, mon ami, continuez.

— Faudra bien. Mais tout cela ne m'explique pas pourquoi... Oh, je n'aurai pas l'impertinence de te demander la raison de cette démarche... arrière!

— A quoi bon? Vous ne comprendriez pas!

Et les chers yeux bleus essayèrent une expression de dédain mystérieux dont Maugis se fût bien amusé à tout autre moment.

— Penses-tu? dit-il simplement.

— Oui, mon ami, justement, *je pense*, repliqua Suzette d'un ton de défi qui eût démonté Descartes et Pascal...

...Mon Dieu! qu'elle était donc jolie, toute droite et cambrée dans sa robe de toile blanche qui plaquait (elle aussi, pauvre Maugis!), dans sa blouse de mousseline transparente comme une allusion — et toute rose par endroits.

— Tu penses? A quoi? demanda simplement Maugis... Car enfin, mon bébé, tu ne vas pas

te mettre comme ça, tout d'un coup, à penser tout court?

— C'est ce qui vous trompe, mon cher... Sans que vous ayez daigné le remarquer, j'ai beaucoup changé depuis quelque temps.

— Pas à mon avantage, hélas!

— Il m'est venu des idées...

— Ah! mon Dieu! soupira Maugis, tu as toujours un bon médecin, au moins?

Cette discrète question lui attira un regard dont l'expression méprisante signifiait que, désormais, toute la dignité de Suzette était dans la pensée...

— Je vous saurai gré, dit-elle sèchement, de quitter ce ton d'ironie perpétuelle qui a cessé de me plaire. Vous n'avez pas su me comprendre, voilà tout... Vous m'avez toujours traitée en enfant...

(„Au point même, pensa Maugis, que certains de nos entretiens n'eussent point déparé ces livres spéciaux dont s'honore la littérature anglo-belge.")

— Et vous n'avez pas deviné, continua l'imperturbable Suzette, l'évolution qui me transformait... Fille d'une mère qui a su créer autour d'elle une atmosphère intellectuelle...

Cette apposition remplit Maugis d'une joie violente et secrète. Il se représenta vivement l'insupportable mère Moupet des Tares, Philaminte sur le retour, Egérie obstinée pour académiciens fourbus, tenancière d'un des plus redoutables salons-parloirs où s'élabore la libre-pensée officielle.

Cependant Suzanne poursuivait:

—... J'ai retrouvé en moi les traces de cette hérédité et, malgré le tourbillon de la vie mondaine, j'ai réfléchi...

— Comme une glace, suggéra Maugis.

Qu'elle était donc jolie, toute droite et cambrée dans sa robe de toile blanche! (P. 14).

Mais Suzette était lancée et notre malheureux ami dut subir une conférence en trois points (.·.) sur le rôle social de la Femme, l'Egalité des sexes, l'Emancipation intellectuelle et morale de l'Eternelle Sacrifiée, le Droit à la Pensée, l'Iniquité du Mensonge Social, l'Evolution, la Lutte pour la Vie, la Persistance du plus apte, etc. etc...

Il se crut tout à tour au cours de Monsieur Thalamas, à une conférence du citoyen Sébastien Faure, à une réunion électorale, à la Chambre partout, enfin, où souffle le vent de l'imbécilité démocratique.

— Où diable, pensait-il, cette Suzette inattendue a-t-elle appris ce langage de Manuel Civique et d'où lui viennent ces notions confuses de matérialisme à l'usage des couches profondes du suffrage universel? Dans cinq minutes, elle va m'apprendre que la fonction crée l'organe et que, sans phosphore, il n'y a point de pensée...

Suzette n'eut garde d'y manquer et seul, le timbre de la petite pendule de voyage, qui tinta ironiquement huit fois, l'arrêta net dans une citation de Nietzsche qu'elle confondait du reste avec Novalis.

— Et vous prétendiez, méchante, conclut Maugis, qu'il ne nous restait plus rien à nous dire? Mais la recherche des premiers Principes va nous créer des après-midi délicieuses . . .

— Peut-être comprenez-vous, maintenant, mon ami, repartit Madame de Lizery, que j'ai trouvé un autre emploi de mes après-midi . . .

— Porte-t-il des cheveux longs, des lunettes, et une serviette sous le bras? demanda Maugis.

— Mon pauvre ami, répondit Suzette, vous auriez pu m'épargner cette délicate allusion. Si vous saviez comme les hommes m'intéressent peu maintenant . . .

— Il me semble pourtant que, tout à l'heure encore . . .

— Vous m'avez déjà rappelé cette faiblesse . . .

— La concession d'une enfant du Siècle!

— Cette concession, comme vous le dites si bien, sera la dernière. En venant ici, tantôt, j'étais déjà décidée à vous faire comprendre que cette fantaisie a désormais assez duré. Et puis, je l'avoue, la force m'a manqué, je vous ai cédé encore une fois, et je tenais à ne pas vous laisser de moi un trop mauvais souvenir . . .

— Tout cela, ma Suzy chérie, ne me rend que plus douloureuse encore cette explication . . . après coup.

— Je ne voudrais pourtant pas, cher ami, que vous m'en gardiez rancune . . . J'emporte un très

bon souvenir des six mois qu'aura duré notre liaison.

— Si peu dangereuse et si agréable, Suzette!

— Oui, nous nous sommes beaucoup plu. Seulement, que voulez-vous, je n'ai plus l'état d'âme...

— Je crains bien, chère et cruelle amie, que vous ne soyez en train de prendre au sérieux bien des choses qui n'en valent pas la peine.

— Je le verrai bien! Mais voilà qu'il est huit heures dix!

— Vous n'avez jamais pu dîner avant huit heures et demie et Frantz est depuis longtemps habitué à cette irréductible inexactitude qui vous sied comme une parure. Laissez-moi vous regarder, comme on regarde un paysage aimé qu'on ne doit plus revoir.

— Allons, allons, ne nous attendrissons pas. Ça devait arriver un jour ou l'autre, n'est-ce pas? J'ai pris les devants...

Maugis retint une équivoque grossière et attira contre sa moustache gauloise le front qui cachait, faute de mieux, tant d'arrière pensées.

— Que votre volonté soit faite, dit-il... mais, juste ciel, qu'elle me paraît *immotivée*.

Madame de Lizery, qui ignorait encore Schopenhauer, ne vit point quelle ironie se mêlait au regret de Maugis et goûta seulement la joie d'être incomprise. Elle crut que son ex-amant la jugeait mystérieuse et fatale, et pourtant elle ne put s'empêcher de prononcer la phrase inévitable que Maugis attendait sournoisement:

— Sans rancune, n'est-ce pas, nous resterons bons amis...

— Comme cochons, conclut Maugis, d'un ton douloureux.

Et il reconduisit jusqu'au palier le bébé blond en mal de philosophie.

— N'oubliez pas surtout, lui cria Madame de Lizery, en mettant le pied sur la première marche de l'escalier, que nous comptons sur vous mardi.

— Est-ce qu'il y aura de l'eau du Léthé?

— Vous savez bien, fit la chère voix qui s'éloignait, que Frantz a toute une cave d'eaux minérales.

II.

Derrière sa porte refermée, enfin seul, Maugis mêla d'abord les éclats de sa colère à ceux de quelques porcelaines irresponsables, (les objets mobiliers constituant, si l'on peut dire, le casuel de la Folle Enchère) et le nom adoré de Suzette se trouva compromis, avec celui de Dieu, dans une oraison jaculatoire qui fit trembler le groom Fred attaché à la personne de notre malheureux ami. Pauvre Fred! Ce qu'il prit ce soir-là pour son rhume: les ordres, les contrordres, les menaces, les injures volaient sur les lèvres du célèbre auteur d'*A draps ouverts.*

— Espèce de bougre de petit muffle, tu n'as pas encore trouvé le temps de foutre des boutons à ma chemise et de me préparer un habit? Et tu te figures que ça va continuer comme ça?... Pâle voyou, tu as encore bu la moitié de l'eau de Cologne!... Veux-tu laisser ça, nom de Dieu! qui est-ce qui te prie de toucher aux flacons?... Mes bottines et plus vite que ça... C'est-à-dire non!... Tu vas commencer par téléphoner au *Critérion* tu diras que je prie Monsieur Robert Parville et Mr. Blackspot (ils doivent être là depuis huit heures, les pauvres) de m'attendre encore vingt-cinq minutes, et que j'arrive.

Et tandis qu'à grand renfort de sonneries et de tournoiements fébriles imprimés au moulin à café de l'appareil, le groom essayait d'arracher le 514—02 à la surdo-mutité qui est le plus bel apanage des téléphonistes, Maugis souffrait de son abandon... et de la difficulté qu'on éprouve à boutonner soi-même ses chaussures quand la nature et la quarantaine collaborent à votre obésité naissante. Comme un homme gras peut malaisément blasphémer en jouant du crochet à bottines, Maugis dut se contenter, pour quelques minutes, de monologuer intérieurement.

— Pourquoi l'ai-je laissée partir?... Il fallait la retenir, l'asseoir sur mes genoux... ne pas la laisser se rhabiller surtout... Fatale imprudence! Tous les moyens vous échappent contre une robe ajustée et un corsage boutonné; et les femmes n'écoutent aucune explication que la main ne souligne pas... Il fallait la cajoler, la fesser ou la violer peut-être... Est-ce que je sais, moi? L'inattendu de cette rupture (qu'elle avait sans doute savamment préparée, la mâtine) m'a pris au dépourvu. Je n'y ai pas cru tout d'abord, j'ai mal compris, j'ai perdu pied... Et si je n'avais perdu que ça!... Mais la plus délicieuse gosseline, sensuelle et bébête... Une de ces fausses petites filles qui vous consolent d'avoir passé l'âge de s'amuser avec les vraies! Et si différente de l'assommante et raisonneuse Marthe Payet!... La bêtise de Suzanne de Lizery... mais c'était la tasse de lait matinale au Pré Catelan, le bain de son après la marche forcée, le plat sucré après la terrine de lièvre! Et quelle peau! Veloutée partout, duvetée d'or çà et là, savoureuse et

comme fondante... une vraie poire... Eh! la poire, c'est toi, fourneau de Maugis, qui n'as pas su trouver les paroles et les gestes qu'il fallait! Qu'est devenue, en telle occurrence, cette brutalité dont mes petites amies m'ont toujours su tant de gré, et que j'employai naguère si fort à propos avec Marthe Payet?...

Ah! c'est bien la peine d'avoir consacré dix ans d'efforts à me faire une réputation de muffle, pour rester tout à coup, ahuri, désemparé, et poli... poli!... en présence d'une gamine qui m'annonce qu'elle en a assez, qu'elle me trouve trop gras... Non, pas même! si encore elle m'avait donné des raisons! Et puis, peut-être qu'elle n'en a pas plus de me quitter que de m'avoir pris... Ariane, ma sœur, vous êtes bien vengée!

— Monsieur! monsieur! cria le groom dont la voix lointaine venait du cabinet de travail.

— Eh bien! quoi, pochetée, tu ne peux pas venir ici?

— C'est que monsieur Parville attend monsieur à l'appareil.

Maugis s'y précipite, son crochet à bottines encore engagé dans la cinquième boutonnière de droite, arrache le récepteur aux mains du groom, et alors s'échange un de ces dialogues résolument téléphoniques dont l'auditeur le plus attentif ne pourra jamais connaître que la moitié.

— . . . . . .

— Tu en es un autre, ô Parville, et crois bien que la distance, seule me dispense, seule me dispense d'en dire plus long.

— . . . . . .

— Non, sans blague, je t'assure. Circonstances indépendantes de ma volonté. Ironie des contingences. Explique ça à Blackspot.

— . . . . . .

— Ah! mon pauvre vieux, si tu savais ce qui m'arrive!

— . . . . . .

— Comment, tu sais que . . . Ah! par exemple, ça c'est trop fort! Elle ma quitté, voilà un quart d'heure, pour rentrer chez elle, tu n'es pas sorti du *Critérion*, alors qui est ce qui a pu te renseigner?

— . . . . . .

— Lâche moi le coude avec ta psychologie! . . . Ta psychologie! parce que tu écris des romans pour vivre, pauvre idiot!

— . . . . . .

— Alors, commande des Manhattan Cocktails. Mais tout cela ne m'explique pas comment tu peux savoir . . . ç'a été si soudain, si inattendu! Quand elle rompt, elle rompt comme une balle.

— . . . . . .

— Oui, fourneau! avec très peu d'Angustura.

— . . . . . .

— Une juive somptueuse, que tu dis? Et . . . Ne coupez donc pas, mademoiselle. Elle ne m'en a jamais parlé . . . Allo! allo!

— . . . . . .

— Hein? pardon, je n'ai pas compris . . . Allo!

— . . . . . .

— Ah! j'avais entendu: „deux mousses." Ça t'apprendra à dire des obscénités. Tu vas faire rougir la plaque.

— . . . . . .

— Mais, sapristi, ça n'est pas ma faute. Tu me

retiens là depuis un quart d'heure. Laisse moi donc passer mon habit : je ne peux pas pourtant sortir en caleçon.

— *Ah ! mon pauvre vieux, si tu savais ce qui m'arrive !* (P. 23).

— . . . . . .

— Eh bien, alors, puisque tu sais la cause de mon retard, de quoi t'étonnes-tu ? Que Blackspot boive en attendant.

— . . . . . .

— Et moi donc, je boufferais des mottes de terre !

— . . . . . .

Tristement accoudés à la barre du comptoir, devant un obélisque de soucoupes. (P. 29).

— Cochon ! c'est toi qui as commencé puisque...

— . . . . . .

— Ah ! et puis zut. Je m'amène tout de suite J'envoie Fred chercher un taxamêtre.

— . . . . . .

— Ah ? Taxi ? Locomotrice, alors. Va t'asseoir et bois. J'arrive. Taximètre, toi-même !

— . . . . . .

Bruit de friture dans l'appareil. Maugis, après avoir raccroche le récepteur, revient passer son habit et la revue de ses états d'âme.

„Je me demande un peu comment il se fait que ce sacré Parville ait tout prévu ? Il aurait bien pu m'avertir..."

— Toi, mon petit Fred, si tu ne sais plus faire les bottines vernies, je t'offrirai un joli voyage en troisième jusqu'à Mont-Bouccon où tu reprendras, sous la ferme direction paternelle, tes occupations agricoles... Et tu verras si le père Jouffroy te fichera des billets d'auteur pour le Gymnase.., Si tu es tombé amoureux de Polaire, dis-le, sacrebleu... mais je te préviens qu'il n'y a rien à faire.

„Avec tout ça, va falloir que je me mette en campagne pour remplacer Suzette. Comme c'est facile ! Il y a bien sa fillette, oui, ça serait trés drôle dans dix ans... Mais comme elle n'a que sept ans et demi !... Et dire que cet animal de Willy, lorsqu'il a raconté cyniquement, dans *Un Vilain Monsieur*, la liaison de Parville avec la jolie Lizery, a eu l'aplomb de terminer son indiscretion à 3 francs 50 par un chapitre qui se passe dans trente ans d'ici, où il prédit tranquillement que Parville finira par épouser la gosseline de

Suzette... et qu'a ce moment là, on me promènera, moi, dans une petite voiture... Je ne lui pardonnerai jamais ça..."

— Ah! sacredié, Fred, si je t'y reprends à me mélanger mes cigarettes... Allons, va me cueillir un taxamètre, taxi, puisque Parville y tient.

„...Et le pire, c'est que je commençais a en pincer sérieusement... Enfin! après tout, ça vaut peut-être mieux ainsi."

Tout en évoluant parmi des flacons et divers accessoires (mouchoir, gants, portefeuille, carnet de notes, étui à cigarettes, clef, montre, etc.) Maugis fredonna douloureusement le refrain d'une scie de l'*Eldorado*:

Que c'est joli! que c'est joli... l'amour!
C'est malheureux que ça n' dur' pas toujours!

Fred reparaît, triomphant et narquois...

— Mais monsieur a une voiture en bas... Y a un cocher qui attendait monsieur depuis quatre heures et demie... quand monsieur est rentré pour se déshabiller, Monsieur a dû l'oublier... même qu'il fait une drôle de tête.

— Ah! sacré nom de cent mille noms de... etc. etc....

Et, Maugis avec des allures de dompteur, s'élance dans la cage de l'escalier comme si c'était la cage centrale.

Devant la porte le taximètre n'a pas cessé de fonctionner, sans doute pour tromper l'ennui de l'attente; et, tout en s'installant, malgré les protestations du cocher qui insiste pour rentrer au

dépôt, Maugis constate que sa petite note oscille entre 12 francs 45 et 12 francs 55, (mettons 12 francs 50 pour faire un compte rond).

Tandis que son sapin roule vers le *Critérion* Maugis poursuit le monologue intérieur qu'il n'achève jamais.

— Après tout, je serais bien bon de me faire du chagrin... J'en ai eu le meilleur, de cette petite Lizery! Et, par le meilleur, je n'entends point cette intelligence de bandagiste qu'elle vient de se découvrir! Quelle catastrophe, mon Dieu!... Une adorable snobinette, qui était si délicieusement bébête, bête comme il y en a quelques unes, et qui se met à devenir bête comme Victor Hugo!... Il y a quelque chose là dessous et je compte bien que Parville va projeter une vive clarté sur les allusions obscènes et téléphoniques qu'il ne craignait point de risquer tout à l'heure.

„Qu'est ce que cette juive somptueuse, comme il dit, peut bien venir faire là-dedans?... Je crains de n'en douter un peu... Est-ce qu'il s'agirait par hasard de la redoutable madame Hackel-Cadosch? C'est vrai qu'elle m'a en horreur. Elle a déjà su me brouiller avec deux bons copains et une femme charmante — et j'ai reconnu son style dans quelques unes des lettres anonymes que reçoivent mes journaux et mes éditeurs... Du reste, on ne rencontre qu'elle chez la mère Moupet des Tares, qui n'a jamais rien fait de bien... que sa fille... j'en sais quelque chose. Ah! par exemple, si c'est la Youpine qui m'a enlevé Suzette, elle va me le payer, capital et intérêts... 12 francs 75! Ce taxamètre, (taxi,

taxi, pour faire plaisir à Parville) ce diantre de joujou administratif me rappelle vraiment la *Peau de Chagrin* balzacienne...

„Mais quelle peau de chagrin me fera jamais autant de plaisir que la peau de Suzette... Quand je pense au creux de ses jarrets, j'en oublie ses idées générales!"

Et Maugis revoit des choses. La paume de ses mains s'exaspère à des souvenirs tactiles. Oh! ne plus caresser les mollets de Suzette!... (serrement du jeu de paumes). Ne plus retrouver jamais la fraîcheur de ses dents sous le retroussis des lèvres veloutées!

12 francs 85!...

Et l'odeur de sa chevelure... Souvenirs olfactifs.

Et la cambrure de la petite croupe ronde... Souvenirs visuels et ressouvenirs tactiles, exaspération du bout des doigts.

13 francs 05!...

Le taximètre les marque, bien entendu, au moment précis où le sapin de Maugis vient de s'arrêter devant le Criterion.

16 francs au cocher.

Tristement accoudés à la barre du comptoir, devant un obélisque de soucoupes, Parville et Blackspot dévorent des copeaux de pommes de terre pour tromper leur faim et rompent un silence désabusé et accueillent Maugis par des injures variées.

— Nom de... qu'est ce que tu fous?

— You damned fool, why do you keep us so long waiting?...

III.

Les indiscrétions que j'ai déjà commises sur le compte de mon intime ami Henry Maugis, — indiscrétions qui remplissent son coeur de gratitude... et aussi les 317 pages de *Maugis amoureux* — ne vous permettent pas d'ignorer les débuts éclatants de ce faux égoïste dans l'adultère, sa liaison avec Madame Payet, la rupture qui s'en suivit naturellement et les diversions qu'il alla chercher dans les Flandres... Maugis m'ayant confié sous le sceau du secret (c'est-à-dire avec le plus vif désir de les voir publier à son corps défendant) les cahiers où il avait consigné toute cette période de son aventureuses existence, je n'ai pas hésité à les réunir en un volume, et ce vieil Henry a touché le prix du déshonneur de Madame Payet avec une joie dont le cynisme parfait m'a un peu dégoûté: il aurait bien pu m'offrir la moitié de ses droits d'auteur! A la vérité, comme il le disait tout à l'heure, il ne me pardonnera jamais de l'avoir représenté naguère dans un chapitre prophétique (et du reste final) du *Vilain Monsieur*, sous les espèces et apparences d'un cacochyme prématuré. J'ai beau lui démontrer que le chapitre incriminé se passe dans

une trentaine d'années, ce qui lui donne de la marge, il ne se console point d'avoir été travesti en vieux... margeur, et la sincérité de ses regrets m'impose le devoir de le suivre désormais à travers la vie et de vous tenir au courant de ses fêtes et gestes, en attendant qu'il ait définitivement relayé, — ce à quoi je dois convenir qu'il ne semble guère se préparer, l'animal !

Lors donc que Maugis fut revenu de Bruxelles par une brumeuse matinée de février 1903, il s'occupa d'abord, fiévreusement, de ne point renouer avec Marthe Payet dont il avait par dessus la tête, et mit à ne pas la rencontrer tout le soin qu'il mettait jadis à la joindre. Il y réussit d'autant mieux que, Madame Payet ayant pris le parti de ne plus le reconnaître, les répétitions les plus générales, les concerts les plus dominicaux, les teas les plus afternoons, les salons les plus ouverts, les vernissages les plus dissidents, et les grands enterrements même, devinrent pour Maugis de reposantes oasis.

Et, comme l'oasiveté est la mère de tous les vices, notre ami ne tarda pas à retomber dans les siens. Il reprit son train de vie méthodiquement crapuleux. Il partagea, comme avant l'adultère Payet, son *irreparabile tempus* entre le plaisir et le travail, l'un assurant l'autre, et des bâtons de chaise de son existence se fit des échelons pour atteindre aux gros tirages. Son roman FLEUR DES POIDS *(histoire d'un lutteur)*, qui parut vers juin 1903, lui valut une éclatante notoriété, et à défaut de l'Académie française, ou même Goncourt, lui ouvrit toutes les baraques foraines où il sut se créer les plus belles relations

avec des gonzesses à la redresse qui vous retournent un pauvre homme comme un paquet de linge — à charge de revanche.

La môme Poil de Brosse, célèbre dans le quartier des Bassins par une fourrure bizarrement répartie, le retint quelques mois jusqu'au moment où sa bienveillante attention élut pour deux mois la blonde Croupe en Zinc, la Reine de la Barre Fixe. Cette superbe fille ayant trouvé un engagement dans un cirque américain, Maugis se consola avec quelques jolies cabotines ravies de se montrer auprès d'une figure bien parisienne, et son ciel de lit se constella d'étoiles de cafés-concerts.

Pendant toute cette période que la pudeur me contraint à passer sous silence, Maugis fut heureux comme un peuple qui n'a pas d'histoires, ce qui, joint à la pudeur ci-dessus invoquée, me dispense de vous les raconter.

Puis, tout à coup, vers le début de 1904, une nostalgie lui vint, sinon de Marthe Payet depuis longtemps oubliée, du moins de l'Adul-Cythère, si je puis dire, où elle l'avait conduit par le bout de nez, et voilà qu'il sentit renaître en son coquin de cœur ce goût pour „la petite femme à soi tout seul" qui conduit les célibataires à rechercher les femmes des autres, celles dont le propre (?) est d'être mariées en justes noces — ce qui ne doit nullement décourager de la faire avec elles.

Il se mit donc en quête, et s'ouvrit de son état d'âme à son vieil ami Parville, toujours reconnaissant de ce que Maugis, seul, avait pris sa défense, alors que l'iniquité parisienne le considérait, lui, Robert, comme un „vilain Monsieur".

Aprés avoir rompu, bien à contre cœur, avec la mignonne Suzanne de Lizery, Parville ne s'était jamais défendu d'une secrète tendresse pour son ancienne amie. Il était resté, bien entendu, l'inséparable du mari, cet excellent Frantz, l'anglomane belge, et fréquentait assidûment le salon-parloir de la maman Moupet des Tares.

Quatre ans avaient déjà fui, depuis que Suzette et Robert s'étaient quittés, *invitus invitam*, et ni l'un ni l'autre n'avaient cru devoir se passer de consolations. Mais Madame de Lizery consultait toujours Parville pour le choix de ses successeurs, et le bon goût de Robert sut lui épargner le ridicule de céder à deux ou trois rastas, trop voyants, qui faisaient l'ornement exotique des réceptions maternelles.

Or il advint que la confidence de Maugis à Parville coïncida justement avec une vacance.

Madame de Lizery venait de plaquer un parfait gentleman de l'Ambassade d'Angleterre dont le tort, à ses yeux, était de lui rappeler son mari. Non point qu'elle détestât Frantz, si gentil, si doux de caractère, si merveilleusement confiant : mais elle n'éprouvait pas le besoin de le posséder en double exemplaire. Aussi, lorsque Parville se mit à pousser son candidat Maugis, trouva-t-il un terrain tout préparé.

Le célèbre auteur de FLEUR DES POIDS *(histoire d'un lutteur)*, l'humoriste connu, le grincheux critique musical, tous les modes enfin qui constituent l'essence de la substance d'Henry Maugis, qu'elle connaissait de longue date, du reste, avaient de quoi flatter le snobisme de Madame de Lizery ... et tout au fond d'elle-même, quand Robert

mit en avant le nom de son vieux copain, elle s'étonna sincèrement que ce ne fût pas déjà fait.

Ce fut fait dans les quinze jours, et si bien fait que Maugis et Suzette s'en gardèrent une reconnaissance émue.

Maugis connut un bonheur sans mélange et cette „volupté d'aimer une femme enfantine" que chanta jadis Francis Vielé-Griffin, poète talentueux je ne crains pas de le proclamer.

Suzanne, — je l'ai dit et je le répète — Suzanne de Lizery est jolie, adorablement. Ses cheveux ondulés naturellement (notable économie! seule d'ailleurs que leur mignonne propriétaire ait jamais faite) ses cheveux fins, d'habiles lotions d'eau oxygénée les ont amenés à un blond si délicatement atténué, si pâle, si touchant, qu'à les voir on retient sa respiration.

Sous l'arc toujours étonné des sourcils, ses yeux de myosotis rêvent, ou du moins ont l'air de rêver, ce qui, pour l'Esthétique, me paraît tout à fait suffisant.

Le nez aux narines sensuellement mobiles, la bouche, pas très personnelle, mais dont les coins se relèvent dans le sourire avec une mutinerie aguicheuse, la taille d'une souplesse friponne, la carnation savoureusement *école anglaise*, autant de facteurs de succès qui suffiraient à classer bien haut une professionnelle. Aussi bien cette désirable créature ressemble indéniablement à une cocotte . . . Avec assez de qualités physiques pour constituer deux émérites demi-mondaines, elle n'a pas l'air d'une mondaine tout entière. Arithmétique, que me veux-tu?

Et plutôt bébête avec ça!

Une perle quoi!

Une vraie perle! Aussi je vous laisse à penser quel plaisir dut trouver ce sacré Maugis à l'... Mais je sens que la suite logique des métaphores m'entraînerait trop loin.

Vous en savez assez pour concevoir le bonheur de Maugis; vous devez comprendre par là même quelles orestiques fureurs l'agitaient, au moment où il pénétrait au *Criterion*, contre la fâcheuse virago qu'il soupçonnait de lui avoir enlevé Suzy —, et de quelle soif de savoir se doublait la soif naturelle qu'il étancha d'abord avec trois opportuns cock-tails, malgré les protestations d'un Parville désaltéré, mais affamé, et celles de l'élégant Blackspot, qui avait perdu presque tout son calme.

Ce Blackspot, il n'a point changé, et les années passent sur lui sans trop le flétrir. Il correspond toujours au signalement que nota jadis Maugis sur une fiche (selon sa vieille habitude):

„... d'une rare élégance britannique, ou mieux londonnienne, cette rare élégance, commune d'ailleurs à tous les gentlemen chics et un peu noceurs de la métropole: sa jaquette bordée, deux de ses complets marrons, ses cravates *knitted* ou de crêpe de Chine et ses pardessus de forme si nouvelle qu'ils semblent quasi démodés à des yeux non avertis. D'ailleurs la signature du tailleur de Hannover Square (Boulter, Hepburn and Watts, naturellement!) garantissait la perfection de ces objets sur lesquels Carlyle construisit toute une philosophie. Le *World out of clothes*, pour Blackspot c'était... (à développer.)

Soigneusement rasé, et les cheveux plats, le proto-

type du jeune anglais au nez résolu fréquentant les bars des grands hôtels et le „Smart Set". Assez inconsistant, aimant par-dessus tout son plaisir et le plaisir, noceur par vocation, cynique par laisser-aller, paradoxal par pose et vicieux par principe; d'un esprit un peu spécial, ce petit Jamey, soigneux de son personnage et cabotin avec sincérité; vivant selon son caractère (ce n'est pas si maladroit) et disant, avec des gestes appropriés, les choses qu'on s'attendait à lui entendre dire."

IV.

MAUGIS. — Ainsi, je ne m'étais pas trompé et c'est bien à la veuve Hackel Cadosch que je vais devoir la solitude de mes après-midi, la mélancolie de mes crépuscules... Dieu des Juifs, tu l'emportes!

PARVILLE. — Ne faut-il pas toujours qu'il emporte quelque chose? Tant que ce ne sera pas le morceau...

MAUGIS. — Ah! mon vieux, n'attige pas la cabane! Tu me vois sincèrement désolé, pire encore, embêté, et voilà tout ce que tu sais me dire pour me consoler...

BLACKSPOT. — C'est tellement comme vous, Maugis, cette façon de vouloir être plaint!

PARVILLE. — Ton malheur me paraît de ceux dont on se console avec de petites chaussons.

MAUGIS. — Et voilà maintenant que tu me refiles des à peu près dont je rougissais vers la fin du siècle dernier... Des chaussons! Où pourrais-je en trouver, désormais, qui convinssent à ma pointure? Tu sais ce que vaut Suzanne...

PARVILLE. — Je sais... je sais...

MAUGIS. — Depuis plus longtemps que moi. Oui! Tu es bien gentil de me le rappeler...

BLACKSPOT. — Avec ce si personnel tact...

PARVILLE. — Mais, sacrebleu, tu ne vas pas tout de même me le reprocher, je suppose? Ça serait du joli! Comment, monstre d'ingratitude, je me mets en quatre pour que tu recueilles ma succession...

MAUGIS. — Pardon: je ne t'ai pas succédé immédiatement. Entre toi et moi, il y avait ce grand imbécile de...

PARVILLE. — Ne les nomme pas: je les connais mieux que toi. N'empêche que sans mon entremise...

MAUGIS. — Un joli métier que tu as fait là!... Allons, ne prends pas tout d'un coup l'air furibond du monsieur qui s'apprête à transformer les couverts en projectiles rasants. Voyons, mon vieux, ma douleur t'égare: voilà maintenant que tu verses de la Fine 74 dans ton café!!

PARVILLE. — Sois tranquille, ma tasse était vide.

MAUGIS. — Ce n'est pas une excuse. Je ne comprends pas qu'on ose boire devant moi de l'alcool, et quel alcool!... dans de la porcelaine. Puisque tu as sous la main un verre adéquat et spécial, large du fond, étroit des bords, de manière à concentrer le parfum...

BLACKSPOT. — Waiter! bring me a small soda!

MAUGIS. — Sacré mannequin, tu ne vas pas foutre du gaz dedans cette vieille fine!...

BLACKSPOT. — Je dis: B...! to you.

MAUGIS. — Vous mériteriez tous deux de boire des eaux minérales jusqu'à la consommation des siècles, la seule gratuite...

PARVILLE. — Et si je veux, moi, que mon cognac prenne la chaleur de ma tasse?

MAUGIS. — Il te faudrait sans doute aussi un petit réchaud portatif? Et le creux de ta main, qu'en fais-tu malheureux? Penses-tu que Dieu te l'ait donné pour y regarder pousser des poils?...

PARVILLE. — Mais enfin, tu auras beau dire, je t'assure...

MAUGIS. — Tais-toi, philistin... ou du moins ne parle que de ce que tu connais — de Suzanne par exemple.

PARVILLE. — Ne l'as tu point traitée justement comme tu me reproches de traiter ce cognac?

MAUGIS. — Si c'est, comme je l'espère, une obscénité que tu t'efforces d'insinuer...

PARVILLE. — Rentre tes longs espoirs et tes vastes pensées. Je veux dire seulement que tu n'as pas compris Madame de Lizery.

MAUGIS. — Il vaut mieux prendre que comprendre.

PARVILLE. — Mais il faut parfois comprendre pour conserver. Comment ne t'es-tu pas avisé que Suzette traversait une période de crise...

BLACKSPOT. — Pas une crise, une „Craze" Elle est „crazy", ma-boule!

PARVILLE. — ... Qu'elle s'intéressait à d'autres choses, que son intelligence...

MAUGIS. — Ne parlons pas des absents. Suzette s'est mise à libre-penser: elle parle comme un livre de bibliothèque municipale. Elle darwinise (Darwine, si tu peux!) avec la prétentieuse vulgarité d'un potard anticlérical. Il est un potard pour y remédier.

PARVILLE. — De tout ce que tu me dis, je conclus qu'à tes yeux elle est devenue parfaitement insupportable?...

MAUGIS. — Je ne te le fais pas dire.

PARVILLE. — Eh! bien alors? qu'est-ce que tu regrettes? De quoi te plains-tu?

MAUGIS. — De ta stupidité, sombre idiot! Ce que je regrette en elle, ce n'est point, certes, ce que, par un euphémisme heureux, tu appelles son intelligence... ce sont ses yeux, ses lèvres, sa poitrine, ses bras, ses mollets, son... que sais-je moi? Je m'accomoderai fort bien d'une Suzette qui penserait comme M. Homais et parlerait comme M. Jaurès (ou vice versa) pourvu que...

BLACKSPOT. — Swinburne a chanté quelque part...

PARVILLE. — Jamey, pas de litterature ni de digression. Soyons à notre sujet. Le malheur est que l'influence de Mme Hackel Kadosch ne semble pas s'être bornée à détraquer la petite cervelle de notre amie. Cette aimable veuve, qui t'a en horreur, s'est offert le malin plaisir de te débiner auprès de Suzette. Je crains fort qu'elle ne s'en tienne point là. Tu connais ses goûts?

BLACKSPOT. — Prononcez la consonne finale s. v. p.!...

MAUGIS. — Ils me dégoûtent... aussi j'estime que je ferais une bonne action en arrachant Suzette aux tentacules de cette pieuvre — la Pieuvre par 9, pour ne pas dire plus...

PARVILLE. — Je ne vois qu'un moyen de concilier ton naturel besoin de vengeance avec ton désir de sauver Suzette.

MAUGIS. — Voyons ton moyen?

PARVILLE. — Appuie-toi la Pieuvre.

MAUGIS. — Est-ce que tu te fous de moi?!

PARVILLE. — Je n'en ai jamais eu moins envie.

Songes-y bien: La triple veuve (car elle a eu trois maris tués sur elle) reste encore une superbe femme malgré ses trente-cinq ans.

MAUGIS. — Et les années bissextiles?

PARVILLE. — Non, je t'assure. Jim Smiley l'a connue à Francfort en 85; c'était une gamine de quatorze ans, qui montrait encore ses jambes.

MAUGIS. — Encore! Tu veux dire déjà? Non, vois-tu, je ne me sens aucun goût pour jouer les Gilliatt; d'abord, comme tu dis, la Pieuvre me déteste.

BLACKSPOT. — Ça ne fait aucune différence.

PARVILLE. — Au contraire, raison de plus: ça commence souvent par là.

MAUGIS. — Oui! mais si elle me hait, moi je le lui rends bien. Tout me répugne en elle: son maquillage, ses yeux trop noirs, sa bouche trop rouge — et puis ce je sais quoi de morbide, d'inachevé, de frelaté... Du reste elle est brune; et depuis Poil de Brosses, unique erreur d'une vie toute entière consacrée à l'exploration des blondes... Non, cette femme noire me rebute!...

BLACKSPOT. — Je me souviens, elle a été une season à Londres, le Carlton était, comment dites vous? all up side down,... ah oui, sens dessus dessous à cause de ses frasques et elle a été vue soupant au Savoy avec des Gaiety girls. Evidemment sa vertu est aisée et à votre place, Maugis, if I were you...

PARVILLE. — Oui... ç'aurait été une belle vengeance et, sans te flatter, je crois que l'exercice de tes petits talents d'amateur aurait amplement suffi à occuper les loisirs de la Pieuvre. Tu l'aurais accaparée — et tu aurais su détour-

ner de Suzanne son attention, ses attentions, ses intentions.

MAUGIS. — Laisse-moi donc tranquille : tu allitères sous toi ! La veuve Hackel-Cadosch me déplaît — et elle m'a dans le nez. On ne fait pas un béguin avec deux antipathies : il faut inventer autre chose.

PARVILLE. — Je ne vois vraiment pas... à moins de lui inventer un amant ?

MAUGIS. — Parfait ! Tu l'as dit, ingénieux ami, *polumètis !* Inventons-lui un amant !! Et le plus tôt sera le mieux. Toi et Blackspot qui avez, si j'ose dire, un pied dans tous les mondes, vous devez la rencontrer souvent, la Triple Veuve ?

BLACKSPOT. — Jamais trop !... Elle fait ma joie !

PARVILLE. — Je la vois chaque semaine chez son inséparable amie, ton irreductible ennemie, Madame Moupet des Tares...

MAUGIS. — Alors, tu la connais comme si elle t'avait fait ?

PARVILLE. — *Dii avertant omen !* Mais je sais ce qu'il lui faut... Bien que rien de féminin ne lui soit étranger, la Pieuvre ne s'est jamais désintéressée du sexe auquel nous appartenons : en dehors de ses trois maris légitimes, on lui a connu une vingtaine d'amants.

BLACKSPOT. — My dear ! She is a perfect h...!

MAUGIS. — Don't be so rude ! Ses amants ? de quelle espèce ?

PARVILLE. — De la pire !... Ses plus violentes passions se sont toujours adressées à des rastas avantageux et multicolores. L'exotisme l'excite... Atavisme peut-être, ou besoin d'affirmer ses thé-

ories internationalistes : car elle politiquaille, comme tu sais.

MAUGIS. — Parville, tu m'enchantes ! L'enfant se présente bien ! Il sera simple et facile de lui découvrir quelque basse crapule... Tu ne vois pas ça dans notre entourage ?

PARVILLE. — Puisque tu ne veux pas t'y prêter !

MAUGIS. — Muffle, va !... mais parlons sérieusement ; il importe, pour le soin de ma petite vengeance personnelle, et pour le sauvetage de Suzanne, que la veuve Hackel Cadosch soit pourvue d'un gigolo qui lui en fasse voir de vertes rien qu'en lui tournant le dos.

PARVILLE. — Elle est assez riche pour se payer ça !

MAUGIS. — Mon honneur (et celui de notre Suzette aussi) exigent que nous découvrions, dans ce bouillon de culture que Paul Brulat appellerait „les bas-fonds de la vie parisienne" une de ces doucereuses fripouilles que l'Europe nous envoie — et le Nouveau Monde !

PARVILLE. — Où diable veux-tu que nous trouvions un numéro pareil ?

MAUGIS. — Est-ce que je sais moi ?... Sur le trottoir...

PARVILLE. — Alors sortons... il est minuit et demi et nous sommes les clients de la dernière heure...

BLACKSPOT. — Presque closing time...

MAUGIS. — Garçon, l'addition !

PARVILLE. — Ah ! ça non par exemple je ne souffrirai pas.

(... Discussion vive et animée.

Garçon ne prenez pas l'argent de Monsieur — Garçon, suis-je ici chez moi, oui ou non? Si vous laissez payer Monsieur Parville, c'est la dernière fois que je fiche les pieds ici — Tu me fais suer — A charge de revanche, etc. etc. etc. . .

Blackspot, lui, ne discute pas. Calme il enfile son pardessus.)

V.

En sortant du Criterion, Maugis, Parville et Blackspot avaient pris le parti de s'injurier en anglais:

— You b... fool!

— You c...!

— I say: B...!

Genre de plaisir qu'ils ne se refusaient jamais pour ce que la langue de Shakespeare et de Joë Chamberlain est particulièrement riche en invectives et monosyllabes blasphématoires. Il n'en fallut pas plus pour attirer l'attention d'un de ces interprètes qui pullulent autour de l'Elysée Palace. Croyant avoir à faire à des gentlemen en quête de distractions nocturnes, cet obligeant rôdeur aborda les deux amis et leur offrit ses services (naturellement!) dans le dialecte qu'il leur avait entendu si bien parler...

— Would you like a guide, Sir?

Blackspot le regarda avec un peu d'étonnement. Parville s'apprêtait à lui donner une leçon de français rapide; mais Maugis lui posa la main sur le bras et très vite et très bas:

— Laisse faire, dit-il, j'ai mon idée... le moricaud va nous emmener dans quelque endroit où nous trouverons ce que nous cherchons.

„Moricaud" pouvait passer pour un euphémisme, l'interprète réalisant jusqu'à la nausée le type de ces sirupeux mulâtres qui savent unir la bassesse de la race noire aux pires instincts de la blanche.

— Tous ces sales nègres se ressemblent, affirma Blackspot, mais il y a dans la face de celui-ci quelque chose particulièrement hostile et qui ne m'est pas inconnu. Je l'ai sûrement rencontré... oh I must remember!,..

Et il se plongea dans de rétrospectives réflexions.

— Nous cherchions justement, reprit Maugis en anglais, quelqu'un qui pût nous guider.

— Vous ne pouviez pas mieux trouver, répondit l'interprète.

(Je ne vais pas me tuer à vous répéter à chaque réplique que la langue anglaise fait les frais de cette conversation: la vérité eût exigé sans doute que tout ce qui va suivre fût sténographié en anglais, mais je ne veux pas vous imposer le travail d'une version — ni à moi non plus d'ailleurs.)

— Vous connaissez bien Paris, reprit Maugis... Il me semble pourtant que vous êtes étranger.

— Je suis en effet créole, répondit avec simplicité le mulâtre.

— Cela se voit, répondit suavement Maugis... Mais tout homme a deux pays.

— Moi, j'en ai beaucoup, fit l'interprète avec quelque fierté, comme si toutes les cases de l'Oncle Tom se disputaient l'honneur de lui avoir donné le demi-jour... Mais Paris est ma patrie d'adoption.

(Maugis et Parville se sentirent flattés).

— Et je puis vous conduire dans tous les mondes, continua le mulâtre!

— Si qu'on lui demandait de nous mener chez Madame Hochon, murmura tout bas Parville, ou même de nous présenter au Jockey-Club? C'est une occasion unique, tu sais, mon vieux.

— Shut up, répondit Maugis, (en français, cette fois) et s'adressant au guide:

— Pour ce soir, dit-il, nous nous contenterions, mon ami et moi, de visiter quelques-uns de ces cabarets où l'on trouve de jolies femmes.

— Oh!.. fit le mulâtre, on n'a que l'embarras du choix. Toutes les femmes de Paris couchent avec les étrangers: il suffit d'y mettre le prix.

Cette conception du monde parisien enchanta Maugis.

— S'il n'y a que cela à mettre, dit-il, on peut toujours s'arranger. Et combien coûtent les femmes du monde que vous connaissez?

— Il y en a de tous les prix, depuis un louis jusqu'à vingt-cinq. Mais je saurai vous faire obtenir une réduction. Si vous voulez, je vais vous conduire dans un salon très chic où toutes les femmes marcheront pour cinq louis.

— Où donc que j'y coure? s'écria Maugis.

Le mulâtre appela une voiture, et donna au cocher l'adresse d'un des salons parisiens les plus fermés... rue Colbert.

— Non! pas là! cria Maugis, j'y ai de la famille!

— Oh! alors! fit le mulâtre.

— D'autant plus, fit remarquer Parville à son ami, que cinq louis, rue Colbert! La petite commission serait rondelette... Et puis nous n'y trouverions que des femmes...

— Tu as raison. Non, décidément, opina Maugis, nous préférerions vous suivre dans quelque restaurant de nuit.

Le mulâtre appela une voiture. (P. 47).

— Qu'à cela ne tienne, messieurs, je vais vous conduire dans un des endroits les plus curieux de Paris.

L'interprète s'était déjà installé à une table libre. (P. 52).

Et, triomphalement, il jeta au collignon l'adresse de la *Souris convalescente !*

— Eh bien ! mon colon, dit Parville, si c'est tout ça qu'il invente, ton moricaud !

— Laisse donc, on se paiera sa tête. Et puis je te le répète, j'ai mon idée !

L'interprète attendit que Maugis, Parville et Blackspot fussent installés et se casa sur le siège de la victoria. Puis il se retourna et commença de *guider*.

— Les voitures sont ignobles ici, dit-il. Si vous voyiez les attelages de Cavaltépec !

— C'est votre ville natale ? demanda Parville.

— Non, fit le mulâtre, je suis Américain, New-Orléans.

— Je préfère l'ancienne, murmura Maugis.

— La place de la Cocorde et l'obélisque, continua le nègre, il y en a un pareil à Londres (qui a été donné à Queen Victoria par la reine Cléopâtre), mais plus petit.

— Maugis ! dit tout à coup Blackspot, je sais maintenant, je connais cet oiseau ; j'en étais sûr : je vous dirai, il est encore plus crapule que vous croyez.

— Hurrah ! fit (pas trop haut) Maugis ravi ; voilà notre homme ! . . .

— L'Opéra, fit le guide en désignant un monument que les trois amis se rappelèrent avoir déjà vu. C'est là qu'on chante et qu'on danse. Il y a beaucoup de dames très jolies et très gentilles avec les étrangers : mais elles demandent cher. Et puis à cette heure-ci les théâtres sont fermés. Vous ne connaissez pas le théatre de Papaouto ? c'est beaucoup plus luxueux ; et celui de Aguas Tenidas ! il y a de l'or partout.

— Est-ce qu'on peut en emporter? demanda Parville.

— Mais tais-toi donc, animal, grommela Maugis qui commençait à ne pas s'embêter. Et que joue-t-on dans les théâtres de Paris, demanda-t-il.

— Oh! toujours la même chose. C'est partout l'histoire d'une Française qui fait son mari cocu: alors elle s'en va avec son amant. Et puis quand elle en a assez, elle revient et le mari lui pardonne.

— Je compte m'attacher ce garçon-là, pensa Maugis, par les liens de la plus durable amitié: il ne dit pas un mot qui ne m'enchante...

— La Trinité! expliqua le guide: c'est une cathédrale d'où le gouvernement républicain va prochainement renvoyer les curés. Ils volaient tout l'argent des Français et ils couchaient avec toutes les femmes. Et ils savaient tout par la confession: et puis ils fouettaient les petites filles et dépravaient les petits garçons. Alors on leur a repris l'argent et dans quelque temps on installera des musics-halls dans leurs cathédrales. Ce sera beaucoup plus agréable pour les étrangers.

— En effet, approuva Maugis dont l'instruction laïque faisait des progrès rapides. Et que pensez-vous de la France en général?

— C'est le pays le plus cochon du monde: on a toutes les femmes pour de l'argent. Mais les Français ne savent plus rien faire, ils ne comprennent rien au commerce et ils se mettent tous dans la politique: ça fait que tout le monde gouverne et on ne pourra rien faire tant que les Etrangers n'y auront pas mis ordre. Mais ça viendra bientôt parce que les Français ne veulent plus se battre.

Maugis retint d'une main ferme Parville qu'il sentait sur le point d'interrompre ce cours d'histoire de France. Maintenu, Parville respira bruyamment et demanda au guide:

— Est-ce que vous êtes reçu dans beaucoup de familles françaises?

— Je n'y tiens pas, répondit le mulâtre. Du reste tous ces gens couchent entre eux et alors, il n'y a rien à gagner.

— Comme vous dites! acquiesça Maugis qui savourait toutes les voluptés du mépris.

— Nous voilà rendus, fit le guide. Faut-il garder le cocher?

— Non, dit Parville, nous en retrouverons toujours un à la sortie.

— Alors donnez-moi cinq francs, dit le mulâtre. Je vais payer.

Parville allait protester. Mais Maugis tendit au guide la thune requise et Blackspot fit signe au chasseur, qui se précipitait, de ne point les reconnaître. Tous trois s'engagèrent derrière le guide dans l'escalier, et tout alla bien... jusqu'à la dernière marche! Mais là, ce qui devait arriver, arriva: l'apparition des trois amis fut saluée par une tempête d'exclamations joyeuses. De la plupart des tables jaillirent les paroles nécessaires: „Tiens, voilà Maugis et Blackspot! Tiens, voilà Parville! On ne vous a donc pas encore couchés! Alors quoi? c'est la noce..." Et des mains se tendirent, des bienvenues s'entrecroisèrent.

L'interprète s'était déjà installé à une table libre et avait échangé quelques signaux avec les professionnelles attachées à l'établissement par les saucisses et les choucroutes-jambon dont on payait

leur présence quotidienne. Mais ces jeunes inoccupées lui laissèrent voir, par la réserve joviale de leur attitude, qu'il n'y avait rien à faire et que les types qu'il avait „picked up" n'étaient ni des michés ni des poires! Déjà l'entrée triomphale de ses trois compagnons avait fait naître quelques doutes dans la demi-intelligence du mulâtre...

Aussi, quand ils le rejoignirent, après avoir serré des phalanges innombrables, crut-il devoir se lever et dire dans son meilleur français:

— Je crois que ces messieurs ont voulu me poser un bateau.

— „Monter", corrigea Maugis... mais ce n'est pas une raison pour nous quitter. Puisque vous nous avez initié aux mystères de Paris, et découvert les arcanes de la *Souris convalescente*, vous ne partirez pas sans accepter quelque chose. Nous vous devons bien cela pour ce lumineux tableau synoptique de la France contemporaine...

— Que ces messieurs m'excusent, dit le mulâtre: on ne sait pas toujours à qui l'on peut avoir à faire.

— Mais vous êtes tout excusé, fit Maugis. Vous partagez sur notre pays l'opinion de plusieurs de nos compatriotes... Allons, asseyez-vous. Mes amis et moi nous serons très heureux de causer avec vous.

(Parville fit une bien bonne tête.)

— C'est que, messieurs... si je reste ici, je risque de perdre une partie de ma nuit.

— Ne craignez rien, répliqua Maugis... Tout plaisir mérite salaire et l'on ne saurait trop payer la compagnie d'un gentleman intelligent et... serviable.

Et discrètement il passa un louis au mulâtre qui s'assit rasséréné.

Parville avait renoncé à toute tentative d'opposition. La soudaine sympathie que Maugis affectait pour cet échantillon d'humanité colorée et déchue le gênait autant que l'ironie des copains environnants qui s'amusaient follement de la nouvelle découverte que promenait le sympathique auteur d'A *draps ouverts*. Blackspot prenait des notes mentales.

Cependant, tandis que le mulâtre, tout à fait à l'aise, commandait un souper que son appétit permettait de supposer dînatoire, Blackspot s'obstinait vainement à réclamer qu'on ne lui servît pas son whisky-and-soda dans deux verres, dont un petit.

— Décidément, je n'aime pas la façon qu'il servent les drinks ici, soupira l'Anglais.

— Vous me permettez, dit Maugis à l'interprète, de vous demander votre nom?... La vie peut nous ménager d'autres rencontres.

— Mais comment donc! fit le mulâtre... je m'appelle Napoléon Demosthène Égalité de Bourbon Dépotoir.

Parville se leva pour éviter une présentation et Maugis cacha dans son mouchoir les éclats d'une toux opiniâtre.

— Mon père, expliqua Napoléon, était citoyen libre de la République de Papaouto.

— Cette admirable république soeur, dit Maugis, qui nous a montré tout ce qu'on pouvait attendre de la race noire!

— Mon père était déjà créole, se rengorgea Napoléon.

„Déjà" plut à Maugis: il considéra d'un oeil attendri ce Bourbon imprévu qui flattait son dégoût naturel pour les rastaquouères. Une idée folle lui traversa l'esprit — „Si l'on pouvait le faire connaître à la Pieuvre!"

Napoléon-Démosthène avait en effet tout ce qu'il fallait pour plaire à la triple veuve... La sensualité exotique et détraquée de cette chercheuse de sensations bizarres se fût allumée au regard brillant et langoureux de ces yeux à la cornée bleuâtre.

— Comme elle aurait plaisir, pensait Maugis, à laisser ses doigts errer dans cette chevelure d'astrakan, à sentir sur sa peau la succion de ces lèvres lippues — Mais non: ce serait trop beau: il y aurait de quoi dégoûter à jamais cette chère petite Suzy... qui n'aime pas les choses trop sales... Et ma vengeance aurait quelque chose du brouet noir des Spartiates (ça devait se manger froid aussi, cette cochonnerie là) Seulement, voilà! Comment introduire ce *coloured gentleman* dans l'intimité de la Pieuvre... Ce n'est pas qu'elle s'en étonnerait. Son salon en a vu bien d'autres! Mais il faudrait trouver un cornac... Et Parville n'y consentira jamais... Blackspot peut-être!... Et encore, non! Quel dommage! et que ce tropical gigolo, stylé par mes soins, eût jeté d'imprévu dans le triple veuvage de la redoutable youpine. Ah! qui me donnera, comme à la colombe, un rameau d'olivier pour me réconcilier avec Madame Hackel Cadosch, momentanément!

VI.

Maugis en était là de ses regrets, lorsque, par un de ces hasards qui n'arrivent que dans la vie quotidienne et banale, Madame Hackel Cadosch elle-même, accompagnée de toute une smala d'esthètes et de quarts d'intellectuels, surgit en haut de l'escalier — comme aux nuits du *Rat Mort* pompeusement parée.

Elle promena sur la salle bruyante un regard lent et circulaire (comme un voyage à prix réduits), feignit de ne pas voir Maugis et s'installa juste en face de lui, avec sa bande composée de quelques-unes de ces figures bien parisiennes qu'on ne rencontre qu'aux jours d'émeute et ou dans les salles de répétitions générales.

— Voilà, pensa Maugis, une des plus fortes raisons qui m'aient été données de croire à la divine Providence.

Cependant Napoléon-Démosthêne-Égalité qui dévorait en silence un chateaubriant sanglant, tourna vers Maugis un regard luisant de convoitise.

— Vous avez vu cette magnifique personne? dit-il.... C'est une dame du grand monde! Le type de la Parisienne élégante.

— Yes, a thoroughbred lady!... Right you are, dit Blackspot.

Madame Hackel Cadosch elle-même accompagnée de toute une smala d'esthètes. (P. 56).

— Comme vous vous y connaissez! s'écria Maugis.

— Oh! je n'ai pas de mérite, fit modestement Bourbon Dépotoir. Ce n'est pas la première fois que je la vois... Elle fait souvent la vadrouille dans les restaurants de nuit, comme toutes les femmes de Paris, d'ailleurs...

— En effet, approuva Maugis, Madame Hackel Cadosch...

— Comment vous savez qui c'est?

— Un peu... Madame Hackel Cadosch réalise le véritable type de la grande dame française. Née à Francfurt am Main d'un israëlite polonais et d'une juive portugaise, elle a épousé en premières noces un armateur levantin, en secondes un banquier moldovalaque, en troisièmes un coulissier de sa tribu...

...Si étranger qu'il fût, surtout à toute espèce d'ironie, Napoléon Démosthène Égalité sentit vaguement que Maugis le promenait un peu.

— Tous les hommes sont égaux! dit-il avec dignité, nous le savons depuis la grande Révolution.

— Je vois, dit Maugis ébloui du rayonnement que projette la Déclaration sur les deux hémisphères, que vous êtes fils des Immortels Principes de 89.

— Non, ce n'est pas cette année-là, observa le mulâtre.

— Au fait, il a peut-être raison, pensa Maugis ébranlé.

— Je voulais parler, continua l'autre de notre grande Révolution de 1882 à Papaouto.

— Ah! parfaitement.

— Vous savez bien quand le président Cicéron de Montmorency...

— Oui, je sais coupa Maugis. Tous les évènements de cette glorieuse histoire sont présents à ma mémoire. Mais vous me disiez que cette dame ne vous déplairait pas?

— Vous causez, Monsieur, répondit Bourbon Dépotoir qui n'était pas encore très au courant des locutions parisiennes. Pensez donc, c'est une blanche!!

Il se corrigea et reprit:

— Je veux dire une tout à fait belle femme. Et comme elle a l'air cochon! On ne doit pas s'ennuyer avec. On voit ses estomacs à travers la dentelle.

En effet, Madame Hackel Cadosch portait une toilette de la plus prétentieuse indécence et qui ne laissait rien ignorer d'une académie dont quelques morceaux restaient encore en parfait état de conservation. Son corsage s'arrêtait juste sous les seins — toujours fermes comme le Rio — qui pointaient assez fièrement à travers une dentelle révélatrice . . , Rébecca n'ignorait point que le Dieu d'Israël lui avait donné une poitrine, des épaules et des bras dont plus d'une chrétienne se fût contentée . . . et, du reste, l'idée ne lui était jamais venue d'en priver personne; mais elle savait aussi que la peau qui recouvrait tout cela ne brillait point par la finesse, et elle ne se décolletait jamais que par transparence, comme elle s'efforçait de dissimuler ses pieds et ses mains, qui en disaient long.

— Maugis, she is making eyes to him, look, look . . . insinua l'Anglais dans l'oreille de Maugis.

— Mais, ma parole, on dirait qu'elle vous fait de l'œil, insinua celui-ci, sournoisement, dans l'oreille du négro.

... On ne se fût point trompé. Depuis quelques instants, la triple veuve considérait le mulâtre, comme une petite fille regarde un sac de chocolat à la devanture d'une confiserie.

Napoléon-Démosthène n'en marqua aucun étonnement :

— Les femmes françaises nous aiment beaucoup, constata ce psychologue avec simplicité.

— Elles ont si bon goût, appuya Maugis.

— Et puis nous savons les prendre, fit le mulâtre. Ça les change de vous autres, qui causez trop.

— Je finirai par lui trouver de l'esprit, pensa Maugis. Mais que peut bien faire ce satané Parville ? ... Tout marche à merveille. Le moricaud vibre et la juive trépide : il suffirait d'un contact et l'étincelle jaillirait. Il le faut, il le faut pour l'honneur de l'internationalisme et pour tant d'autres raisons qui m'intéressent davantage.

— Vous ne pourriez pas me présenter à cette dame ? demanda tranquillement Napoléon, encouragé par un regard qui ne laissait plus aucun doute.

— Ah ! je vous assure bien, dit Maugis, que je ne demanderais pas mieux ! Seulement il y a une petite difficulté : je ne suis pas en relations avec elle ... et alors ... à moins que Blackspot ...

— Ah ! non, non, renâcla celui-ci, je n'aime pas de ... No, really I can't ... je ne la connais pas assez.

— Qu'est ce que ça fait ? observa Napoléon. A Papaouto ...

— Hélas ! nous ne sommes pas à Papaouto, et nos moeurs sont encore bien en retard sur les vôtres.

— Oh! vous nous rattraperez, fit poliment le mulâtre.

— Mais pourquoi, demanda Maugis, semblez vous si attaché à cette République tropicale?

— C'est que j'y suis né.

— Ne disiez vous pas tout à l'heure que vous étiez citoyen américain?

— J'ai quitté mon pays tout jeune pour venir à New-Orléans où mon père avait un emploi... dans une plantation.

— Je vois! je vois, dit Maugis.

— Avec un chapeau, comme pour chanter *Bedelia*, compléta Blackspot.

— Et vous, Monsieur, demanda Napoléon, est ce qu'il serait indiscret de vous demander ce que vous faites.

— Mais pas du tout! je suis homme de lettres.

— Ecrivain public?

— A peu près! j'écris des romans, je veux dire des histoires, des contes...

— Ah oui! des choses qu'on imprime dans les journaux?

— Comme vous dites.

— Que c'est donc curieux! On n'a pas idée de ça, chez nous... Et vous gagnez beaucoup d'argent?

— Tantôt plus, tantôt moins...

— Très curieux, reprit Napoléon après quelque secondes de réflexion. Enfin, n'est ce pas, monsieur, comme on dit chez nous: il n'y a pas de sot métier...

— Mon Dieu, pensa Maugis, comme mon amie Claudine aurait „du goût" si elle était là! Et que son Renaud de mari s'amuserait donc!

...Mais Robert Parville venait enfin de reparaître et présentait ses hommages à Madame Hackel Cadosch. Il finit par s'asseoir à la table oú Rébecca trônait parmi sa tribu, et Maugis le vit s'absorber dans une conversation particulière avec la Pieuvre qui cherchait évidemment à l'accaparer et se trémoussait de toutes ses tentacules.

— Je parle que cet animal de Robert va me lâcher salement, se dit Maugis... Juste au moment où j'aurais le plus besoin de lui.

— Mais votre ami la connaît très bien, cette dame, dit Napoléon-Démosthène, sans du reste perdre une bouchée d'une énorme tarte aux cerises qu'il avait vidée tout entière dans son assiette. Demandez-lui donc s'il ne pourrait pas ne présenter: j'ai justement un complet tout neuf. Et ça me rendrait si heureux... pensez donc, elle a l'air d'en vouloir... Et puis il paraît qu'elle est si riche!

— *O sancta simplicitas!* s'écria Maugis, mais intérieurement. Si Parville ne marche pas je suis capable de tenter le coup moi-même. La Pieuvre trouvera cela d'une parfaite impertinence. Moi aussi, du reste. Mais nous n'en sommes pas à cela près; et je ne demande qu'à faire son bonheur... et mon plaisir!

Parville se levait parmi des exclamations de regret. Il revint prendre sa place en face de Maugis et de Bourbon Dépotoir,

— Pas trop tôt, grommela l'irascible écrivain public,... j'ai cru qu'on ne te reverrait plus.

— Je ne pouvais pas pourtant me dispenser de saluer Madame Hackel Cadosch, protesta Parville.

— Elle aurait peut-être préférée ne pas être reconnue dans cette société un peu mêlée... je parle de celle qui l'entoure, et qui me fait penser à la phrase terminale des faits divers: „Tout ce joli monde a été envoyé au Dépôt!"

— Tu manques d'indulgence, Henry! Toi-même, tu t'entoures parfois... Mais il ne s'agit pas de cela. J'ai quelque chose à te dire en particulier.

— Ah! bah! vous permettez? demanda Maugis à Démosthène Égalité.

— Mais comment donc, fit l'autre, qui se partageait entre sa tasse de café et tout un exercice de télégraphie sans fil avec la Pieuvre de plus en plus tentaculaire.

— Vas-y, mon vieux, dit Maugis en se penchant vers Parville.

— Eh bien, mon colon, murmura Parville, à voix basse: tu ne devinerais jamais de quoi la Pieuvre vient de m'entretenir.

— Si elle se met à t'entretenir, Robert, je t'avertis que nous nous verrons beaucoup moins!

— Sois donc sérieux... ce que j'ai à te dire va te combler de joie.

— Alors, ne me fais pas languir!

— Eh bien, figure toi, que la Pieuvre m'a pris à part pour me demander des détails sur ton moricaud.

— Soyez béni, mon Dieu! Et tu n'as pas fait de gaffe, au moins?

— Aie pas peur... Tu penses bien que depuis une heure j'ai percé à jour tes sinistres projets... Alors j'ai répondu que le coloured gentleman était un agent d'affaires que tu avais amené par hasard. Elle m'a demandé si je le connaissais.

.... Mais Robert Parville venait enfin de reparaître et présentait ses hommages à Madame Hackel Cadosch. (P. 62).

J'ai dit non . . . et elle a paru le regretter vivement.

— Mon vieux Parville, dit Maugis qui savait parfois prendre des décisions rapides, permets moi de te présenter monsieur Napoléon Démosthène Égalité de Bourbon Dépotoir qui désire vivement connaître ton amie Madame Hackel Cadosch.

Parville, pris de court, ne put que s'incliner (d'un peu haut) tandis que le mulâtre se confondait en courbettes.

— Et maintenant, mes petits amis, dit Maugis, excusez moi de vous plaquer salement, Garçon, l'addition !

— Voyons, Maugis . . . Tiens, au fait ! monsieur Bourbon Dépotoir ne te connait sans doute pas encore, bien que vous ayez passé une heure ensemble. . . Monsieur Henry Maugis, le célèbre écrivain et Mr. Jamey Blackspot, notre ami.

— How d'ye do ? fit celui-ci assez raide.

Napoléon Démosthène refit des plongeons et tendit une main visqueuse et moite, que le romancier prit mollement.

— Maugis, reprit Parville, tu ne songes pas sérieusement à nous quitter ?

— Tu sais bien que c'est l'heure où je vais travailler. Du reste, je n'ai plus rien à faire ici : tu vas présenter monsieur de Bourbon à ton excellente amie . . . qui ne t'a pas caché combien elle en serait heureuse, ajouta Maugis à haute et intelligible voix.

Bourbon Dépotoir roula des yeux blancs pleins d'extase.

— 26 francs 60 . . . voilà trente francs. Gardez la monnaie. Au revoir, mon vieux Robert ; à

bientôt j'espère, monsieur de Bourbon; good night, dear Jamey.

— Non, je pars avec vous, j'ai des tas de choses à vous dire.

Et tout bas, à l'oreille de Parville, Maugis murmura:

— Mon vieux, je t'en prie... Pour moi et pour Suzanne!

Parville vaincu serra la main de Maugis avec la douloureuse énergie d'un condamné qui monte à l'échafaud.

— Merci! fit Maugis.

Puis revenant à Napoléon qui se perdait en formules de gratitude émue... pour le bon souper et pour le reste!... Maugis lui frappa sur l'épaule:

— Et maintenant, jeune homme, fit-il entre haut et bas, je n'ai plus à vous donner qu'un conseil... que vous ne demandez qu'à suivre, du reste...

— Et lequel, monsieur Maugis?

— De plaire à cette dame... et d'être son amant!

Il s'éloigna avec Blackspot et on put, tout de suite, entendre la voix de celui-ci qui commençait une histoire:

— My dear, I must tell you... J'étais bien sûr que je le connaissais, cet horrible nigger. C'était in the States, comme disent les Américains, en 18...

. . . . . .

L'histoire qu'il raconta à Maugis ahuri et ravi, vous en trouverez le résumé dans les Chapitres suivants.

SECONDE PARTIE.

LES ANTÉCÉDENTS DE NAPOLÉON DÉMOSTHÈNE ÉGALITÉ DE BOURBON DÉPOTOIR.

I.

Dix mois environ avant les péripéties bien parisiennes qui viennent de se dérouler sous vos yeux indulgents, un magnifique soleil d'automne se couchait, avec une majesté tout à fait digne de son défunt confrère Louis XIV, sur un des plus beaux paysages de la Louisiane... Ne craignez pas que je vous le décrive! Depuis la mort d'Emile Zola, le genre descriptif a subi une dépréciation considérable; quant à l'exotisme périmé, il ne nourrit plus son homme et les professionnels le traitent d'„ex-lotisme".

De plus, la Louisiane m'étant aussi parfaitement inconnue que le bois de Vincennes et la rue des Pyrénées, je ne saurais trop vous conseiller, si vous tenez à vous documenter sur elle, de prendre le prochain paquebot — ou, pour plus d'économie, les *Natchez* de M. de Chateaubriand qui a décrit une fois pour toutes la faune, la flore et les aspects naturels et autres de l'Amérique septentrionale du Sud! Il vous suffira de savoir qu'au moment où le soleil déjà nommé se payait aux environs de New Orléans le luxe d'une agonie décorative, Mr. Clarence James Tarner, jeune planteur américain, bâti en

athlète, prêtait une attention un peu lointaine aux confidences qui lui faisait, sous la vérandah de la maison de sir Algernon Lucky, sa fiancée, Miss Daisy Lucky, une admirable girl de dix sept ans, blonde comme son nom l'indique, et *jolie comme les Anglo Saxonnes quand elles se mêlent d'être jolies* (cliché 423).

— Je sais, James, disait la jeune fille, en se balançant sur le rocking chair (dont l'absence ferait pâlir la couleur locale), que vous devez me trouver folle. Mais c'est plus fort que moi : les allures de ce mulâtre m'inquiètent. Père me quitte ce soir : il doit passer une semaine à New-Orleans, où l'appelle je ne sais quelle affaire et, pour la première fois de ma vie, je ne dormirai pas tranquille sur la plantation.

. . . Décidément l'attention de James vaguait distraite et cela en raison d'une préoccupation bien naturelle : comme il faisait trèsch aud ce soir là, miss Daisy était vêtue avec une simplicité toute créole — et ses petits pieds étaient nus dans des bottines de toile blanche qui les gantaient jusqu'à la naissance du mollet. Au balancement du rocking, la jambe ronde apparaissait à intervalles réguliers sous la jupe de tennis demi courte . . . et James Turner, fiancé incandescent, ne s'occupait qu'à épier le retour de cet éclair de peau fraîche et blonde.

Miss Daisy finit par s'en apercevoir, rougit jusqu'aux oreilles (inclusivement) — et arrêta l'oscillation de son rocking.

— Oh ! James ! ! dit-elle d'un ton de reproche . . . Quand je vous fais des confidences si sérieuses !

— Mais, je vous écoute, darling, répondit

Mr. Tarner, qui en effet, n'avait plus de motif de ne pas écouter depuis que la jupe s'était rabattue sur les bottines blanches... Vous disiez, n'est ce pas, que cet animal de mulâtre vous inquiétait... Mais puisqu'il n'est plus employé sur la plantation... et que votre père l'a chassé à la suite de ce vol qui, du reste, lui a valu deux ans de prison...

— Justement... si vous m'aviez écoutée, James, vous sauriez que depuis sa sortie de prison, Sténéga (car nous l'appelions ainsi, vous vous souvenez) Sténéga a reparu dans les environs. Il erre autour de Leafy House et cherche à soulever nos nègres.

— Qu'importe! votre père est adoré de ses serviteurs, comme l'était déjà votre grand père. On nous l'a souvent raconté: lors de l'abolition de l'esclavage, tous les esclaves de la maison Lucky demandèrent, comme une faveur, de rester sur la plantation.

— Parce qu'ils se sentaient incapables de vivre ailleurs... Oh! je sais, James, que vous ne partagez pas mes idées là dessus: vous auriez été un Abolitionniste convaincu, un affreux Nordiste. Moi, je crois, comme mon père, que les races inférieures ne sont pas dignes de la liberté: elle devient vite un fardeau pour elles et un danger pour nous... Mais revenons à Sténéga: malgré vos belles théories humanitaires, je ne pense pas que, tout au fond, vous le considériez comme un égal... Je n'éveillerai donc aucune jalousie chez vous en vous apprenant que je ne lui suis pas indifférente...

James se contenta de rire bruyamment:

— Vous ne m'apprenez rien, Daisy, répondit-il. Vous savez que les assiduités de ce mulâtre auprès de vous nous ont toujours réjoui, votre père et moi...

— Assez, James, interrompit Miss Lucky qui redevint toute rose. Je le déteste assez déjà, ce Sténéga. Et vous comprenez pourquoi je ne serai pas tranquille pendant l'absence de mon père.

Je sais James disait la jeune fille, en se balançant sur le rocking chair, que vous devez me trouver folle. (P. 70).

— Pourquoi sir Algernon ne vous emmène-t-il pas avec lui à New-Orléans?

— Je lui ai bien demandé l'autorisation de accompagner mais il m'a répondu que ma présence était plus utile ici, et que je ne ferais que le gêner...

James Tarner, esq., ne put réprimer un sourire pavé de dents étincelantes et de mauvaises in-

tentions, tout ce qu'il faut enfin pour constituer le rictus méphistophélique à l'usage d'un Américain bien constitué.

Les petits voyages de son futur beau-père à la capitale prochaine l'avaient toujours rempli d'une joie sournoise: il n'en ignorait point les motifs, où les affaires n'entraient pour rien — au contraire, et il se représentait avec vivacité la maison où sir Algernon Lucky allait chercher des consolations à son veuvage, et dont l'hospitalité s'affirmait d'autant plus écossaise que les trois nièces de la propriétaire y portaient le costume national, mais écourté, des Highlanders. Or, contrairement au dicton qui prétend que ce sont toujours les mêmes qui se font tuer, les trois nièces de la maison changeaient souvent de nom et de visage, et leur seul point de ressemblance consistait à montrer, sous le *kilt*, des jambes toujours parfaites que rien ne défendait contre l'admiration labiale et digitale des habitués.

Cette maison, où sir Algernon Lucky, en bon protestant, fréquentait . . . pour les besoins du *kilt*, eût pu se parer de devises illustres: „Quo non ascendam! — Vires acquirit eundo — Toujours à mieux! — All's well that ends well!"

Lorsqu'ils en parlaient entre eux, le futur beau-père et le gendre en puissance (ohé, ohé) l'appelaient simplement la maison Excelsior.

— En vérité, James, je ne sais pas ce qui vous fait sourire, s'écria Daisy un peu irritée.

— Je m'amuse de vos frayeurs, darling, répondit James avec une franchise toute masculine. Ne croirait-on pas que la courte absence de votre père va vous exposer aux pires dangers?

— Vous savez, mon cher, répliqua Daisy, que je ne crains pas grand chose.

— Pardon, Daisy, reprit James Tarner redevenu sérieux. Je connais votre courage — et j'en ai eu maintes preuves, vous êtes une sportswoman parfaite et je ne vous cache point que c'est là une des raisons de... de l'affection que je vous porte. Mais dans le cas qui vous occupe, un peu trop, selon moi, je crois que vous oubliez jusqu'à vos préjugés contre la race noire...

— Des préjugés! s'écria l'ardente Sudiste.

— Allons! voilà la guerre de Secession qui recommence, cria derrière eux une voix joyeuse qu'il suffisait d'entendre une fois pour y reconnaître l'accent de la bonté et la trace de tout un passé de gin-cocktails et de whisky-sodas.

Et sir Algernon Lucky secoua vigoureusement la dextre de James qui s'était levé à l'approche du beau-père.

Le nombre considérable de gravures anglaises qui représentent des gentlemen sanguins, massifs, quadragénaires... et *riders*, en leggins et veston de chasse, rend inutile tout portrait du brave hobereau à qui miss Daisy devait le jour, l'éclat de son teint, une santé de fer, l'assurance de ses yeux clairs, et celle aussi de cinquante mille dollars de rente.

— Eh bien mes enfants et cette flirtation? reprit-il en s'asseyant auprès d'une table de fer qui se couvrit de cocktails à son aspect et comme par enchantement.

— Oh! répondit James Tarner, le flirtation a pris tantôt des allures de discussion sérieuse...

— Je m'en suis bien aperçu! On a remplacé les balles par des aperçus politiques.

— Vous voulez dire par des idées noires, rectifid le futur gendre.

— Oh! James, fit Daisy, je ne comprends pas que vous plaisantiez là-dessus.

— Très bien! petite, vous êtes une Sudiste irréductible et ce n'est certes pas moi qui vous donnerai tort.

— Je ne comprends pas justement, dit James Turner, que le mépris pour les races inférieures se puisse accorder avec la crainte...

— Voyons! voyons... que voulez vous dire? demanda le planteur... Je ne sais pas où vous en êtes, moi, mes enfants: je viens d'arriver, que diable!

— Eh bien, voici!... miss Lucky m'avouait tout à l'heure...

— J'aurais préféré, interrompit Daisy, que père ne sût rien de tout cela.

— Comment, mademoiselle, vous me cachez quelque chose?

— Sans l'indiscrétion de ce James qui est bavard comme Mrs. Nickleby, je vous aurais en effet laissé ignorer, mon cher père, que cette fois-ci votre voyage à New-Orléans me cause quelque appréhension.

— Je crains tout, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte, scanda James Tarner qui ne connaissait, d'*Athalie*, que cet alexandrin déformé.

— Silence, futur gendre, commanda Sir Algernon... Faites vous un Prairie-Oyster et imitez-en le mutisme! Dites-moi ce qui vous inquiète, mademoiselle ma fille?

— Eh bien, c'est la présence de ce mulâtre qui est revenu sur la plantation.

— Sténéga! mon voleur... ah! la canaille! Justement j'allais vous parler de lui. Est-ce que ce fils de nègre ne se mêle pas de venir faire de la propagande jusque chez moi! Il a déjà débauché une dizaine d'employés dans les champs de coton. Il ne me pardonne pas de l'avoir livré à la justice, le chenapan... et je le crois capable de tout pour se venger.

— Ah! qu'est ce que je disais, James! s'écria triomphalement Daisy.

— Capable de tout?... répondit James Tarner, sauf d'une entreprise qui exigerait de l'audace.

— Les plus lâches trouvent du courage quand ils sont vingt contre un, dit le planteur. Rappelez vous Dessalines à San Domingo... et tant d'autres exemples... Daisy a raison, James! Et je me demande comment je vais faire pour remettre mon voyage...

— Une visite à la maison Excelsior? interrogea sournoisement James Tarner.

— Il s'agit bien de cela! La maison Excelsior! cela se remet...

— Comme vous dites, insinua le gendre malicieux.

— Non... vraiment, James, du moment qu'il s'agit de la tranquillité... et peut-être de la sûreté de Daisy... Mais le diable est qu'il me faudrait absolument passer trois jours au moins à New-Orléans... Maston, le sollicitor, m'a télégraphié ce soir encore.

— Business is business, dit James. Partez

dès ce soir et prenez tout le temps qu'il vous faudra. Moi, je réponds que miss Daisy pourra dormir tranquille.

— Vous êtes un brave garçon, James, et votre pauvre père, mon meilleur ami, serait heureux de vous entendre... Mais je ne vois pas bien comment vous pourrez veiller sur Daisy... A moins d'habiter ici, ce qui est tout à fait impossible.

— Eh! fit James Turner, les nuits ne sont pas si froides qu'on ne puisse coucher à la belle étoile. Je ferai dresser ma tente de campagne tous les soirs à la limite des deux plantations... et à la moindre alerte, j'accours au triple galop avec quatre de mes hommes. Un mille est bien vite abattu...

— Je vous remercie de tout mon cœur, James, dit miss Lucky qui se leva et vint serrer la main de son fiancé... You are a real gentleman, ajouta-t-elle dans sa langue maternelle (qu'elle n'avait du reste cessé d'employer...) Maintenant père peut me quitter sans crainte.

— Vous serez bien gardée, Daisy, approuva Sir Algernon Lucky... et mieux encore que par moi-même. Mon cher garçon, dit-il à James, vous me rendez là un très grand service. Je ne me fie qu'à moi pour la vente que me propose Impey Maston et ce voyage manqué eut pû me coûter cher... Mais le *tiffin* est loin, mes enfants — et je dois partir aussitôt après dîner... Allez vous mettre en full dress, Daisy, puisqu'aussi bien vous aimeriez mieux ne pas dîner que de rester en toilette de tennis... Nous vous donnons un quart d'heure! Et quant à vous mon gendre, asseyez-

vous là et fumez avec-moi... Du Virginia?... Non, vous aimez mieux vos sales mixtures égyptiennes. Vous n'êtes pas un patriote!...

II.

Les deux jours qui suivirent le départ de sir Algernon Lucky virent se dessiner les préparatifs d'une de ces grèves de nègres qui leur servent de prétexte à violer les femmes blanches, incendier les plantations, éventrer les coffres forts et au besoin, les planteurs — en un mot faire valoir leurs revendications.

Les employés noirs de Leafy-House étaient tous fils ou petits-fils d'esclaves affranchis depuis la guerre de Sécession, et du reste prêts à se jeter au feu sur un signe de sir Algernon Lucky... parce qu'ils savaient pertinemment que l'honnête gentleman farmer n'aurait jamais l'idée de leur demander pareille preuve de dévoûment. Mais, quelles que fussent leurs attaches avec la famille du planteur, qui les avait toujours traités paternellement, ils n'avaient point su résister à l'éloquence de Sténéga.

Le mulâtre était fils d'un haïtien et d'une servante anglaise prise de force pendant une des périodiques émeutes de Saint Domingue. Les nègres de Leafy-House respectaient donc en lui le double ascendant d'un sang plus mêlé que le leur et d'une origine bâtarde mais éminem-

ment civique, le père de Sténéga étant libre citoyen de la République Dominicaine sur le territoire de laquelle il avait exercé de son vivant divers métiers douteux.

Quant au vol que le mulâtre avait commis au préjudice de sir Algernon Lucky, on ne s'en souvenait que comme d'une erreur de jeunesse, que deux ans de prison avaient suffi à réparer.

Napoléon Démosthène Égalité réunissait donc sur sa tête crêpue tous les prestiges de l'Agitateur. De son séjour (aux frais de l'État de Louisiane) dans la banlieue de New-Orleans, il avait rapporté toute la phraséologie nécessaire sur l'Égalité des hommes, le progrès de la Race Noire, l'exploitation de l'infâme capital, etc. et il mêlait dans ses palabres des citations de la Bible à des passages de la Case de l'oncle Tom. Il n'en fallait pas plus pour que les noirs de Leafy-House devinssent les instruments de sa vengeance personnelle, et huit jours après qu'il fut revenu aux alentours de la plantation, la plupart d'entre eux s'étaient découvert des besoins, des tendances et des aspirations !

James Tarner s'inquiétait de cette révolte naissante que miss Daisy affectait dédaigneusement d'ignorer. Deux fois déjà il avait fait voir l'intention de rappeler le gentleman farmer, mais sa fiancée s'y était opposée de toutes ses forces.

— A quoi bon, lui répétait-elle, créer d'inutiles soucis à ce pauvre père qui a besoin en ce moment de toute sa tranquillité ! Il m'a télégraphié ce matin encore que tout allait très bien et qu'il comptait rentrer dans deux jours.

— Qui sait ce qui peut arriver d'ici là? avait répondu le futur gendre.

— En vérité, dear, c'est à mon tour de vous reprocher d'avoir des idées noires! je ne crains plus rien depuis que vous m'avez prise sous votre protection.

James avait saisi la main de sa fiancée, et avait baisé tendrement (P. 81).

James avait saisi la main de sa fiancée, et l'avait baisé tendrement, un peu au dessus du coude, car les bras frais de Daisy etaient nus dans les manches flottantes de sa tea-gown . . . Mais le pauvre garçon n'en passait pas moins des nuits blanches comme le discours d'un académicien.

Fiancé correct, il prenait congé de Daisy dès que le premier coup de dix heures sonnait au cartel du hall, où sa fiancée exerçait sur un

Steinway qui n'en pouvait mais, ce nonsens musical que la divine providence a départi aux Anglo-Saxonnes... Le cerveau plein de dissonances qu'il s'ingéniait à croire volontaires, il regagnait sa tente, dressée juste à la limite des deux plantations et, là, partageait sa nuit entre quelques voisins qui venaient de loin lui tenir compagnie et une douzaine de whiskys-and-sodas dont il entretenait son alcoolisme héréditaire, national et méthodique. Les alternatives d'un poker sérieux occupaient les heures de la nuit, dont le silence n'était troublé que par l'ébrouement des chevaux attachés aux piquets de la tente. Au petit jour les voisins remontaient en selle et regagnaient leurs fermes, leurs châteaux, ou la petite de X... distante d'une dizaine de milles.

Resté seul avec son intendant Joë Gibson, le jeune planteur organisait le travail de la journée. Puis les deux hommes s'étendaient sur leurs nattes, et Tarner s'exerçait à ne pas se laisser aller au sommeil. La vision de Daisy et la lecture de Kipling le tenaient éveillé jusqu'au grand jour, et la fatigue le forçait enfin à s'endormir, d'un mauvais œil. A dix heures il se levait, rentrait chez lui à bride abattue, se refaisait une physionomie — et aussitôt après son déjeûner, revenait à Leafy-House près de miss Lucky qu'il ne quittait plus jusqu'au soir.

La troisième après-midi qu'ils passèrent ainsi en tête à tête fut troublée par une visite singulière qui redoubla l'inquiétude de James. Comme ils causaient auprès de la table à thé, un bruit de dispute éclata soudain à la grille du parc et James se levait pour aller rétablir l'ordre, quand

une dizaine de noirs envahirent le tennis-court.

Démosthène Égalité, paré d'un complet trop clair, marchait à leur tête. Arrivé près des fauteuils de James et de miss Lucky, il fit signe à sa bande de se tenir à distance et, mettant chapeau bas (un bloum havane à l'avant dernière mode) devant les jeunes gens qui ne lui rendirent pas son salut :

— Je viens, miss, dit-il, vous présenter le comité du syndicat de Leafy-House . . .

(Le comité se découvrit comme un seul homme).

— Ces messieurs espèrent que vous voudrez bien vous intéresser à leur œuvre de Justice sociale et que vous plaiderez leur cause auprès de sir Algernon Lucky . . .

La jeune fille s'était vite remise d'un premier mouvement de frayeur : un regard de James avait suffi à la rassurer et ce fut d'un ton de princesse extrêmement lointaine qu'elle interrompit le loquace mulâtre.

— Je voudrais bien savoir, dit elle, comment vous osez vous présenter devant moi et qui vous a laissé pénétrer jusqu'ici ?

— Mais, répondit le mulâtre avec un sourire avantageux . . . ce sont vos portiers, miss ! il est vrai qu'il a fallu pour cela les attacher aux montants de la grille.

James allait se lever ; Daisy le retint d'un geste.

— Je n'essaierai pas, dit-elle, de vous faire comprendre ce que votre conduite a de lâche et d'odieux. Mais puisque vous avez pénétré de force en l'absence de mon père dans cette maison d'où il vous a honteusement chassé, vous ne vous étonnerez pas que je vous cède la place.

Là dessus elle se leva et d'un pas tranquille se dirigea vers la maison.

— Et maintenant, mon garçon, à nous deux ! fit James, qui s'était dressé de toute sa hauteur pour venir se planter devant Sténéga ; vous allez d'abord me faire le plaisir de donner à vos compagnons l'ordre d'aller détacher ces pauvres gens que vous avez ligottés.

Comme le jeune homme, tout en parlant, agitait nerveusement sa raquette de tennis, dont le manche paraissait d'un bois assez dur, Napoléon Démosthène Egalité ne souleva aucune objection, il se retourna vers les noirs qui, soumis comme de vrais révolutionnaires, firent demi tour et prirent le chemin de la porte.

Resté seul avec le robuste et paisible Américain, le mulâtre recula de quelques pas et dissimula derrière son dos une lourde canne qui l'aidait sans doute à conduire les races inférieures à la conquête de l'égalité.

— Si je vous considérais comme mon égal, poursuivit James Tarner, je vous aurais déjà donné la leçon que méritent vos précédés et j'aurais exigé que vous fissiez vos excuses à miss Lucky.

— J'aime á voir qu'elle est bien protégée, fit le mulâtre qui retrouva son insolence lorsque James l'eut rassuré sur l'éventualité d'une correction qu'il avait d'abord redoutée.

— Je vous souhaite, reprit James Tarner, de ne pas savoir jusqu'à quel point miss Lucky peut compter sur mon dévoûment. Mais je vous avertis que si, demain, vous n'êtes pas à trente milles d'ici, j'aurai le regret de m'occuper de vous.

— Je ne suis pas un esclave, s'écria Napoléon Démosthène Egalité.

— Il y en eut qui furent d'honnêtes gens, dit James.

— Ainsi voilà comme on accueille les justes revendications des prolétaires, commença de déclamer Sténéga. Nos droits sacrés...

— Mon garçon, mon garçon, on n'a pas de droits quand on a manqué au devoir. Mais je ne veux pas discuter avec vous. Allez-vous en, si vous ne voulez pas que je vous reconduise. Et retenez bien ceci : au cas où dans vingt quatre heures vous n'auriez pas jugé à propos de porter ailleurs votre industrie, je me chargerai de vous mettre en rapport avec la justice de New-Orléans... une vieille connaissance avec qui vous aurez l'occasion de développer votre éloquence naturelle. Je ne vous demande pas votre parole d'honneur de ne plus reparaître ici ; mais je m'en rapporte à votre prudence qui sera, du reste, surveillée.

Napoléon Démosthène comprit à l'attitude de James Tarner qu'il n'y avait pas lieu d'insister et se retira avec une dignité inspirée par les plus justes appréhensions.

James Tarner le suivit de l'œil jusqu'à la grille du parc, puis remonta vers la villa.

Miss Lucky accourut à sa rencontre et lui tendant les mains.

— Encore merci, cher James, dit-elle. J'étais bien sûre que vous auriez vite fait d'éloigner ce ... prêcheur en eau trouble.

— Voilà, répondit James, un à peu près que je n'aurais pas cru possible dans notre langue et

qui me prouve combien vous restez maîtresse de vous même dans une situation assez inquiétante.

— Faut-il vous redire, mon ami, que votre dévoûment m'enlève tout espèce de crainte?...

— Je voudrais être bien sûr, reprit James, de pouvoir justifier votre confiance... Mais nous ne sommes que quatre planteurs sur une étendue immense et cette grève prend mauvaise tournure. On ne travaille plus ici depuis hier soir et j'ai reçu ce matin l'avis que mes noirs demandaient une augmentation de salaire -- et, naturellement, une diminution de travail... Tout cela grâce à l'influence de ce fâcheux mulâtre qui poursuit son plan de vengeance. Or votre père et moi nous avons depuis longtemps fait aux noirs de nos propriétés toutes les concessions possibles...

— Ne pensez vous pas, dit miss Lucky, que la présence de mon père suffirait à tout arranger.

— Je sais en effet qu'il est justement aimé et respecté, et je vais lui télégraphier dès ce soir.

— A quoi bon l'inquiéter puisqu'il doit rentrer après-demain?

— Il peut se passer bien des choses en vingt-quatre heures... Combien de domestiques gardez-vous la nuit près de vous?

— Sept, vous le savez bien: ma femme de chambre anglaise, la cuisinière française, les deux mulâtresses de service, le cocher et les deux palefreniers... mais pourquoi me demandez vous cela, James?

— Parce qu'il faut tout prévoir. Vous êtes sûre de vos gens?

— Oh! ce sont tous de vieux serviteurs, très

dévoués. Et puis, quand je reste seule, mon revolver me tient toujours compagnie et il y a tout un arsenal dans le billard, de quoi soutenir un siège.

— Nous n'en sommes pas là! dit James Tarner. ... Mais enfin, voilà une des occasions où je regrette de n'être encore que votre fiancé!

— Impatient James!... vous n'avez plus que trois mois à attendre. Laissez-moi donc le temps d'attraper mes dix-huit ans, puisque papa a fait à ma pauvre mère le serment de ne pas me marier auparavant... Vous me voyez tous les jours.

— Raison de plus pour perdre patience, observa James.

Et la causerie prit ce ton de marivaudage que les amoureux ne savent éviter sous aucune latitude, non plus que sous aucun prétexte. Pourtant le positif Américain sut obtenir de Daisy la permission d'envoyer à sir Algernon Lucky un télégramme de rappel. Et selon son habitude, au premier coup de dix heures, après s'être bien assuré que toutes les issues de la villa étaient barricadées, il donna à miss Lucky le baiser frontal et respectueux qu'autorisait sa situation de frère aîné provisoire.

— N'oubliez pas surtout, en cas d'alerte, de m'appeler d'un coup de revolver. Mais dormez tranquille: à la suite de notre petit entretien, j'ai lieu de croire que Napoléon Démosthène Egalité ne s'attardera pas dans les environs de Leafy-House.

— Vos recommandations me paraissent un peu contradictoires, mon pauvre James, répondit gaîment Daisy. Dormir tranquille en tirant des coups de revolver est une occupation nocturne assez

singulière... Enfin je tâcherai de tout concilier. A demain.

James enfourcha son cheval, que le palefrenier avait amené au bas du perron et s'éloigna, sans pouvoir s'expliquer pourquoi le regard du domestique nègre lui avait paru ironique et menaçant.

— Je crains bien, pensa-t-il, de ne pas apporter au poker de ce soir une attention très soutenue...

III.

— Dear James paraissait très ému de me laisser seule ce soir, se disait miss Lucky tout en procédant à sa toilette de nuit... Il s'inquiète davantage à mesure que je deviens plus tranquille. Comme si ce Sténéga allait tenter quelque chose contre moi, maintenant qu'il est sûr de trouver à qui parler !

Tout en monologuant, miss Lucky allait et venait à travers le vaste appartement qu'elle occupait au premier étage de Leafy-House et qui se composait d'une chambre à coucher, dont les trois fenêtres donnaient sur le parc, d'un petit salon meublé de tous les bibelots que sir Algernon Lucky rapportait de chacun de ses voyages, d'une biblio-

Miss Lucky allait et venait à travers le vaste appartement.

thèque où le roman anglais triomphait sur toute la ligne et d'un cabinet de toilette-salle de bains-boudoir-reposoir comme on en trouvera en Europe dans un siècle et demi.

Quoiqu'elle inventât toutes les raisons possibles de se rassurer, miss Daisy ne pouvait se défendre d'une vague appréhension qu'elle se reprochait, et qui l'irritait contre elle même. Souvent pourtant son père l'avait laissée à la villa — et les grèves de noirs se déclaraient comme un phénomène périodique que la seule autorité du planteur conciliant et paternel avait jusqu'ici toujours apaisé. Miss Lucky était bien sûre que, dès le retour de son père, le travail reprendrait sur toute la plantation. Non, ce qui l'inquiétait malgré la vigoureuse intervention de son fiancé, c'était la présence de ce mulâtre qu'elle détestait depuis l'enfance.

Napoléon Démosthène avait occupé pendant cinq ans le poste de surveillant à Leafy-House; et sir Algernon Lucky qui lui reconnaissait une réelle autorité sur le personnel de la plantation lui avait accordé toute sa confiance, jusqu'au jour où le mulâtre en avait profité pour accuser d'un vol de deux mille dollars un pauvre nègre — qui sut très bien se défendre et faire retrouver la moitié de la somme dans les effets de son dénonciateur... Le contrôle des ventes de coton n'avait du reste laissé aucun doute sur la culpabilité du mulâtre, qui avait pris le parti de tout avouer et n'avait dû qu'à l'indulgence de son maître de s'en tirer avec quelques mois de prison.

Pendant les cinq années qu'il avait passées sur

la plantation, Sténéga avait vu grandir la jolie Daisy et le goût naturel que ressentent les mulâtres pour les blanches, avait développé en lui la mentalité d'un Ruy-Blas tropical.

Miss Lucky se rappelait encore avec un frisson de dégoût une aventure qu'elle avait eu la générosité de tenir secrète pour ne pas faire chasser le surveillant. Elle avait alors quatorze ans et portait encore des jupes courtes qui laissaient voir une paire de jambes admirables à quoi les jeunes planteurs des environs commençaient à s'intéresser.

Une après midi que la température oscillait entre *Serres chaudes* et *Sénégal*, Daisy était descendue dans le parc et, avec une insouciance toute créole, se promenait nu-pieds sur le gazon qu'on venait d'arroser. Quand elle en eut assez de cette distraction où se révélait un kneippisme ingénu, elle alla s'étendre à plat ventre sous un arbre et, la tête entre ses mains, s'absorba dans la lecture de l'*Allumeur de réverbères*, le roman de miss Cummins qui a passionné des générations de jeunes anglaises. Tout à coup elle sentit sur sa jambe nue la caresse froide d'une main qui se refermait... D'un bond souple elle fut debout et se trouva face à face avec Sténéga qui balbutiait des paroles éperdues dont elle ne saisit point le sens (heureusement, du reste, car le désir du mulâtre s'y traduisait avec la plus parfaite sincérité). Enivrée de dégoût et de fureur, la solide fillette sauta sur le mulâtre et par trois fois le gifla à tour de bras du plat de l'*Allumeur de réverbères* dont la reliure ne s'en remit jamais... puis elle prit sa course vers la maison et alla s'en-

fermer dans sa chambre où elle pleura jusqu'au soir. Maintenant encore, elle gardait de cette caresse la sensation physique d'avoir été frolée par une bête immonde — et, cette nuit, sans qu'elle put démêler pourquoi, il lui semblait que le désir du mulâtre la menaçait comme une souillure.

Elle ouvrit une des fenêtres de sa chambre. Une brise légère venue de la mer prochaine agitait les feuilles des grands arbres et éparpillait sur la campagne déserte la mélancolie d'une chanson de nègres qui semblait la voix même de cette nuit résolument exotique. Miss Lucky connaissait bien ce „Down South" dont sa vieille bonne mulâtresse avait bercé ses sommeils d'enfant.

„Allons, pensa-t-elle, voilà qui n'annonce guère un lendemain sanglant!"

— Betsy! appela-t-elle.

La femme de chambre qui rangeait des flacons dans le cabinet de toilette montra par l'entrebaillement de la porte une longue tête chevaline où brillaient deux yeux bleus honnêtes et francs.

— Miss désire que je lui passe son peignoir? demanda-t-elle.

— Oui, justement. Merci. Je n'ai plus besoin de vous... ah, dites-moi donc, Betsy, est-ce que tous les domestiques sont couchés?

— Oui, miss, sauf la cuisinière que je vais aider à finir son ouvrage.

— Tout est bien fermé en bas?

— Oui, miss, on peut dormir tranquille: ce n'est pas encore cette nuit que ces sales nègres nous mangeront.

— All right. Good night, Betsy.

— Good night, miss.

Restée seule, miss Lucky eut vite fait de s'apercevoir qu'elle n'avait aucune envie de dormir. Elle alla chercher dans la bibliothèque un volume de son cher Ruskin et revint s'installer dans un de ces vastes et confortables fauteuils de cuir dont l'invention est la seule excuse du modern style. Elle ramena sur sa poitrine ses deux tresses blondes, ouvrit son livre et se mit à penser à James.

— Quel honnête garçon! et quel parfait gentleman . . . Oh! j'en suis sûre, nous serons très heureux tous deux. Nous nous connaissons depuis toujours et quand il a demandé ma main à mon père, cela m'a semblé une chose toute naturelle, nécessaire et que j'attendais. Nous ferons notre voyage de noces en Angleterre . . . Quand je pense que je ne connais pas encore mon pays! Père n'a jamais repassé l'eau depuis vingt ans et pourtant nous avons un château en Écosse! Nous y resterons trois mois avec James. . . et puis nous irons à Paris! James me mènera partout. . . au Moulin Rouge, à l'Opéra, à la Chambre où les vieux messieurs français se disent des injures — au Louvre aussi, — le musée, où les Parisiens ne vont jamais. Et je me remettrai au français, pour lire des romans moins ennuyeux que ceux de Marie Corelli. . . Nous achèterons une automobile, et des toilettes, oh, des toilettes!

Miss Lucky redressa vivement la tête: il lui avait semblé entendre marcher dans le corridor qui séparait son appartement de celui de son père. Elle courut à l'une des deux portes de sa

chambre, l'ouvrit et scruta de sa lampe levée au dessus de sa tête tout l'espace obscur. Rien... Elle entra dans l'appartement de son père, traversa la chambre, le cabinet de travail, la salle de bains -- tout était tranquille. Du second étage, par la cage de l'escalier, descendaient les voix assourdies de la cuisinière et de la femme de chambre qui se couchaient.

— Je suis folle, pensa Daisy. Après tout, qu'ai je à craindre de plus qu'une jeune fille d'Europe dans une maison de campagne? je ne suis pas en pays ennemi, ni chez les sauvages! le railway passe à deux milles d'ici. Tout dort sur la plantation... sauf ce pauvre James en train de jouer au poker; il doit relancer avec une paire et bluffer comme un sourd!

Elle rentra dans sa chambre, où elle ne s'enfermait jamais à clef pour le cas où elle aurait eu besoin de services de Betsy.

Sur la table de nuit le joli revolver bull-dog arrondissait son barillet luisant. Miss Lucky le prit dans sa petite main qui ne tremblait pas, l'arma, puis le reposa sur le marbre et revint s'étendre dans le grand fauteuil.

— Et père, pensa-t-elle, que peut il faire à cette heure ci? Il doit être juché sur un grand tabouret de bar parmi des marchands de coton et des armateurs en dinner-jacket, je vois cela d'ici... Cher père, il ne vit que pour moi. Je suis son étoile, comme il dit... Oh, comme il avait peur que son candidat James ne fut pas agréé! comme si je pouvais aimer un autre homme! comme si il pouvait exister un autre James!

Cette impossibilité une fois constatée, Daisy

fit un plongeon dans Ruskin et les considération esthétiques envahirent sa petite tête, tant et si bien que quand la pendule de Boulle (mais oui! il n'y en a plus qu'en Amérique!) sonna la demie de minuit, elle sentit qu'une vague somnolence alourdissait se paupières.

Elle posa son livre et allait se lever, lorsqu'un frisson la cloua dans son fauteuil, les yeux agrandis d'épouvante. Etait ce une hallucination? il lui avait semblé que le bouton d'ivoire de la porte, près de la grande armoire anglaise, tournait lentement comme sous la pression d'une main invisible... Elle se passa la main sur les paupières et machinalement regarda l'autre porte. Elle s'ouvrait lentement, celle-là! et une main noire apparaissait sur le chambranle.

Daisy poussa un grand cri et bondit vers la table de nuit. Mais avant qu'elle eût pu saisir le revolver, deux nègres et Sténéga s'étaient emparés d'elle et lui liaient les mains tandis qu'un baillon s'abattait sur sa bouche. Les trois hommes alors la soulevèrent dans leurs bras, la portèrent sur le fauteuil et l'attachèrent solidement au dossier avec une forte corde qu'il lui passèrent sous les aisselles.

— C'est très bien, dit Sténéga, l'opération n'a fait aucun bruit.

— Faut-il lui administrer sa petite correction tout de suite? demanda l'un des noirs.

— Non, pas maintenant, répondit le mulâtre. Je vous appellerai pour cela dans une heure. Prenez deux autres camarades et allez vous occuper de la cuisinière et de la femme de chambre qui pourraient nous gêner... Le cocher et le premier

palefrenier sont ligottés... l'autre est avec nous les deux mulâtresses aussi. Tout va bien. Laissez moi causer avec la demoiselle...

Les deux nègres se retirèrent.

Elle alla s'étendre à plat ventre sous un arbre. (P. 91).

Lorsque Sténéga se trouva seul avec miss Lucky qui se tordait dans ses liens :

— Excusez moi, miss, dit-il, d'avoir employé envers vous des procédés un peu cavaliers. Mais je n'avais pas d'autre moyen de vous entretenir en particulier et je tenais à vous faire mes adieux avant de vous quitter, puisque votre... pro-

tecteur m'a imposé l'obligation de m'éloigner.

Le mulâtre s'arrêta, visiblement satisfait de cette phrase d'introduction qu'il trouvait sans doute très *Régence*. Mais la Régence ne fait pas le bonheur et quand il vit à sa merci cette belle fille dont rien n'aurait jamais pu lui faire espérer même un regard, Napoléon Démosthène Egalité ne sut point maintenir le ton d'ironie triomphante jusqu'où il s'était haussé : son naturel revint au triple galop et toisant la pauvre Daisy qui lui lançait des regards chargés de haine :

Nous allons vous faire payer vos dédains de gamine et voir si votre peau est toujours aussi blanche.
(P. 100).

— Ah! Ah! ma petite, siffla t-il, vous voilà donc enfin matée et tout à l'heure je vais pouvoir caresser et meurtrir votre peau blanche sans que vous me frappiez comme un esclave! C'est la dernière nuit que je passe ici, mais je vous garantis qu'elle ne sera point perdue et Mr. Tarner conduira au temple une jolie fiancée dont l'instruction me fera honneur.

Du fond de son fauteuil, Daisy regarda le mulâtre avec un tel regard de mépris que le drôle dut baisser les yeux.

— Vous serez moins fière dans quelques instants, reprit-il. Et ne craignez pas que votre protecteur ne vienne nous déranger. J'ai posté autour de la maison une vingtaine d'amis solides et bien armés qui sauront le retenir, s'il lui prenait fantaisie de faire un tour par ici. Quant à moi je ne passerai avec vous que le temps nécessaire . . . Je me retirerai avant le jour et laisserai à monsieur Tarner le soin de vous détacher. Pourtant je vais vous retirer votre baillon car ce me serait un vif regret de ne pas vous entendre crier un peu, et je crois que les nègres que vous avez si mal reçus tantôt vous en fourniront quelque motif . . .

Et Sténéga dénoua le baillon de Miss Lucky.

— Oh vous pouvez appeler au secours maintenant! dit-il . . . on ne vous entendra pas du dehors. Les nègres font trop de bruit autour de la maison.

Daisy réfléchit qu'en effet James était hors de portée de la voix et se tut.

— Je vois, dit le mulâtre, que ce baillon était une précaution inutile. Mais parlons sérieusement

je n'ai pas une minute à perdre . . . vous ne pensez pas que je vais entreprendre sans argent le voyage assez lointain que va m'imposer la petite fantaisie de vous posséder . . . Je ne vous demande point où monsieur votre père cache ses valeurs, je connais assez la maison pour vous éviter l'ennui de me donner ce renseignement: du reste je n'aime pas les femmes qui causent. Permettez-donc de vous laisser seule quelques instants: je vais faire une petite exploration dans l'appartement de sir Algernon . . . Je suis à vous tout de suite.

Un meilleur ironiste eût dit en pareille occurrence: „vous serez à moi tout à l'heure" — mais le mulâtre n'en pensait pas si long. Il fit à Daisy un petit signe de la main et sortit.

* * *

La pauvre Daisy en était à regretter que la folie ou la mort ne fussent pas venues la délivrer d'une situation dont l'horreur dépassait toutes ses craintes. Son premier mouvement d'épouvante avait fait place au plus tranquille désespoir. Elle se demandait seulement comment elle pourrait se suicider avant l'arrivée de James: car elle savait qu'elle n'affronterait pas le regard de son fiancé après avoir été la proie du mulâtre.

Le revolver était toujours là-bas sur la table de nuit. Ces gens n'avaient pas songé à s'en emparer . . . Si elle pouvait s'en rapprocher, dégager une de ses mains, se donner la mort avant le retour de Sténéga qu'elle entendait crocheter et bouleverser les meubles.

A petits bonds successifs, en se secouant dans

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

ses liens, elle parvint à pousser le fauteuil près de la table de nuit et ces légères secousses détendirent un peu la corde qui lui serrait les épaules. Mais ses mains restaient attachées derrière son dos.

Une idée lui vint : le revolver était au cran de l'armé. Elle pouvait le prendre entre ses dents, introduire le canon dans sa bouche et frapper la crosse sur le marbre de la table de nuit.

Au prix d'un effort qui fit entrer la corde dans ses épaules elle pencha la tête et ses lèvres embrassèrent le canon . . . elle souleva l'arme. Mais l'acier glissa et le bulldog, entraîné par le poids de la crosse, tomba sur le parquet.

Le coup partit :

— Aura-t-il entendu ? se dit miss Lucky . . . hélas il arrivera trop tard ! . . .

Mais Sténéga avait entendu, lui aussi.

Il rentra dans la chambre, vit l'arme qui gisait à terre et comprit.

— Ah ! ah ! Miss a voulu m'échapper par la tangente . . . et il se trouve qu'elle a donné l'alarme sans le vouloir. Bien joué ma petite ! Vous ne me laissez pas le temps de fouiller tout le mobilier paternel. Il va donc falloir que je me contente des cinq mille dollars trouvés dans le secrétaire. Etouffons-les d'abord soigneusement.

Il enfouit les bank-notes dans une poche intérieure de son veston.

— Là, dit-il . . . Et maintenant, miss, avant que votre appel ait amené trop de monde autour de nous, nous allons vous faire payer vos dédains de gamine et voir si votre peau est toujours aussi blanche.

Il avança vers le fauteuil et déchirant le col

du peignoir de Daisy découvrit les épaules que la corde avait rougies. Puis se penchant sur cette chair palpitante, il tendit ses lèvres lippues.

C'est à ce moment précis qu'éclata sous les fenêtres la fusillade que vous attendez tous.

En beaucoup moins de temps qu'il n'en faut au mulâtre le plus déterminé pour violer une blanche, même attachée, James Tarner bondit dans la chambre et de là sur Napoléon Démosthène-Egalité qui fut renversé en un tour de main.

Tout en le maintenant sous son genou, James se tourna vers Daisy:

— Je n'arrive pas trop tard? demanda-t-il.

— Non, James, vous êtes mon sauveur, dit miss Lucky.

Et malgré tout son courage, elle céda à la détente naturelle de ses nerfs et éclata en sanglots.

Trois amis de James Tarner venaient d'entrer dans la chambre. C'étaient des voisins que Daisy connaissait de longue date.

Correctement ils saluèrent d'abord miss Lucky, puis s'adressant à James:

— Laissez-nous ce garçon, dirent-ils, nous avons tout ce qn'il faut pour le faire tenir tranquille . . . et détachez Miss Lucky qui doit avoir besoin d'être délivrée!

James ne se le fit pas dire deux fois et tandis que ses amis ligottaient Napoléon Démosthène, il arracha les liens qui retenaient Daisy sur le fauteuil.

Dès que ses mains furent libres, miss Lucky s'en servit pour donner à son fiancé le shake-hand le plus vigoureux qu'on ait jamais accordé à un citoyen de la libre Amérique, un shake-

hand qu'un amant passionné n'eût pas changé contre un baiser.

— Oh! cher, dit-elle à travers ses sanglots de joie, je serai deux fois votre femme et je vous dois plus que la vie... Mais comment avez-vous fait pour arriver si vite?

— Grâce à une violation de domicile, répondit James. Au lieu de rester ce soir sous ma tente... comme je prévoyais que vous auriez besoin de nous, j'ai amené ces messieurs faire une promenade nocturne dans votre parc, de sorte que, quand nous avons entendu votre appel, nous étions pour ainsi dire sous vos fenêtres. Le satané mulâtre avait bien songé à placer des nègres autour de la maison . . . mais ils ont fait mauvaise garde et je crois que le whisky de votre père les a distraits de leur faction! Quelques coups de revolver ont suffi à les disperser.

Cependant, sous les mains vigoureuses des trois jeunes Américains qui le passaient à tabac avec une joie quelque peu féroce, Napoléon Démosthène Egalité commençait à sentir vivement qu'une blanche vaut parfois quelques noirs.

— Allons, mes amis, intervint James Tarner, contentez-vous de ficeler cette canaille qui appartient à la justice de l'Etat. Là . . . maintenant que le voilà bouclé solidement, nous allons le descendre dans un petit réduit que je vais vous indiquer au fond des écuries. Il y attendra le retour de sir Algernon Lucky qui le remettra aux magistrats.

— Je ne sais vraiment, dit miss Lucky, comment remercier ces messieurs d'avoir . . . d'avoir collaboré à mon sauvetage!

Les trois sauveteurs se confondirent en protes-

tations de dévouement et ne dissimulèrent pas que cette petite expédition nocturne les avait enchantés. (Et que ne ferait-on pas pour sir Algernon Lucky et sa charmante fille ! — Il est de ces occasions où il est bon de se sentir les coudes. — Le devoir de bon voisinage peut parfois devenir un plaisir... etc.... etc....)

— Ils sont charmants, vos amis, darling, dit miss Lucky, tandis que les trois voisins descendaient aux écuries le mulâtre qui geignait douloureusement... Aussi, pour remplir mes devoirs de maîtresse de maison, je vais vous prier de les retenir à souper ici cette nuit... dès que mon personnel sera déficelé.

— J'allais nous inviter, Daisy, repartit James Tarner. Les circonstances sont exceptionnelles vraiment; et je ne voudrais pour rien au monde vous laisser encore toute seule ici cette nuit. Il peut rester des rôdeurs autour de la maison.

— Et puis à quatre, fit miss Lucky, vous cessez d'être compromettants. N'empêche, dear, que je suis tout à fait honteuse d'avoir été surprise par vos amis dans cette situation ridicule... et de leur avoir montré mes épaules.

— Oh ! Daisy, je vous ai vue souvent plus décolletée aux bals de New-Orléans... Mais vous êtes blessée !

En effet le peignoir que miss Lucky avait pudiquement fermé sur ses épaules blondes se teignait de quelques gouttes de sang.

— Non, ce n'est rien, fit-elle. Cette maudite corde m'a un peu écorchée quand j'ai voulu atteindre le revolver... je vous raconterai... ce n'est rien je vous jure. Tenez, voyez.

Et la belle fiancée ouvrit son peignoir et montra son épaule droite où quelques rubis brillaient sur le satin blanc de la peau.

— Oh! pauvre Daisy chérie, fit James tout rempli d'une émotion où la pitié n'entrait que pour une partie. Mais vous devez souffrir beaucoup. Que faut-il pour vous soulager?

Les grands yeux bleus jetèrent un éclair.

Daisy tendit son épaule nue.

— Un baiser, dit-elle, vous l'avez bien gagné, pauvre cher!

Et comme elle frisonnait toute sous les lèvres chaudes qui buvaient les gouttelettes rouges.

— Dearest, je vous adore, murmura dans son cou le *pauvre cher* qui lui aussi se sentait défaillir.

— Allons, allons, assez, mon fiancé, dit-elle. Il faut en garder pour notre mariage.

— Ah! Daisy, chère petite femme, le temps va me sembler encore plus long!

— Eh! bien, monsieur, dit-elle . . . jusqu'au jour où vous serez mon mari, je ne porterai que des robes montantes.

IV.

Dans un petit réduit sans fenêtre, contigu à la sellerie, Napoléon Démosthène Egalité, couché en chien de fusil, sur une botte de paille, poursuivait depuis deux heures son examen d'inconscience et méditait sur l'inconvénient d'aimer plus haut que son cœur.

Il calculait qu'il pouvait être environ trois heures du matin et que si le hasard ne lui fournissait aucun moyen de s'enfuir, il risquait fort de renouveler connaissance avec la justice de la Louisiane.

Or les trois gentlemen qui l'avaient déposé là, avaient malheureusement négligé de desserrer les cordes solides qui lui liaient les pieds et les mains, de sorte que pour l'instant le mulâtre ne conservait de liberté que, dans les expressions dont il qualifiait l'intervention inopportune de James Tarner et de ses amis.

Sa première fureur un peu calmée, il sentit grandir en lui une envie de s'en aller, qu'exaspéraient encore les crampes qui secouaient ses membres endoloris.

— Heureusement, pensait-il, que dans sa joie de m'avoir échappé, miss Lucky n'a pas eu

l'idée de raconter à ce damné Tarner le petit emprunt que j'ai cru devoir réaliser fort à propos. Et j'ai là, dans la poche de mon veston, une liasse de cinq mille dollars qui joints aux quatre cents qui me restaient me permettraient de gagner New-York et de là l'Europe par les voies les plus rapides. Le principal est de sortir d'ici avant le jour. Tarner et les trois autres vont sans doute passer la nuit dans la maison... mais quand le diable y serait, il doit bien rester quelques nègres qui rôdent aux environs et si je pouvais me faire entendre...

Et, tout comme il advient parfois dans Fenimore Cooper, le mulâtre poussa un sifflement aigu.

— Allons! vous n'allez pas tenir tranquille là-dedans? cria une grosse voix de l'autre côté de la porte.

— Ils ont laissé quelqu'un pour me garder et c'est le second palefrenier qu'ils ont choisi... Je suis sauvé, pensa joyeusement Napoléon Démosthène.

Son cerveau simpliste ne s'embarrassait point de subtiles déductions. Etranger par définition, il l'était surtout à la spéculation métaphysique. L'attirail des religions et des morales ne lui suscitait aucun obstacle et la vie ne lui avait rien appris sinon que tout s'achète, et qu'il n'y a point de situation, si désespérée qu'elle soit, dont on ne puisse se tirer avec de l'argent. En reconnaissant la voix du palefrenier qui lui avait livré les clefs de Leafy-House quelques heures auparavant, il se dit qu'il lui restait quelque chance de ne point manquer le train qui passait à X... vers cinq

heures du matin... Il entrevit les quais de New-York, les passes de Sandy Hook et la statue de la *Liberté éclairant le monde;* et ce double symbole lui apparut consolateur.

— C'est vous, Dick? demanda-t-il à travers l'épaisseur du bois.

— Oui, c'est moi, répondit la voix bourrue. Et je vous réponds que je ne m'amuse pas à faire le pied de grue dans la cour des écuries! Quand je pense que tout ça est arrivé par votre faute...

— Et par la vôtre aussi, Dick?... car si vous ne nous aviez pas ouvert la grille du parc et la porte de la maison ce soir...

— Voulez-vous bien vous taire!

— Vous n'êtes donc pas seul?

— Si; mais je ne tiens pas à reparler de cette histoire-là!

— Il le faudra pourtant bien, mon pauvre Dick. Vous devez comprendre que la justice sera ici dès ce matin... On fera une enquête; on établira les responsabilités et nous avons eu beau vous ligotter comme les camarades, rien ne dit que vous ne serez pas soupçonné.

— Sacré nom de cent mille noms de noms de cochons, grommela Dick dans sa langue maternelle, je crois bien qu'en effet cette damnée cuisinière a dû se douter de quelque chose. Ça serait tout de même malheureux de perdre ma place pour cent dollars!

— Perdre votre place ce ne serait rien encore... Mais si l'on vient à établir que vous nous avez introduits dans le maison, vous êtes perdu!

— Mais alors que faire?

— Ouvrez-moi d'abord et je vous dirai cela...

— Vous ouvrir quand ces messieurs m'ont défendu de vous répondre!

— Et si je vous donne encore cent dollars pour causer avec moi?

— Oh! dans ce cas là...

Et Napoléon Démosthène entendit le plus joyeux bruit de clefs..,. La lourde porte s'ouvrit.

— Voyons ces cent dollars? dit le palefrenier.

— Mon ami, gémit Sténéga, je ne demanderais pas mieux que de vous les donner tout de suite... et sans reçu encore! Mais ils sont dans la poche intérieure de mon veston; et ficelé comme je le suis...

— Ah! gros malin, je vois bien qu'il va falloir vous déficeler.

— Il y a plaisir à causer avec vous, dit le mulâtre... et non seulement vous allez me déficeler... mais vous allez seller deux chevaux qui vont nous mener bride abattue à la ville où vous prendrez le train de 4 heures pour New-Orléans, tandis que moi, j'attendai celui qui remonte dans la direction de New-York vers cinq heures. — Une fois à New-Orléans vous prendrez la place que j'avais retenue sur un bateau qui descend à la Vera Cruz où vous vous présenterez de ma part dans une maison dont je vous reparlerai. Quant à moi, que je puisse seulement prendre le premier train et je vous garantis que la police de New-Orléans aura beau télégraphier, je serai en sûreté bien avant que qu'on m'ait reconnu. J'ajouterai que si vous vous prêtez à cette combinaison, qui nous sauve tous les deux, ce n'est pas cent, mais trois

cents dollars que je vais vous verser immédiatement pour les frais de votre traversée.

L'homme est un apprenti, le dollar est son maître... Après quelques minutes de discussion Dick se laissa convaincre moyennant cinq cents dollars — et tandis que James Tarner et ses amis célébraient joyeusement la délivrance de miss Lucky, les deux meilleurs chevaux de Leafy-House emportaient les compères dans la direction de la petite ville où ils allaient se séparer.

Chemin faisant, Sténéga put communiquer à Dick tous les renseignements nécessaires pour se faire bien venir chez un de ses anciens compagnons de chaine, qui, sa condamnation une fois purgée, s'était retiré à la Vera Cruz où il vivait le plus honnêtement du monde d'une petite fortune mal acquise et qu'il avait su mettre en lieu sûr.

Les chevaux trottaient sur la route poussiéreuse et le petit jour commençait à poindre, lorsque, tout à coup, quelques noirs sortirent d'un buisson qui bordaient le chemin et se jetèrent au devant des deux cavaliers... Sténéga reconnu cinq des principaux grévistes qu'il avait entraînés à l'assaut de Leafy-House et pensa que ses affaires allaient beaucoup moins bien... Deux de ces messieurs étant armés de revolvers et les trois autres de solides gourdins, il fit signe à Dick de ne tenter aucune résistance et sentit la nécessité d'entamer une petite conversation avec ses complices de la veille.

— Eh! bien, mes enfants, dit-il, c'est ainsi que vous m'avez lâché au moment où nous étions

maîtres de la position! Si vous n'aviez pas laissé pénétrer ces quatre blancs que le diable les emporte à l'intérieur de la maison, nous serions à l'heure qu'il est les seuls maîtres de Leafy-House, tous les ouvriers de la plantation nous auraient soutenus et sir Algernon Lucky aurait été bien forcé de subir vos conditions pour pouvoir rentrer chez lui.

— Cela te va bien en effet de nous reprocher notre lâcheté, quand tu fuis honteusement, répliqua le nègre qui tenait d'une main ferme la bride du cheval de Sténéga... Oh! ne cherche pas à t'échapper... Je te tuerais comme un chien. Et toi aussi, le palefrenier qui nous as ouvert la grille du parc... Vous nous avez entrainés, pauvres nègres que nous sommes, dans une aventure qui va nous coûter cher. Il est juste que vous en payez le prix tout comme les camarades.

— Ça, c'est bien sûr, dit un autre nègre, que tu nous a fait faire un vilain métier. Monter la garde autour de la maison, pendant que tu cherchais à violer la fille de notre maître...

— Et vous l'avez joliment montée, la garde, ricana le mulâtre. Les quatre blancs n'ont eu qu'à se montrer... vous étiez bien une vingtaine et vous n'en avez seulement pas blessé un seul.

— Nous aurions voulu t'y voir! ils étaient armés.

— Vous aussi.

La discussion allait s'envenimer quand un peloton de cavaliers apparut au tournant de la route, à quelque deux cents mètres du groupe que formaient les cinq noirs et les deux fugitifs.

— Nous sommes perdus, s'écria Dick: ce sont

les soldats qui arrivent de X... pour réprimer les grévistes.

Les noirs affolés lâchèrent la bride aux deux chevaux et se préparèrent à prendre la fuite.

— Ne bougez pas, malheureux! s'écria le mulâtre qui n'en menait pas large. Si vous avez l'air de vous enfuir, ils vont tirer sur nous!

Il ne croyait pas si bien dire: cette petite tentative leur valut d'essuyer une première décharge qui aurait abattu deux ou trois hommes, si les carabines n'avaient pas été chargées à blanc.

Les nègres poussèrent des hurlements d'épouvante et Dick constata pour la seconde fois que la situation devenait critique.

— Laissez-moi faire, dit le mulâtre en s'adressant aux nègres qui avaient pris le parti de se coucher par terre. Et vous tous, leur cria-t-il, ne bougez pas: je vais essayer de nous en tirer.

L'intelligence de Napoléon Démosthène ne se haussait point sans doute jusqu'aux concepts de Kant: mais, dans certaines circonstances embarassées, la peur le rendait ingénieux et lui fournissait des expédients inattendus.

Comme le groupe de cavaliers arrivait à portée de la voix, il tira son mouchoir qu'il agita en manière de drapeau, tout en criant:

— Amis! amis! ne tirez pas!

Le peloton fit halte: il se composait d'une vingtaine de soldats sous la conduite d'un lieutenant qui poussa son cheval tout en donnant au mulâtre l'ordre d'avancer.

Quand ils ne furent plus qu'à quelques pas de distance:

— Qui êtes vous? et que faites vous là? demanda l'officier.

— Nous sommes, dit Napoléon Démosthène, deux surveillants des plantations de sir Algernon Lucky.

— Le planteur chez qui les grévistes ont tenté de s'introduire cette nuit?

— Précisément, mon officier. Et nous allons à X. pour attendre notre maître qui doit arriver ce matin et lui faire notre rapport.

— Ah! très bien... c'est lui qui a télégraphié cette nuit de New-Orléans qu'une grève avait éclaté en son absence et pour demander qu'on envoyât de la troupe parce qu'il prévoyait des événements graves.

— En effet, dit le mulâtre, il est temps que vous arriviez. Les noirs ont envahi cette nuit même Leafy-House et sans la courageuse intervention de quelques planteurs voisins qui sont venus à notre aide...

— Et qu'est-ce que ce groupe de noirs qui vous entourait tout à l'heure?

— Mon officier, répondit Sténéga avec une tranquillité qui n'allait point sans quelque rosserie... ce sont cinq des principaux révoltés. Sachant que nous allons faire notre rapport, mon camarade et moi, à sir Algernon Lucky, ils ont voulu nous barrer la route... Mais puisque vous voilà, par le plus heureux hasard, nous allons pouvoir les remettre entre vos mains: la répression, à la suite de cette importante capture, sera singulièrement facilitée... Toutefois je dois vous avertir que deux d'entre eux sont armés de révolvers... et que tous essaieront sans

doute de nous faire passer pour leurs complices.

— Soyez tranquille, dit le lieutenant: je vois tout de suite que j'ai à faire à deux bons serviteurs de sir Algernon Lucky. Mais il ne faut pas que nous vous retardions. Appelez votre camarade et continuez votre route avec lui. Je me charge de vos cinq moricauds. Merci de votre concours: grâce à vous, nous avons déja des otages.

Et il cria aux nègres de jeter leurs armes. Les malheureux obéirent sur le champ et n'opposèrent aucune résistance aux soldats qui s'emparèrent d'eux.

— Vous voyez, dit le lieutenant en souriant, ce n'est pas une prouesse. Mais ils vont nous forcer à marcher au pas.

— Je l'espèrais bien, pensa le mulâtre qui ajouta à haute voix: „Oh! vous n'en avez plus pour bien longtemps. Vous êtes déjà sur la plantation. En vous jetant dans le petit chemin de traverse que vous allez trouver sur la gauche, vous serez à Leafy-House avant trois quarts d'heure."

Et il indiqua un raccourci qui allait retarder la marche du peloton d'une bonne heure et demie.

— Je vous remercie encore, dit le lieutenant... Ne manquez pas de rassurer sir Algernon Lucky dès son arrivée à X... et dites lui bien que nous sommes chez lui et qu'il y pourra rentrer sans encombre. Et maintenant je ne vous retiens plus.

Le mulâtre ne se le fit pas répéter: il appela Dick qui n'avait pas très bien compris mais se soumettait aux bizarreries du destin, et une heure

après tous deux se faisaient leurs adieux sur le quai de la gare de X... non sans avoir vendu leurs chevaux au directeur du tattersall local, un gentleman dénué de scrupules et qui n'ignorait point que sir Algernon Lucky serait trop heureux de retrouver ses deux cobs pour lésiner sur le prix.

V.

En montant dans un des wagons réservés aux hommes de sa couleur, Sténéga constata non sans plaisir que l'une des banquettes était occupée dans toute sa longueur par un autre mulâtre qui dormait à poings fermés.

— Voilà, pensa-t-il, qui va me permettre de dépister la police au cas où l'on m'en voudrait à Leafy-House de n'être pas parti sans biscuit...

Le dormeur avait retiré sa veste qui jonchait négligemment le parquet. Sténéga la ramassa aussitôt que le train fut parti, et tout en surveillant d'un œil son voisin, (un avarié qui ronflait comme un chancre) il eut vite fait de découvrir un portefeuille contenant cent cinquante dollars et des papiers d'identité au nom de Napoléon de Bourbon Dépotoir.

— Tiens, se dit-il, c'est un compatriote : il s'appelle aussi Napoléon. Au fait, nous nous appelons presque tous ainsi... il a même un nom de famille : ça peut toujours servir.

Méthodiquement Sténéga commença par s'annexer cent dollars.

— Il faut bien lui laisser une petite compen-

sation, pensa-t-il, pour la bonne farce que je vais lui jouer.

Sur quoi il changea ses papiers avec ceux du compatriote et reposant le veston à terre:

— Là! dit-il, voilà ma tranquilité assurée pour quelque temps. Ce bonhomme là doit avoir une trentaine d'années, comme moi, et naturellement il me ressemble... puisque nous nous ressemblons tous, nous autres. Il a tout ce qu'il faut pour répondre au signalement que l'on va télégraphier partout dans l'après midi, dès que cet imbécile de lieutenant se sera avisé de sa bévue et que les quatre Américains auront digéré leur souper qu'ils ont dû arroser copieusement. A la prochaine station importante je descendrai pour faire quelques emplettes, et j'abandonnerai mon remplaçant à son bienheureux sort: il en aura bien pour huit jours à établir son alibi... et d'ici là...

Le train fila pendant cinq heures sans que le remplaçant fît mine de se réveiller.

— Allons, je ne le verrai pas arrêter... c'est dommage, cela m'eût bien amusé, se dit le nouveau Bourbon Dépotoir en descendant à une gare qui desservait l'une des plus grande villes des Etats du Sud.

Ses prévisions se réalisèrent au delà de toutes ses espérances. Vers midi, le remplaçant fut réveillé un peu brusquement par quelques policemen qu'il crut devoir couvrir d'injures. Son affaire se gâta tout de suite... et ce fut bien pis quand il prétendit prouver son identité et brandit victorieusement le portefeuille libérateur. L'exhibition de ses papiers, l'ahurissement où le plongea

la perte de son nom et de ses cent dollars, sa curieuse situation de récidiviste sans le savoir, firent la joie de ses compagnons de voyage. Mais quand le bruit se répandit qu'il avait tenté de violer une blanche, peu s'en fallut qu'on ne le lynchât sans autre forme de procès. Il fut écroué à la prison de la ville et sa petite histoire ne fut éclaircie qu'au bout de quinze jours, pendant lesquels Sténéga eut tout le temps de s'installer à New-York.

Il y prit pension dans un boarding-house rempli de mulâtres qui s'étaient fait du jeu et de la prostitution une source de revenus et qui ne s'informaient pas du passé des autres habitués.

Napoléon de Bourbon Dépotoir (il avait définitivement conservé ce nom qui lui plaisait) mena pendant trois semaines une existence qui lui parut la succursale du Paradis.

Trois passions se partageaient son cœur : l'horreur de toute espèce de travail, le goût de la femme blanche — et celui de l'alcool. Il connut enfin la volupté de ne rien faire et de brutaliser des domestiques nègres qu'il s'efforçait de traiter en inférieurs, et les maisons spéciales de New-York lui fournirent contre beaucoup d'or quelques pauvres filles qui n'étaient plus dominées depuis longtemps dans le choix de leurs possesseurs par des considérations ethnologiques. Toutefois, dans l'abandon même de ces professionnelles, Napoléon Démosthène démêlait encore une nuance de mépris pour sa race et le rêve le hantait d'une femme qui l'eût traité en égal . . .

Quant aux négrophiles il n'en avait encore jamais rencontré dans cette Amérique où les blancs sont

trop conscients de leur supériorité pour renoncer à l'affirmer par tous les moyens.

Napoléon s'en consolait en buvant les mêmes cocktails que ces gentlemen non *coloured*, en arborant des complets curieusement multicolores, en dormant quatorze heures par jour.

L'idée ne lui venait même pas que les cinq mille dollars finiraient par s'épuiser. Le mulâtre ne savait point prévoir et comptait sur son ingéniosité naturelle pour parer aux nécessités de la vie intense : du reste, il n'avait pas tardé à s'apercevoir que son boarding-house se changeait chaque nuit en tripot clandestin, et comme il avait toujours considéré que le baccara est encore le jeu d'adresse qui coûte le moins d'efforts, il s'était arrangé de façon à vivre largement aux frais des hôtes de passage qui s'aventuraient dans l'endroit. Quelques dollars habilement distribués lui avaient assuré la sympathie et la discrétion des croupiers, et il avait appris sur le compte du tenancier assez de petites histoires pour que son crédit en fût solidement établi.

Il aurait volontiers passé là tout le reste d'une existence bien remplie, s'il ne lui était arrivé au bout d'un mois une aventure qui bouscula ses projets.

Comme il parcourait un soir les 135 pages du *World* tout en dégustant un Martini Cocktail au bar du rez-de-chaussée, un gentleman d'une trentaine années, un maigre Yankee rasé comme un ponton, et qu'il voyait pour la première fois, quitta le comptoir où il s'entretenait à voix basse depuis dix minutes avec le barman et vint sans façon s'installer à sa table. Napoléon Démosthène,

qui n'aimait pas les histoires, ne protesta point et feignit de s'absorber dans la lecture de son journal tout en regardant du coin de l'œil son vis-à-vis qui, de son côté, le considérait avec une attention soutenue...

Au bout de deux ou trois minutes d'examen, le Yankee posa sa main nerveuse et sèche sur le bras du mulâtre et lui dit entre haut et bas de manière à ne point attirer l'attention des voisins :

— Vous êtes bien le nommé Napoléon Démosthène Egalité que la police de l'Union recherche depuis un mois. Vous avez profité de l'absence d'un planteur du Sud, sir Algernon Lucky, pour lui emprunter cinq mille dollars après avoir tenté de violer sa fille.

Dès les premiers mots, Napoléon Démosthène avait arboré la pâleur particulière à sa race et qui participe à la fois de la cendre et du caca d'oie. La violence de son émotion se traduisit par un silence qui valait mieux qu'une kyrielle d'aveux.

— Allons! continua l'autre, je vois que je ne me suis pas trompé.

Et comme le mulâtre esquissait un geste de protestation.

— Oh non, dit le Yankee... c'est tout à fait inutile. J'en ai démasqué de plus habiles que vous... Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de me suivre sans résistance. Sans quoi je me verrais dans l'obligation de vous y contraindre avec le concours de deux policemen.

— Mais enfin, balbutia Napoléon Démosthène, me direz vous au moins de quel droit...

— John Likespy, détective... se présenta le Yankee, et pour le moment au service d'une agence de police privée qui s'est chargée de vous retrouver et de vous remettre à la justice de New-Orléans. Croyez bien que je regrette d'avoir à remplir une mission aussi pénible.

Cependant le mulâtre avait peu à peu repris son aplomb.

La physionomie de son interlocuteur lui donnait à penser que John Lekespy n'était sans doute pas incorruptible et il résolut de brûler ses vaisseaux avant qu'ils eussent tout à fait sombré.

— Dites-moi, Mr. Likespy, demanda-t-il d'une voix qui s'efforçait au calme, mais qui tremblait quand même un peu, combien vous rapportera mon arrestation?

— Cinq cents dollars, répondit l'astucieux mouchard qui s'en était fait promettre deux cent cinquante par son agence.

— Vous me flattez, reprit le mulâtre avec un indéniable à propos.

Et après avoir calculé rapidement que ses cinq mille dollars étaient presque intacts encore, grâce au baccara, et que sa tranquillité valait bien un léger sacrifice :

— Et si vous gagniez mille dollars à ne pas vous occuper de moi?

— Deux mille! répondit l'autre qui savait par expérience qu'il y a des cas où l'on ne marchande guère.

— Quinze cents, proposa Napoléon Démosthène... c'est tout ce que je puis faire, et je vais vous les remettre immédiatement.

— Two Manhattan-Cocktails, please! commanda John Likespy.

Et, s'accoudant sur la table d'acajou, tandis que Napoléon Démosthène atteignait son portefeuille :

— Si je consens, dit-il. à la transaction que vous me proposez, c'est à une condition pourtant . . . et sans laquelle il n'y a rien de fait.

— Et quelle condition ? demanda le mulâtre déjà inquiet.

— C'est que vous quitterez dès demain matin le territoire de l'Union. Vous comprendrez qu'après l'insuccès que je vais être obligé d'avouer, je neme soucie pas qu'un autre puisse reprendre à son compte le travail que j'abandonne. Il y va du reste de votre intérêt autant que du mien . . . et plus encore . . . Je ne suis pas le seul à exercer mon métier et vous sentez bien que vous ne serez

Le Yankee posa sa main nerveuse et sèche sur le bras du mulâtre. (P. 119).

jamais en sûreté dans les Etats... On n'a pas toujours de quoi désintéresser les personnes...

— En revanche, dit Napoléon Démosthène, si je me soumets à votre condition, je vous demanderai de faire en sorte qu'on ne puisse plus m'inquiéter là où je vais me retirer...

— Oh! soyez tranquille, je suis très rond en affaires: vous parti, je me charge de vous suicider le plus légalement du monde et votre affaire sera classée une fois pour toutes. Vous resterez Bourbon Dépotoir et nul n'aura rien à y voir; Sténéga sera bien mort.

— Voici donc quinze cents dollars, dit Napoléon qui se rendit ce témoignage qu'il n'avait pas conclu une trop mauvaise affaire... Et j'espère que vous allez me faire le plaisir de dîner avec moi: il y a ici même un petit cabinet où nous serons très tranquilles...

— Oh! très volontiers... d'autant plus que vous pourrez me donner sur la maison quelques renseignements qui me seront à l'occasion fort utiles.

— Tout ce qui vous voudrez, puisque je pars demain!

— Si l'on n'avait que des clients comme vous, dit John Likespy en empochant les quinze cents dollars, le métier deviendrait un plaisir...

... Le dîner fut intime et plein de cordialité. Au bout d'une heure de conversation le yankee connaissait son mulâtre et en jouait comme d'un instrument (à corde). Il en obtint assez de renseignements sur les habitués et les habitudes de l'endroit pour faire prospérer sa petite industrie pendant toute une année.

Quand fut venu le moment des alcools et des confidences :

— Vous vous êtes engagé, dit John Likespy, à partir dès demain . . .

— Et je ne vous cache pas, interrompit Napoléon Démosthène, que cet exil me coûte beaucoup ! Mais vous m'avez fait comprendre la nécessité d'un prompt départ : je m'embarquerai donc sur le premier paquebot.

— Il y a justement un bateau français qui part pour le Hâvre . . . et si j'ai un bon conseil à vous donner, c'est d'aller vous fixer à Paris.

Les yeux du mulâtre étincelèrent :

— A Paris ! dit-il. Je ne demanderais que cela. . . Mais croyez vous qu'un homme de couleur . . .

— C'est le seul endroit du monde où votre origine pourra vous servir. Je ne dis pas cela pour vous la reprocher, mais vous devez bien vous apercevoir que les Américains gardent certains . . . préjugés contre la race noire.

— J'en ai assez souffert depuis dix ans, grogna Napoléon Démosthène.

— A Paris, poursuivit John Likespy, vous serez traité en égal et votre qualité d'étranger vaudra mieux que toutes les recommandations. Vous parlez français ?

— C'est ma langue paternelle, et je n'en ai pas parlé d'autre jusqu'à vingt ans . . . Vous savez bien que c'est la langue officielle de notre République . . .

— En effet, vous ne serez donc nullement dépaysé. Et vous aurez toutes les femmes blanches que vous voudrez, mon gaillard !

— Vraiment ! s'écria Napoléon qui se forgeai!

une félicité . . . Mais les Parisiennes coûtent chert.

— Elles coûtent d'autant moins cher qu'on arrive de plus loin . . . Et si vous savez tirer parti de vos petits avantages, je vous réponds bien qu'elles ne vous coûteront rien du tout, au contraire !

. . . Ecoutez-moi, mon cher, continua le mouchard que la Fine d'importation commençait à attendrir . . . j'ai habité Paris pendant dix ans, j'y ai fait plusieurs métiers, j'ai été à même de voir bien des choses . . . eh bien ! puisque vous parlez français, dites-vous que la France est le plus étonnant verger de poires qu'il y ait sous la calotte des cieux. Ces gens là se croient de bonne foi le dernier peuple du monde, et ils finiront par le devenir , . . Ils se méprisent eux-mêmes et n'ont d'admiration que pour les étrangers. Un Français industrieux n'a aucune chance de réussir chez lui: il faut qu'il s'expatrie, et s'il a inventé quelque chose, son invention n'est consacrée que lorsqu'elle revient d'ailleurs . . . comme le Bordeaux retour des Indes ! Ces types passent leur temps à se débiner et à se méfier les uns des autres. Un commerçant parisien ne confiera pas vingt francs de marchandises à un compatriote... Mais que vous alliez, vous, Napoléon Démosthène Bourbon je ne sais plus quoi, chez un grand bijoutier et que vous lui demandiez trente écrins à emporter chez vous pour choisir, il dévalisera tout son magasin ; et vous aurez le temps de filer avec sa pacotille avant que l'idée lui soit venue de courir après ! . . . Montrez-lui seulement votre carte et il sera épaté ! Napoléon Démosthène Egalité de Bourbon Dépotoir ! ! Il saura bien que

ça n'est pas vrai, mais ça l'impressionnera tout de même! Chez nous aussi, parbleu, on est entiché de noblesse, comme dans toutes les démocraties... mais on sait à quoi s'en tenir. A New-York, si un Juif voulait se faire prendre pour le duc d'Epernon ou le marquis de Somerset tout le monde lui rirait au nez. A Paris, ça passerait comme une lettre à la poste... Un verger de poires, vous dis-je, et vous n'aurez qu'à vous baisser pour les cueillir.

Napoléon Démosthène buvait silencieusement son whisky soda et les paroles de son convive... Il s'applaudissait d'avoir fait une si précieuse connaissance et se sentait appelé à de grandes choses.

Quand John Likespy fut au bout de sa tirade :

— Et comment, lui demanda-t-il, avez-vous pu renoncer à vivre là-bas...

— Comment? répondit le Yankee d'une voix rauque et tout à coup différente. Ah! voilà... Et puis, tant pis, je puis bien vous le dire, à vous que je vais suicider demain et qui vous en allez. C'est une de ces sacrées Parisiennes qui est cause de tout. Une fille de Montmartre (oh! vous verrez ce que c'est!) une gosse blonde que j'adorais et qui me trompait avec le premier venu par bravade... je l'ai surprise un jour avec un... un nègro comme vous, tenez. Alors j'ai vu rouge. J'ai tapé dans le tas... elle y a laissé sa peau. Et je suis revenu ici... Mais j'y pense toujours, je la revois, des fois... Parlons d'autre chose, voulez-vous?

Et John Likespy remplit de cognac un verre à bordeaux qu'il avala d'un trait.

— Tout ça, reprit-il, c'est pour vous dire qu'un garçon comme vous peut faire à Paris tout ce qu'il veut.

— Mais je ne sais pas faire grand chose, avoua le mulâtre. Je n'ai pas de métier . . . aucune instruction.

— Pas besoin de ça . . , Pour un nègre, de vagues humanités suffisent!

Napoléon Démosthène ne comprit pas très bien . . . mais déja John Likespy poursuivait:

— L'essentiel est de ne pas vous emballer. Les catins de Paris adorent les hommes de couleur . . . Jouez la couleur! Profitez-en! mais ne mettez pas votre cœur en jeu. La première qui vous tombera sous la main, faites-lui sentir que vous l'avez dure . . . et traitez-la en maître. Une bonne volée! elles ne comprennent que ça. Et ne vous inquiétez pas de ne pas avoir de métier. A Paris, un étranger trouve toujours un tas de moyens de s'en tirer et j'en connais là-bas qui sont partis de moins haut que vous et qui sont arrivés tout de même . . . Mais voilà qu'il se fait tard. Il faut que vous alliez vous coucher. Votre paquebot part à 9 heures. Je viendrai vous chercher à huit heures pour vous y conduire et nous boirons un dernier whisky sur le pont. Vous prendrez une place de troisième . . . il est inutile que vous attiriez l'attention avant de quitter New-York. Une fois en mer, vous ferez ce que vous voudrez. Vous serez mort pour le Nouveau-Monde.

Ayant dit, John Likespy se leva et prit congé de son hôte qu'il laissa ivre de whisky et des plus belles espérances.

— Allons! se dit le Yankee lorsqu'il se retrouva dans la rue, voilà une soirée comme je m'en souhaite beaucoup... J'irai demain l'embarquer moi-même, c'est toujours plus sûr. Tout de même, quel joli cadeau je viens de faire à ce sacré Paris! je lui devais bien ça...

Le lendemain soir, penché à l'avant du blanc *Missouri*, Napoléon Démosthène Egalité de Bourbon Dépotoir regardait monter dans un ciel très connu des étoiles anciennes; il n'avait jamais lu le sonnet de feu Heredia et trouvait que ces astres ressemblaient à des livres sterling.

. . . . . .

Voilà ce qu'en substance Blackspot dit à Maugis qui contint à peine sa joie...

— Hurrah! Hurrah! Hurrah!... s'écria-t-il, il en fera voir à la Triple Veuve de toutes les couleurs, ce noir! Mais comment avez-vous su tout ça, dear Jamey!

— C'est toute une histoire, et ce serait trop long à vous raconter. Sachez seulement que j'ai mené à New-York une existence plutôt... what do you say... well rather fast; et un de mes amis, de goûts un peu spéciaux, eut, du private detective lui-même, ces confidences, un soir qu'il l'avait grisé de beaucoup de drinks et de paroles pernicieuses accompagnées de gestes assez précis. Le vertu d'un private detective à New-York est chose chancelante... ils ne sont pas assez payés... du moins celui-ci. I would n't give two pence! Mais des goûts et des couleurs, n'est-ce pas...

Maugis nageait dans les préparatifs des délices

de la vengeance, tel Antar, illuminé et sombre à la fois comme la musique de Rimsky Korsakoff elle-même. Qu'eût-il dit, qu'eût-il fait s'il eût connu ce que je vais dévoiler au lecteur pour compléter la biographie de ce nègre arriviste!

VI.

Dès le deuxième jour de traversée, Napoléon Démosthène s'aperçut que son beau physique, plutôt bronzé, n'était point indifférent à la petite Finlandaise que le hasard lui avait donnée pour voisine à la table des secondes.

Cette enfant blonde, qui travaillait dans l'anarchie, regagnait son pays natal après avoir répandu la grande idée parmi les ouvriers de Pittsburg et de quelques autres cités où la métallurgie favorise l'essor de la propagande par le fait.

Sonia Konfituroff se montra tout de suite très flattée des assiduités de son commensal et ne lui fit pas attendre plus de vingt-quatre heures la joie de constater qu'elle s'entendait à traiter tous les hommes beaucoup mieux que des frères. Elle reçut Napoléon Démosthène dans la cabine qu'elle partageait avec une compatriote, qui ne s'étonna point du tour vif et enflammé que prit rapidement la conversation, et qui sut fort à propos remonter sur le pont pour y prendre l'air : le mulâtre en profita congrument et s'applaudit d'avoir enfin rencontré une femme blanche qui ne lui fît sentir que physiquement la supériorité de race. Sonia lui montra, entre autre choses, une absence de préjugés qui le

remplit d'aise, et cette facile conquête fit naître en lui la plus insupportable fatuité.

Il regretta seulement que cette maîtresse de passage crut devoir mêler au don de son joli corps souëf et nerveux une ardeur de prosélytisme qui le déconcertait quelque peu : à ces moments mêmes où les phrases les plus courtes sont les meilleures et où l'onomatopée suffit à remplacer toutes les parties du discours, Sonia Konfituroff se répandait en tirades enflammées, sinon incendiaires, et faisait valoir la grandeur de la cause en même temps que la souplesse de ses reins. Plusieurs fois Napoléon Démosthène dut la rappeler un peu brutalement à la réalité immédiate : mais la Finlandaise, ardente et soumise, ne lui en voulut point de la traiter en esclave.

Le sentiment qu'elle gardait de la brièveté de leurs amours, essentiellement passagères, mêlait aux abandons de Sonia une manière de mélancolie dont son heureux possesseur ne daigna pas s'apercevoir, l'agréable mulâtre étant tout aussi dénué de délicatesse et de littérature que de morale, de religion, de préjugés, de scrupules et en général de *tout ce qui ne sert à rien.*

Ils employaient entre eux la langue anglaise la seule qui leur fût commune, et ce sabir monosyllabique, à l'usage des races inférieures et des gens qui n'ont pas grand chose à se dire, ne leur permettait point ces raffinements psychologiques où s'amusent les héros de Racine, de Marivaux et de quelques contemporains trop talentueux pour qu'il soit nécessaire de leur concéder ici de la réclame gratuite.

Lorsque le *Missouri* fut en vue des jetées du Hâvre, Sonia s'attendrit à penser qu'elle allait

continuer son voyage et que sans doute on ne se reverrait plus jamais.

Napoléon Démosthène se dit simplement que les femmes blanches avaient du bon et décida la Finlandaise à l'emmener une dernière fois dans sa cabine, pour y prolonger leurs adieux.

Il venait de lui donner les meilleures raisons de le regretter longtemps, quand Sonia lui remit une enveloppe cachetée. Le mulâtre en concevait déjà l'idée la plus avantageuse de la gratitude des Européennes ; mais la jeune Konfituroff crut devoir joindre à son message quelques explications, qui eussent défrisé Napoléon Démosthène si l'astrakan de sa chevelure avait été moins crêpu.

— Puisque vous allez à Paris, dit-elle, je ne saurais confier ceci à quelqu'un de plus sûr. Cette enveloppe contient une lettre très importante et cinq cents francs en billets de banque de France. Il faudrait la remettre en mains propres à Hicksem Boulestine, un camarade qui demeurait jadis dans une isba de Saint Aulayeff, gouvernement de Dordogneski. Je sais qu'il a beaucoup voyagé depuis, et qu'il est caché présentement à Paris où il se dérobe aux recherches de la police russe. C'est un nihiliste convaincu ; on lui doit trois attentats aux mœurs et deux contre le Palais d'automne. Il a été mon amant en 1901 : j'étais folle de lui à cause qu'il n'avait pas du tout l'air russe. Il vous plaira beaucoup. Faites tout votre possible pour le retrouver et lui donner cette enveloppe de la part de Sonia Konfituroff. Du reste, il pourra vous être utile : il a de très belles relations avec

les gens du pouvoir, et c'est un ami de la Princesse Chloeiosoff... à qui vous pouvez plaire, je crois.

— Et si je ne parviens pas à le retrouver? s'enquit Napoléon Démosthène.

— Alors, dans ce cas-là, mon ami, je m'en rapporte à vous pour employer cet argent qui ne m'appartient pas dans l'intérêt de la cause. Il reste encore quelques anarchistes pauvres à Paris.

Démosthène Egalité se découvrit tout de suite une âme d'anarchiste pauvre. A peine débarqué, il avait déjà oublié le nom du camarade Hicksem Boulestine, ouvert l'enveloppe, déchiré une longue lettre en langue russe qui ne l'intéressait point et changé un des billets de la Banque de France contre cinq louis dont il n'était nullement embarrassé de trouver l'emploi.

Il ne crut pouvoir mieux faire tout d'abord que d'offrir 10 francs au douanier qui s'obstinait à lui demander la clef de sa malle, et ce fut l'occasion d'une première désillusion. L'honnête fonctionnaire lui demanda à qui il croyait avoir à faire et, sans ménagements, le traita de „Jean Foutre de moricaud", de „Chocolat de mes fesses" et autres. Napoléon Démosthène n'insista point et comprit qu'il aurait désormais quelques susceptibilités à ménager dans cet étrange pays où tout ne paraissait pas encore à vendre.

Il passa deux jours au Hâvre et fut délicieusement flatté de l'accueil qu'il rencontra dans les maisons que les garçons de café lui indiquèrent comme les plus propres à hospitaliser les amateurs noirs de jolies Françaises. Il eut moins de succès auprès d'une jeune femme qu'il aborda sur le port

et dont le mari se trouvait, par hasard, à quelques pas de là. Napoléon Démosthène connut alors la nécessité de faire des excuses, ce qui, dans la suite, lui parut toujours une simple formalité.

Dès son arrivée à Paris, il s'installa dans un hôtel meublé du quartier latin que John Likespy lui avait indiqué, et là, il eut la joie de constater que l'intelligent détective ne l'avait pas trompé. Le seul nom de Bourbon Dépotoir fit sur le patron une impression si vive qu'il s'empressa de donner congé à un brave gentilhomme limousin qui occupait depuis six mois la plus belle chambre de la maison, mais qui restait devoir vingt-huit francs cinquante sur une note de quatorze cents francs.

Napoléon Démosthène fut installé aux lieu et place de l'évincé, déposa à la caisse trois mille dollars en priant le patron, M. Edgar Gotier, de bien vouloir s'occuper du change, et répandit sur le personnel quelques pourboires habilement somptueux ; moyennant quoi il devint le client sérieux de l'*Hôtel des Princes Exotiques et de Valparaiso* et fut présenté le soir même par Madame Edgar Gotier aux habitants de la maison.

C'était la réunion la plus hétéroclite d'étudiants de quinzième année, de publicistes libertaires, de diplomates nègres et d'interprètes moldo-valaques. Il y avait la des Arméniens échappés à cinquante massacres, un équilibriste japonais qui travaillait le soir dans un beuglant des Gobelins, un Levantin huileux qui traduisait en turc des pornographies belges, et deux philippins qui conspiraient, mollement, contre la domination américaine.

Napoléon Démosthène fut reçu à champagne

débouché (Clos Willy) et M. Briffotard, le doyen des publicistes libertaires, porta en son honneur un toast où il ne ménagea point les plus délicates allusions à l'Egalité des Races, à la Fraternité des Peuples, à la Liberté des convictions! Napoléon un peu pris au dépourvu n'eut que le temps de glisser sous la table et un louis à son voisin, un Jean-Foudre d'éloquence nommé Ernest-Charles, qui lui griffonna séance tenante un petit discours par quoi le mulâtre affirma qu'il avait senti palpiter l'âme de la France dans cette réunion qui personnifiait l'Avenir de la Civilisation.

Après quoi, on s'en fut à Bullier d'où Napoléon ramena le lendemain matin, vers quatre heures, après la vadrouille indispensable à Montmartre, une délicieuse gamine frisottée qu'il promena pendant toute une semaine.

Le matin du huitieme jour, la naïve enfant (qui répondait au nom de Galipette) pensa que le moment était venu d'entretenir son amant des difficultés budgétaires où elle se débattait. Il s'ensuivit une discussion pénible qui lui valut de faire la connaissance d'une canne souple que Napoléon Démosthène avait rapportée de la nouvelle Orléans — et qu'il savait manier comme un ancien surveillant de plantations. Galipette en garda le dos zébré de lignes rouges et un respect sans bornes pour son nègre qui lui *portait à la peau.* Elle cria pendant une heure, demanda gentiment pardon, et prit l'habitude de s'absenter un jour sur deux.

Ainsi, Napoléon Démosthène Egalité, suivant fidèlement les préceptes de John Likespy, s'était, après deux semaines de séjour à Paris, assuré

un crédit illimité, une maîtresse gratuite, charmante comme elles le sont toutes, et les plus agréables relations.

S'il avait su se contenter de ces avantages — ou songer assez tôt à tirer parti des siens — les quatre mille huit cents dollars qui lui restaient à son arrivée dans la capitale des Poires eussent pu lui assurer deux ans de tranquillité.

Mais on n'échappe point à la fatalité de sa race et le mulâtre céda bientôt à ce qu'on appelle aux colonies le besoin d'*étaler*.

Il commença par s'offrir une garde-robe éclatante et nombreuse, trompa Galipette avec des personnes qui se montrèrent moins accommodantes et commit la faute irréparable de passer les ponts.

Il prétendit s'initier à la vie parisienne et fréquenta les grands restaurants, les champs de courses, les music-halls et les cabarets nocturnes. L'idée ne lui vint point d'entrer dans un musée, pas plus que d'acheter un livre, ni d'entendre un concert dirigé par Colonne ou Chevillard.

Il parcourut toute la ville sans en comprendre la beauté. Notre-Dame lui sembla une bâtisse trop petite et trop noire, L'Arc de Triomphe une porte qui n'ouvrait sur rien, le Louvre une grande caserne triste et inutile, la place de la Concorde un espace sans arbres. Mais la rue de la Paix l'éblouit de ses façades et il se plut aux terrasses des grands cafés et aux promenoirs des musics halls.

Paris lui apparut comme un vaste casino ouvert toute l'année et où les étrangers avaient des entrées de faveur.

Des camarades de l'*Hôtel des Princes exotiques* le conduisirent dans un tripot où son adresse au baccara lui attira quelques ennuis. Il ne comprit pas très bien de quoi on semblait lui en vouloir. Mais il s'effraya de voir lui échapper le meilleur moyen sur lequel il comptait pour faire valoir ses dernières ressources.

Le pari mutuel lui apporta quelques compensations.

Galipette en garda le dos zébré de lignes rouges. (P. 134).

Il commença par gagner comme tout le monde... continua par perdre comme vous et moi — et finit par jouer pour se rattraper: ce fut le commencement de la fin.

Six mois après son arrivée à Paris, les quatre

mille huit cents dollars d'entrée étaient réduits à quatre francs soixante quinze et le patron de l'*Hôtel des Princes Exotiques* commençait à parler de sa petite note.

Galipette qui avait fait, bien à propos, la connaissance d'un riche Américain, voulut bien oublierles trahisons de Napoléon Démosthène. Elle lui fournit pendant quelque temps la matérielle.

Mais les besoins du mulâtre s'étaient accrus en raison inverse de ses moyens — et il en fut vite réduit aux expédients.

Il ne recula devant aucun.

Il profita de sa connaissance de la langue anglaise pour mettre les étrangers en relation avec les quelques professionnelles de la vieille galanterie française qu'il avait rencontrées aux jours de sa splendeur.

Il ne dédaigna point les petits profits que lui rapportèrent d'adroites combinaisons avec des bookmakers — ni l'hallucinante invitation des poches entrebaillées d'où les portefeuilles dépassent. Mais l'invention lui manqua qui permet de lancer une grande affaire financière, de découvrir à distance des gisements du fabuleux métal que Cipango murit dans ses mines lointaines — ou simplement de fonder une compagnie d'assurance sur la vie.

Il dut apaiser la fureur grandissante de M. Edgar Gotier par l'abandon de sa garde-robe et fut relégué sous les combles de l'*Hôtel des Princes Exotiques et de Valparaiso.*

Galipette vint l'y consoler jusqu'au jour où son Américain lui offrit un voyage circulaire dont la

circonférence s'éloignait étrangement de la Montagne Sainte-Geneviève.

Napoléon Démosthène se mit en quête d'une autre petite amie. Mais la misère ne le privait pas seulement de ses moyens d'existence: les moyens de séduction lui manquaient aussi, il avait perdu cette mâle assurance qui le rendait si agréablement insolent à l'égard des femmes quand elles n'étaient pas accompagnées.

Il en était venu à douter de lui-même. Il vivait à l'affût, attendant sans grand espoir l'Aventure qui pût le tirer d'affaire.

Tout vient à point...

L'aventure se présenta par l'entremise de Maugis, altéré de vengeance, sous les traits aquilins de Madame Hackel Cadosch.

VII.

Maintenant Henry Maugis ignorait (naturellement) tout le passé parisien du nauséeux transatlantique dont je viens d'esquisser le portrait, crapule qui eût mérité, selon un mot du sympathique Deibler, d'être traité en raccourci. Il pensait, du reste, que le propre des races inférieures est de n'avoir point de passé et leur avenir ne l'intéressait guère. La rencontre fortuite de Napoléon Démosthène lui avait paru simplement providentielle en ce qu'il y trouvait l'occasion et le moyen d'une fumisterie vengeresse dont il se promettait de suivre, en dilettante, les effets à longue portée.

Tout en regagnant la rue de Courcelles avec la satisfaction du droit exercé, qui vaut bien celle du devoir accompli, il se complaisait à un petit calcul de probabilités.

— La *nature* de la mère Hackel-Cadosch, se disait-il dans la langue du dix-huitième siècle, permet d'espérer qu'elle ne résistera pas même pour la forme aux séductions de ce mulâtre-bellâtre-olivâtre-saumâtre — et du reste galfâtre au delà de toute expression. Cette agréable déracinée inclinera négligemment sa branche (car

elle en a, la mâtine) à la portée de ce descendant des cocotiers; sa soif de l'inédit s'étanchera à cette coupe sombre. Napoléon Bourbon Dépotoir ne tardera pas à la mettre à mâle... et ne lui laissera guère le temps de détraquer ma pauvre petite Suzette et de l'amener aux pratiques d'un féminisme... qui incite à l'allitération... Sans doute, je sais bien qu'en de telles occurrences la blonde Rézi, jadis chère à Claudine, s'accommode d'une solution ternaire... (Qu'est-ce que Sapho pourvu qu'on rigole!) Et je frémis de m'avouer que je ne verrais aucun inconvénient à favoriser une combinaison tierce... si Madame Hackel-Cadosch ne n'inspirait pas le plus paisible dégoût. Mais cette Messaline „bas Vampiré", cette virago sous-intellectuelle a tout ce qu'il faut pour me déplaire et il m'en coûterait (alors que ça rapporte à d'autres) de me porter sur elle à des extrémités, qu'elle a du reste vulgaires...

Je souhaite vivement qu'elle se rende assez ridicule pour que Suzette se détache d'elle et me revienne par les sentiers de la vertu... Or je préfère de beaucoup faire à Suzette autre chose que de la morale — et quant à la raisonner, autant vaudrait... cracher dans un alto jusqu'à plus soif! Mais je connais ma petite comtesse de Lizery comme si je l'avais faite (et je n'eusse pas mieux réussi!)... Il y a une chose entre autres qu'elle ne passera jamais à la pieuvre: c'est une faute de goût, une inconvenance mondaine. Quand elle verra un interprète mulâtre présider aux réunions du salon Hackel-Cadosch, elle n'y mettra plus les pieds. Et tout le reste sera sauvé. Elle ne saura point se retenir de me raconter les

faits et gestes du Bourbon Dépotoir lâché en liberté dans un monde qui participe un peu trop des Deux... Nous sourirons ensemble, et je reprendrai tous mes avantages, avec et les siens dont le souvenir me remplit encore le cœur, sinon la main!

Pour l'instant, je goûte sournoisement la volupté d'être *la cause!* Etant donné d'une part le mulâtre et de l'autre la mère Hackel Cadosch, il ne saurait manquer de pleuvoir des conséquences et j'ai comme une idée que, d'ici quinze jours, je ne vais pas m'embêter...

Un cheveu pourtant... (Dieu me pardonne j'allais me tâter le crane!) oui... un cheveu. Il devient tout à fait nécessaire que je me raccommode provisoirement avec la pieuvre.

D'abord, parce qu'elle doit donner dans quinze jours une soirée enfantine où toutes les invitées devront venir en costume de bébés... ce sera le prétexte d'une exhibition de mollets où mon absence se farait cruellement sentir, à moi surtout! Les maris n'y seront point admis: et déjà Suzette se préoccupe des moyens d'éloigner Frantz. Elle en trouvera dix pour un! Et elle compte s'exhiber dans une robe de fillette dont elle m'a communiqué le projet... c'est court comme un circuit et d'un retroussé à damner le sénateur qui habite 7 rue de Villersexel. La façon de damner vaut mieux que ceux qu'on damne... Et puis il y aura des Claudines en veux-tu, en voilà. Et ce costume-là m'enchante, (encore qu'on l'ait beaucoup galvaudé), pour ce qu'il me rappelle Polaire qui le porta la première — et comment!

A toutes ces causes, il urge que j'assiste à la

soirée enfantine de notre youpine internationale; or je compte sur l'entremise de Parville et la reconnaissance de Napoléon Démosthène pour m'ouvrir les arcanes de cette Cosmopolis secrète. Il faut que je sois là, quand ce ne serait que pour empêcher Suzette de faire des bêtises... car, d'essayer de lui interdire l'occasion unique de se montrer en chaussettes aux gens de son monde et des autres, non, il ne saurait être question! Frantz lui-même y perdrait son parler anglo-belge... son Frantz parler! Et si le mulâtre allait s'éprendre des charmes dont Suzette ne laissera ignorer que l'essentiel? Sans doute qu'il ne serait pas payé de retour... (il ne serait même pas payé du tout, ce qui le changerait)... Mais quelle joyeuses complications susciterait cette rivalité entre ma maîtresse d'hier et la Pieuvre jalouse: car elle... la redoutable Rébecca, porte dans ses amours même un sens aigu de la propriété... Qu'arriverait-il alors?

Maugis en était là de ses conjectures quand son sapin nocturne s'arrêta devant le 177 bis de la rue de Courcelles. L'inévitable discussion avec le cocher lui fit regretter amèrement d'avoir prêté pour trois jours, à son vieil ami Jim Smiley, la victoria bleue (cheval noir) et le fidèle Armand, plus connu sous le prénon héraldique d'Ogier, auquel incombe la charge (90 kgs. 625) de faciliter les relations interurbaines (au mois) du spirituel auteur d'*A draps ouverts*.... Seulement, voilà... Jim Smiley s'était épris la semaine précédente d'une théâtreuse assoiffée de publicité et Maugis lui ayant suggéré *le coup de la voiture*... „Alors prête-moi la tienne,"

avait demandé l'ami, facilement convaincu, et Maugis, pris à ses propres filets, n'avait pu que répondre: „Fiacre voluntas tua!" Les trois jours accordés se prolongeaient depuis huit jours bientôt et, chaque matin, des communications d'un téléphonisme intensif tenaient Maugis au courant des impressions de Jim Smiley — et de celle qu'exerçait la victoria bleue sur l'âme de Mlle Snobinette, première gommeuse à la *Gaité Poissonnière* . . . Chaque matin, aussi, Smiley implorait un sursis par quoi la victoria bleue justifiait son titre „voiture de grande remise".

Dédaigneux, Maugis apaisa d'une thune les récriminations de son automédon de rencontre qui, lui, n'avait de bleu que sa lanterne (ce qui le forçait paraît-il à remiser vers la place du Trône).

Le somnolent Fred, brusquement arraché au songe intérieur qu'il entame souvent sur le banc de cuir de l'antichambre, eut à constater une fois de plus l'inégalité d'humeur de son patron, à la fois raide et neurasthénique — un bâton nerveux; il s'étonna toutefois que Monsieur Henry ne passât point par la salle à menger où l'attendait le *médianoche* habituel.

— Non, je n'ai pas faim . . . ni même soif, répondit Maugis à la muette interrogation du groom, Tout est prêt pour le turbin? Pyjamah, whisky, la Fine 98, les plumes, le papier, tout!

— Oui, M'sieu. On a rapporté la dactylographie de l'article de Monsieur pour le *Mercure musical*, et les épreuves à corriger pour *l'Echo de Paris*, et puis M. Smiley a fait dire qu'il renverrait la victoria à Monsieur après-demain sans faute. Même qu'il était dedans avec une jolie dame blonde.

— Après demain! ronchonna Maugis à part soi. Voilà qu'il prend des délais de deux jours à présent!... Faut croire que Snobinette l'emmène à la campagne... Et il a dit devant la dame qu'il me renverrait la voiture?

— Oh! y a pas de danger, sourit Fred... C'est M. Lauban qui était avec eux, sur le strapontin, qui est monté faire la commission, et la petite dame blonde l'a embrassé quand il est redescendu. Et alors il s'est tordu, et M. Smiley les a engueulés.

— C'est bon, tu peux aller te coucher, Fred! Voyons... Deux heures vingt! Tu me réveilleras à onze heures. Complet veston bleu. Pli au pantalon. Chemise souple. Bottines jaunes. Puisque cet avril s'annonce brûlant...

— Monsieur n'aurait pas des fois une entrée pour le bal Tabarin? C'est demain la mi-carême et alors comme je pense que monsieur vadrouillera toute la nuit...

— Tu en auras deux, d'entrées, mais fous-moi la paix!

— Monsieur est bien bon.

Cependant, avec l'aide de Fred, Maugis a revêtu le pyjamah des besognes nocturnes. Il s'est installé à sa table de travail qu'encombre un cataclysme de correspondances éparses, de coupures du *Courrier de la Presse*, de partitions dédicacées, de brochures entrecoupées comme un sanglot... Son regard se repose un moment sur le sérail de photographies qui couvrent le mur en face de lui... Stellaire dans toutes ses transformations, Stellaire en gamine, Stellaire en p'tit jeune homme, Stellaire en acrobate, des binettes rieuses de

gosses montmartroises, des clownesses, des *chorus girls* américaines, puis Marthe Payet en costume

Il s'est installé a sa table de travail. (P. 144).

de soirée, la même en robe princesse, la même en robe tailleur . . . puis la petite Marcelle, le béguin platonique de l'année dernière, dûment

plaquée, puis celle de qui lui seul connaît le nom...

Suzanne n'est pas là — à cause de ce bon Frantz de Lizery qui vient de temps en temps tailler une petite bavette. Mais Maugis ne pense qu'à elle et se la représente vivement, retroussée en fillette, au bal enfantin de madame Hackel Cadosch.

— Ah ça, se demanda-t-il, est ce que je serais en train de glisser à la jalousie posthume?... Tant que j'ai été l'amant de Suzanne, j'ai su me garer d'un pareil ridicule... Je ne lui ai même jamais demandé ce qu'on se croit obligé par politesse d'exiger des maîtresses en mal d'époux: qu'elles se refusent à leurs maris... Je puis même m'avouer que la représentation (à moi, Schopenhauer!) des ébats du ménage Lizery, loin de me précipiter en de vésaniques rognes, a toujours éveillé chez moi les idées les plus folâtres... Et maintenant que je reste seul et que Suzette va faire un autre emploi de son déshonneur, je me sens en proie à cette vaine curiosité contre laquelle ont tonné tous les moralistes!... J'ai soif de savoir...

Et Maugis se prépare un whisky-and-soda dont le fidèle Fred a réuni les deux éléments préalables sur un plateau annamite en bois de fer incrusté de nacres précieuses.

— Savoir! souffrir peut-être!... souffrir sûrement! poursuit Maugis qui se sait gré de cette hamlétique rapprochement... Et puis, qu'est ce que je voudrais savoir?... Ah! parbleu... c'est trop simple,.. je voudrais bien savoir quel sera le jeune homme à qui Suzanne va donner le droit de s'intéresser à ses dessous! Et si je commets la bassesse de me raccommoder (oh! provisoire-

ment!) avec madame Hackel Cadosch, puis-je me dissimuler que le désir bien naturel de revoir les mollets de Suzette ne décide à cette capitulation, beaucoup moins que l'ennui de penser qu'elle va les montrer à tout le monde. Mais je serai là . . . je la surveillerai.

Maugis lampe une rasade de whisky.

— Il faut dire, à la louange de ce sacré Fred, qu'il sait tenir les sodas au frais.

Et Maugis, qui n'aime point Boïeldieu, s'en veut de fredonner: „Ah! quel plaisir d'être soda!"

— Un à peu près qui a traîné dans toutes les revues!!! gémit-il . . . Tels sont l'œuvre et le sort de mes allusions . . . Elles resservent aux Degorsse qui me démarquent à plume que veux-tu!

(Courte méditation dont la pendule profite pour sonner trois heures.)

— Trois heures!

Maugis étend le main vers le paquet d'épreuves.

— Que j'aimerais mieux corriger Suzette! . . . Au fond je lui en veux de m'avoir ainsi plaqué! . . . Et pourtant, il avait été solennellement convenu au début de notre liaison que le premier des deux qui s'en fatiguerait n'hésiterait point à avertir l'autre. Elle n'a fait que se conformer à nos engagements . . . Ce que je ne lui pardonne pas c'est de s'être fatiguée avant moi . . . Quand on convient ainsi de rompre à l'amiable, le premier qui s'en avise s'assure un avantage à quoi le second ne reste jamais insensible . . . Et il me manquera toujours quelque chose tant que je n'aurai pas repris Suzette: il me manquera Suzette d'abord — et ma revanche ensuite.

Sur cette grande idée de la Revanche, Maugis

vide d'un trait son verre de whisky (le cinquième de la soirée) et s'adonne à la préparation du sixième.

— Concluons! En mettant la Pieuvre en rapport avec la plus inattendue fripouille que le hasard ait placée sur mon chemin, je prépare de loin le retour de Suzette. Et les relations futures de cette juive levantine avec ce mulâtre au dos vert (dont le blanc doit être le plus sûr moyen d'existence), ne sauraient manquer de fournir les éléments d'une petite histoire bien parisienne. Et je me promets de m'en divertir! Qu'il en arrive ce qu'il plaise aux dieux respectifs de ces rastaquouères, je m'en lave les mains à la pierre ponce (Pilate).

Trois heures dix: il n'est que temps de turbiner, bons dieux! Après cette journée d'épreuves, il sied d'en corriger.

Maugis penche sur le papier son front dégarni que sillonne le pli professionnel . . . et, par l'heureux effet de ce déclanchement dont tous les gendelettres ont le secret, sa pensée se met à fonctionner en sens inverse de ses préoccupations.

Suzette, Parville, la Pieuvre, Napoléon Démosthène s'en vont de son cerveau, sans même avoir fait les trois petites tours d'usage.

La plume de Maugis multiplie les *deleatur*, les *à la ligne*, les indications typographiques qui remplissent les marges d'un mystérieux grimoire... Elle grince doucement et, dans le silence de la nuit, on croirait entendre la chanson monotone d'un petit insecte éveillé.

Et, d'entre les lignes fraîchement imprimées qui lui laissent aux doigts une trace noire et

grasse, Maugis voit s'éveiller le monde vivant des Sons, l'univers harmonieux des Accords... Il réentend cette exécution de la Neuvième où Chevillard s'est égalé aux plus grands, et ce ressouvenir l'entraîne... bien loin de la rue de Courcelles... vers l'admirable paradis artificiel

Où tout n'est qu'ordre, beauté,
Luxe, calme, et volupté.

VIII.

Cependant, à „*la souris Convalescente*", le plan de Maugis se développait sous la nonchalante impulsion de Robert Parville, et déjà Napoléon Démosthène, installé parmi le groupe qui formait autour de madame Hackel Cadosch comme une petite cour (des miracles), se félicitait de son entrée dans le grand monde parisien, et plastronnait avec une aisance mal acquise, mais impressionnante.

Parville, que ses fonctions de cornac avaient d'abord excédé, finissait par y trouver une douceur secrète et se plaisait à faire valoir son *numéro* dont les aspects imprévus enchantaient le galerie. — Il avait craint d'abord que le mulâtre ne commit toutes les gaffes; et certes ses craintes avaient été justifiées et au delà. Mais, dans ce milieu de rastaquouères, où le sens de la tradition n'existait pas plus que le goût de la mesure ou la perception des nuances, la grossièreté ingénue de Napoléon Démosthène passait pour le plus aimable laisser aller.

Madame Hackel Cadosch, qui l'avait fait asseoir à ses côtés, n'en était plus à s'étonner de sentir une main lui frôler la taille ou un pied se glisser entre les siens. Elle ne voyait là qu'un discret

hommage et comme une promesse de volupté dont l'éventualité prochaine ne la laissait point indifférente.

Napoléon Démosthène arrivait à son heure qui coïncidait curieusement avec celle du berger.

Depuis la mort de son troisième conjoint, Rebecca avait reçu les consolations de tant d'intellectuels en disponibilité que l'amour lui apparaissait un petit jeu de satiété dont elle avait fini par prévoir toutes les alternatives. Des messieurs adornés de binocles s'étaient d'abord appliqués à lui enseigner les vices qu'ils avaient eux-mêmes découvert dans des livres spéciaux . . . Ils apportaient à l'appui de leurs initiations des anatomies imparfaites et parfois du linge douteux . . . Depuis quelque temps, un grand nombre l'avaient traitée en idole au point qu'elle en était venue à souhaiter d'être traitée par dessous la jambe — qu'elle avait bien faite et cambrée . . . A force d'entendre décréter l'égalité des sexes, elle en concluait que le sien pouvait suffire à ses distractions et se consolait du respect des hommes avec l'assistance de quelques amies.

Elle n'en conservait pas moins les relations les plus physiques avec le coulissier Chrysargyropoulo, un subtil Phanariote auquel elle avait confié l'administration de sa fortune.

C'était un homme de finances . . .

Bien qu'il traitât les affaires de Bourse avec une absence de scrupules qui eût suffi à enrichir vingt courtiers marrons, Démétrius n'était jamais parvenu qu'à les tirer du feu et après avoir vingt fois failli réaliser une fortune — il avait failli tout court, deux fois déjà, et ses plus audacieuses

combinaisons n'avait profité qu'à des sous ordres. Dans un monde un peu spécial on l'avait surnommé *le Soulier bleu des Pieds Humides* — paronyme qui eût peut-être étonné Fenimore Cooper, mais qui valait une définition. — Le *Soulier Bleu* cachait un talon vulnérable, et le défaut le Chrysargyropoulo était de voir trop grand... Alors qu'il eût pu se contenter des profits réguliers que rapportent aux sages quelques simples canailleries de tout repos, le Phanariote échaffaudait de gigantesques escroqueries qui s'écroulaient au dernier moment, comme un château (en Espagne) de cartes biseautées.

Démétrius Chrysargyropoulo avait été le meilleur ami et le plus fidèle complice du troisième et dernier mari de Rebecca ; à ce titre il l'avait abondamment trompé, et madame Hackel Cadosch retournée à cet état de veuvage, qui lui rapportait chaquefois plus de fortune et plus de liberté, avait confié l'une et l'autre au Phanariote, qu'elle savait exempt de jalousie et fort habile à manier l'argent des autres... Non point qu'elle crût à l'honnêteté ni à la probité de Démétrius, mais elle pensait que, pour la bonne administration de ses biens qui provenaient de spéculations un peu confuses, le concours d'une adroite canaille valait mieux que le dévouement d'un intègre serviteur... Démétrius connaissait par le menu toutes les affaires où s'étaient enrichis les maris successifs de la triple veuve. Habile explorateur, il était remonté jusqu'aux sources des revenus de sa maîtresse — et ne s'était point étonné de les trouver assez troubles... Aussi, moyennant une indemnité qu'il s'octroyait sans parcimonie, Démé-

trius remplissait, au mieux des intérêts (à 7) de Madame Hackel Cadosch, les fonctions d'intendant officieux et indispensable.

Toutefois cette situation, pourtant lucrative, ne le satisfaisait pas complètement... Il avait d'abord espéré qu'en reconnaissance des services rendus, sa maîtresse finirait par l'épouser. Mais la triple veuve lui avait déclaré que rien désormais ne la déciderait plus à renoncer aux avantages de la liberté, et depuis quelques mois Démétrius mûrissait un projet, sinistre bien entendu, mais dont la rèalisation eut assuré pour jamais la tranquillité de sa vie. Malheureusement, comme toutes les hautes conceptions du Phanariote, l'exécution de ce projet présentait un insurmontable obstacle: elle exigeait le concours d'un complice dont la nécessaire canaillerie ne se compliquât pas d'une intelligence trop pénétrante. Démétrius, qui s'y connaissait en hommes, n'avait encore trouvé personne qui lui convînt, jusqu'au soir où madame Hackel Cadosch l'emmena souper avec quelques amis à la *Souris convalescente*... Là, quand il eût considéré pendant dix minutes Napoléon Démosthène Égalité de Bourbon Dépotoir, il sentit que sa fortune allait prendre une face nouvelle: „Voilà mon homme! se dit-il... Dans trois jours il sera l'amant de Rebecca... dans un mois, il commencera à lui coûter cher... dans six semaines elle en aura déjà assez... et alors nous pourrons causer!" Et l'industrieux Levantin ne fit point semblant de s'apercevoir que le mulâtre serrait la veuve d'assez près pour inquiéter les deux esthètes et la fidèle amie qui avait aussi des intérêts dans la maison...

D'un tour de main, Madame Hackel Cadosch avait présenté à sa nouvelle recrue les hommes qui l'entouraient.

— Monsieur Démétrius Chrysargyropoulo, le financier.

— Monsieur Mirko Montsel, le musicien.

— Monsieur Raphael Le Moidon, le peintre.

— Monsieur Maurice Lauban, le poète.

Puis la triple veuve avait, sans une hésitation, décliné les noms et prénoms du mulâtre à sa belle amie, madame Calliope van Langendonck, une adorable Cypriote, veuve d'un flamand, qui parlait un amusant charabia où elle mêlait le grec, l'italien, l'anglais et le français, avec une ingénuité trop complète pour être sincère... Maugis, qui la connaissait, qualifiait ce babélisme de *symbolique*, et quand on lui demandait la raison de cette épithète, il donnait sans se faire prier d'indécentes explications où il était question de „confusion des langues".

Tout de suite, madame Hackel Cadosch avait accaparé Napoléon Démosthène et l'avait interrogé sur son pays, ses voyages, la poésie des ciels inconnus, la beauté des amours sauvages et libres dans l'immensité de la pampa... Elle avait appris de lui que la cuisine est meilleure dans les Etats du Sud qu'à New-York, que les véritables chapeaux de Panama se vendent plus cher à Boston qu'à Cincinnati et que rien ne peut donner à des Français une idée de la vitesse des trains américains qui font jusqu'à soixante kilomètres à l'heure.

Ces renseignements eussent été sans doute assez indifférents à madame Hackel Cadosch, si

son invité n'en avait commenté l'imprévu par une pantomime vive et animée.

Napoléon Démosthène avait dès l'abord marqué par son attitude qu'il ne prenait aucun intérêt à la conversation générale et qu'il était bien persuadé que la belle dame se l'était fait présenter dans l'intention de coucher avec lui... Tout en répondant par monosyllabes aux questions de madame Hackel Cadosch, il s'employait des pieds et des mains à lui peindre son état d'âme et déjà Rebecca avait dû retenir deux petits cris cependant que le Financier les épiait d'un œil en... coulisse, indulgent du reste et amusé, et que madame van Langendonck „la déesse aux yeux pers" paraissait prendre le plus vif intérêt à l'explication qu'échangeaient à la table voisine une jolie gamine blonde en robe écourtée avec une brune imposante et d'aspect sévère.

— Tu vas voir voir ce que tu vas prendre en rentrant! concluait le brune imposante.

Et les grands yeux bleus de la petite furent un instant dilatés par une expression craintive, dont Calliope se sentit tout émue.

— Le grand principe de bourse, voyez-vous, mon cher Maurice, disait Démétrius au poète Lauban, c'est de ne pas mettre tous ses œufs dans le même panier.

— Les Japonais sont les premiers peuples de monde, déclarait le musicien Mirko Montsel.

— Mais comment pouvez-vous les admirer puisque vous êtes antimilitariste? suggérait sournoisement Parville.

— Il y a les droits sacrés de la défense...

— ... Qui exigent bien quelques militaires...

Et où prenez-vous que les Japonais défendent leur territoire envahi ? . . . il me semble au contraire . . .

— Dites-moi, monsieur Parville, demanda le financier à demi voix, où diable avez-vous dénicher cet oiseau là ?

Et, d'une cuiller dédaigneuse, il désignait le mulâtre qui parlait entre les seins de madame Hackel Cadosch.

— C'est une découverte de Maugis, répondit Parville . . . Je vous l'ai amené parce que madame Hackel Cadosch paraissait vouloir faire sa connaissait . . . mais je le vois ce soir pour la première et la dernière fois.

— Ces rastas, reprit Démétrius Chrysargyropoulo, deviennent vraiment trop envahissants.

— A qui le dites-vous ! s'écria Parville. . . Mais pensez-vous que celui-ci soit bien dangereux ?

— Par lui-même . . . non ! Il est évidemment trop inintelligent. Je le crois capable de tout, du reste, excepté d'invention. Il doit vivre au jour le jour, d'expédients honteux.

— Vous voyez ça d'ici ? insinua Parville.

— Sacré farceur, va ! . . . Non, je veux dire que ce bonhomme n'a pas la manière ! Ce n'est pas une de ces belles bêtes de proie qui s'abattent sur Paris. . .

— Quoi ! vous ne le trouvez pas beau ? s'écria le musicien Mirko Montsel, surnommé, chez les tatas „Tournedos Rossini".

— Moi, vous savez, répondit le Levantin . . . je n'ai pas les mêmes idées que vous. Oh ! . . . ce n'est pas que je ne trouve cela tout naturel. Pensez donc : chez nous, on n'a pas de préjugés ! Non, seulement, voyez-vous . . . la peau noire . . .

— Noire! protesta Montsel que le soleil du Montenégro avait recuit comme un jambon... Mais il est à peine bronzé.

— Seriez-vous donc, demanda Parville, à cet âge où il faut que le cœur se brise ou se bronze?

... A ce moment, madame Calliope van Langendonck, qui venait d'échanger un regard avec la brune sévère de la table voisine, se leva brusquement et coupant l'entretien de Rebecca et du mulâtre:

— Excuse me, Poulaki mou! dit-elle, je dois partir prestissimo.

— Vous n'allez pas nous quitter ainsi, ma chérie, protesta madame Hackel Cadosch arrachée soudain au charme de la causerie de Napoléon Démosthène sur la main duquel elle se trouvait par hasard assise.

— Si donc! il faut... Enthimoumai subito d'un appointement...

— Un rendez-vous à cette heure ci?

— Les gens que je dois causer avec, je les reçois à toutes les instants... It 's very late, I must be off, really.

— Mais vous n'allez pas rentrer ainsi toute seule!

— Oh, mon voiture attendait.

A ces mots, le visage de la brune sévère exprima une vive satisfaction... que reflétèrent les yeux bleus de la jeune blonde.

— Monsieur Mirko Montsel voudra me reconduire jusqu'à ma voiture.

Le musicien s'empressa.

— Avec ces deux là, au moins, on est tranquille, dit Parville à Démétrius.

— D'accord, répondit le Phanariote... Mais voulez-vous parier que la grande brune et la petite blonde ne vont pas faire long feu ici... Tenez, qu'est-ce que je vous disais?

Les deux femmes venaient en effet de se lever.

— Les voilà qui gagnent la sortie, reprit Démétrius.

— Elles ne gagneront pas que cela cette nuit, conclut Parville.

— Voyez-vous, *méchant*, disait déjà à Napoléon Démosthène madame Hackel Cadosch, qui avait la familiarité un peu rapide, vous avez fait fuir mon amie et je suis sûre qu'elle est partie fâchée.

— Pourquoi cela?

— Parce que je n'ai fait attention qu'à vous.

— Qu'est-ce que cela peut bien lui faire? Elle n'avait qu'à causer avec ces messieurs.

— Oh... ces messieurs ne l'intéressent guère.

— Ça se voit, dit simplement le mulâtre pour qui ces subtilités linguistiques étaient lettres mortes. Et alors, comme ça, vous ne voulez pas m'emmener ce soir?

— Mais voulez-vous bien vous taire, petit malheureux... Si l'on vous entendait!

— Bah! vos amis pensent bien que je ne suis pas là pour vous raconter des histoires, et puisque votre type n'est pas jaloux...

— En vérité, monsieur Napoléon, vous êtes d'une brutalité!

— Je n'ai que cela, dit modestement le mulâtre, ...avec moi il ne faut pas que ça traîne...

Madame Hackel Cadosch, délicieusement scandalisée, jouissait de cet irrespect à quoi ses thuriféraires ne l'avaient point habituée. La grossièreté

de ce jeune transatlantique la chatouillait comme une caresse insistante. Elle eût appris tout d'un coup que le mulâtre avait des accès de cannibalisme, que son désir s'en fût accru, et ses lourdes paupières battaient, tandis qu'elle murmurait à l'oreille de Napoléon Démosthène :

— Non, pas ce soir... c'est tout à fait impossible. Et j'en souffre autant que vous, croyez-le. Il ne semble que vous allez mettre dans ma vie comme un rayon de soleil tropical!...

...Napoléon répondit par une obscénité que Maugis eût traduite : „Qui s'y frotte s'y tropique" et Rebecca en fut secouée d'une voluptueuse indignation. Il n'eût rien manqué à son bonheur si Démétrius eût montré quelque jalousie. Mais le fin coulissier, courbé sur sa théière, regardait son breuvage et ne daignait rien voir : il semblait au contraire prendre plaisir à organiser autour de cette idylle chaudement internationale la conspiration du vacarme; il avait soulevé une discussion politique dont Robert Parville profitait allègrement pour dire à Mirko Montsel et à ses amis tout ce qu'il pensait d'eux depuis longtemps, de sorte que ces messieurs s'appliquaient à généraliser les aperçus particuliers et les allusions trop directes du jeune romancier mondain.

Rebecca eut donc tout loisir d'insinuer au mulâtre que, dès l'après-midi du lendemain, il serait le bienvenu chez elle...

— Où ça? demanda Napoléon Démosthène.

— 241, rue du Ranelagh... tout au fond de Passy, une petite maison bien simple au fond d'un jardin...

. . . . Paraissait prende le plus vif intérêt à l'explication qu'échangeaient à la table voisine une jolie gamine blonde avec une brune imposante. (P. 155).

— Ah! fit le mulâtre désappointé . . . Et à quel étage?

— Mais j'habite tout l'hôtel, il m'appartient.

— Ah! . . . très bien. Est-ce que Monsieur Chrysargyropoulo demeure chez vous?

— Mais pas du tout! quelle idée . . .

— Tant mieux . . . parce que vous comprenez, il a beau ne pas être jaloux, je ne me soucie pas . . .

— Oh, il n'y a rien à craindre . . . je serai toute seule.

— Et je vous réponds q'on ne s'embêtera pas, déclara le mulâtre, qui souligna cette délicate galanterie d'un sourire éclatant de ses trente et quelques dents blanches.

— Comme vous avez de belles dents! s'exclama Rebecca.

Mais Napoléon ne lui répondit point comme elle l'espérait: „C'est pour mieux vous croquer, mon enfant," il se contenta de lui presser la jambe d'un genou éloquent.

— Et à quelle heure pourrez-vous me recevoir, domanda-t-il?

— A partir de quatre heures. Vous n'oublierez pas le numéro, au moins?

— Pas de danger . . . 241, c'était, justement, mon numéro de . . .

Il allait dire, sous l'influence des alcools qui poussent aux confidences: mon numéro de cellule à la prison de la Nouvelle-Orléans . . . mais il pensa qne Rebecca éprouverait peut-être une désillusion et reprit . . .

— Mon numéro de cabine à bord du paquebot qui m'a amené en France.

— Vous avez beaucoup voyagé? s'intéressa Madame Hackel Cadosch.

— Oui beaucoup... Mais, je puis bien vous le dire, c'est la première fois que je rencontre une femme comme vous.

— Oh! vous me flattez, minauda Rebecca.

A quoi le mulâtre répondit, avec la plus candide courtoisie:

— Mais pas du tout, je vous assure.

IX.

A ce moment Parville, fatigué de se battre contre des moulins qui ne tournaient pas, sentit le besoin de faire une petite diversion et, interpellant le mulâtre :

— Monsieur Napoléon Démosthène, dit-il du ton le plus naturel, il y a là-bas à la table du fond une bien jolie petite femme qui vous fait des signes depuis un quart d'heure.

— Vraiment! fit le mulâtre sans dissimuler une expression de fatuité ravie... où donc ça?

— Là-bas, tenez, expliqua Parville qui piétinait joyeusement dans les plats de madame Hackel Cadosch... De l'autre côté de l'escalier... cette petite blonde si décolletée... Elle était tout à l'heure avec un Américain, ivre comme les 38 ou 39 États, et qui vient de monter au vestiaire. Et quand je dis „vestiaire"...

Napoléon avait suivi la direction du regard de Parville.

— Ah! je vois, dit-il, c'est une de mes amies, la petite Margot de Miché. En effet elle a l'air d'avoir quelque chose à me dire. Vous permettez, madame? demanda-t-il tranquillement.

— Mais je vous en prie, répondit Rebecca tout

de même un peu pincée. Je ne voudrai pas vous accaparer, monsieur de Bourbon... vous êtes venu ici en garçon... et vous restez absolument libre.

— Alors excusez-moi: je reviens tout de suite.

— Mais prenez donc votre temps, je vous en conjure.

Cependant Napoléon Démosthène se dirigeait vers la table où Margot de Miché montrait, au dessus d'un buisson d'écrevisses, la naissance et même l'adolescence de ses petits seins ronds, fermes et blancs.

— Ce monsieur Napoléon Démosthène est vraiment tout à fait charmant, constata Démétrius non sans quelque intention d'ironie.

— J'ai mis moins longtemps que vous à m'en apercevoir, repartit madame Hackel Cadosch, provocante et cabrée.

— Vous ne trouvez pas qu'il a des manières de... l'autre monde? interrogea Parville.

— Je le trouve sincère et primesautier, décréta madame Hackel Cadosch... il est franc comme l'or...

— L'or en barre, murmura Démétrius.

— Il est singulier, mon ami, reprit Rebecca qui avait saisi cette délicate allusion, que je ne puisse plus avoir une opinion sans que vous me contredisiez. En vérité, ce pauvre Ephraïm était plus conciliant que vous... Si encore vous étiez mon mari...

— Il ne tient qu'à vous, chère amie, répondit sans embarras Démétrius, qui pensait qu'une solution si simple arrangerait bien des choses.

— Ah! non, merci! Nous nous connaissons trop, mon pauvre Démétrius. Nous n'aurions plus rien à nous dire!

— Vous voyez bien que si, insinua Parville que cette scène de ménage agaçait.

— Nous vous ennuyons, mon pauvre Parville, dit Rebecca, mais ne vous en prenez qu'à vous-même... puisqu'enfin c'est vous qui nous avez présenté ce jeune étranger.

— Pardon, rectifia Parville, je vous l'ai apporté sur commande et je vous assure bien que, sans cet animal de Maugis...

— Au fait, de quoi m'en veut-il, votre ami Maugis? demanda Madame Hackel Cadosch.

— Il faudra le lui demander!

— Mais je ne désire pas autre chose. Vous seriez tout à fait gentil de me raccommoder avec lui: car il doit y avoir entre nous un de ces malentendus qui ne résistent jamais...

— ... A une explication nette et franche, continua Parville. Je croyais que vous aviez pris Maugis en horreur depuis qu'il avait parlé d'une séance de musique que vous aviez donnée et où l'assistance lui avait semblé, je ne dirai pas mêlée,... au contraire!

— Le „Prépuscule des dieux"? Oh oui, je lui en ai voulu pendant vingt-quatre heures... et puis à la reflexion, j'ai trouvé cela très drôle. Du reste le mot n'était pas sanglant.

— Pardon, protesta Parville.

— Comment?... Ah! çà quand vous aurez fini de dire des obscénités! Au fond, voyez-vous, Maugis m'en veut parce qu'il croit que pour le brouiller avec votre ancienne amie, je veux

dire avec Mme de Lizery, je fais des pieds et des mains.

— Des pieds et des mains? Maugis n'en croit rien je vous assure.

— Si si! il s'imagine que j'ai de l'influence sur cette petite Suzette. Et pourtant, Dieu sait...

— Je L'envie dit Parville, de savoir tant de choses.

— Mais vous en savez tout autant que Lui. Vous me connaissez, voyons!

— Justement.

— Et vous vous imaginez que... Eh bien non, mon vieux Parville, je vous assure... Vous savez combien je suis au dessus des préjugés et des hypocrisies mondaines...

— Oh! ça, dit Parville, les langues peuvent marcher.

— Eh bien, ce n'est pas le cas. Mais vous me faites dire des sottises!

— Ainsi, vous et Suzette...

— Pas ça! pas ça! sans blague... ou du moins pas encore.

— L'espoir, il est vrai, nous soulage, murmura Parville pour dissimuler sa joie vive et soudaine de se trouver moins à l'étroit dans ses petits souliers (Molière)... car il avait craint un moment que l'intervention de Maugis ne fût tardive et sa précaution inutile. Mais le ton de dépit, et surtout l'accent de regret que Rébecca avait mis dans sa confidence en attestait la sincérité, et si Parville avait pu lire au fond de l'âme de Madame Hackel Cadosch, il eût été complètement rassuré...

L'influence de Rébecca sur la petite Comtesse de Lizery s'était bornée jusqu'ici à la détacher

de Maugis. Cette rupture, qu'elle ignorait encore, avait été le premier des travaux d'approche entrepris par la Triple veuve. Quoiqu'elle en eût dit à Parville, Maugis lui inspirait une parfaite aversion: elle sentait en lui un rival dangereux et lui avait voué une jalousie, pour ainsi dire professionnelle, comme si l'amant de Suzette l'eût battue sur son propre terrain.

— Et ça dure toujours, cette liaison? demanda-t-elle.

— Cette liaison? répéta Parville, innocent et candide comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs.

— Eh bien, mais, la liaison de Maugis et de la petite Lizery?

— J'ai tout lieu de le croire.

— Et... ça vous laisse indifférent?

— Moi? pas du tout: ça m'enchante!

— Il faut peu de chose pour vous amuser.

— Vous voulez dire que je devrais être jaloux de Mme de Lizery?

— Je trouverais cela tout naturel... car enfin ce n'est un mystère pour personne que vous l'avez beaucoup aimée.

— Voilà six ans de cela... et pourquoi gâterais-je un souvenir charmant par des sentiments antédiluviens. Je sais bien, parbleu, que la jalousie est, comme vous dites, un besoin naturel. Mais il n'y a de naturel en nous que ce qui est bas et inconscient, et tout notre effort doit tendre à réagir contre la Nature.

— A qui le dites-vous? fit Rébecca non sans quelque ambiguité.

— Pourtant, reprit Parville, dans ce moment

même où nous causons librement, vous cédez à un mouvement de jalousie.

— Moi! allons donc...

— Vous n'avez pris nul soin de dissimuler que monsieur Napoléon Démosthène ne vous a pas souverainement déplu.

— Je le trouve charmant, je l'ai dit assez haut.

— Aussi, quand il nous a quittés tout à l'heure un peu brusquement, vous avez failli nous donner le signal de la retraite. Et si vous aviez suivi votre premier mouvement, vous l'auriez laissé à ses affaires de cœur. Mais vous êtes restée là pour voir... Et maintenant qu'il se lève et revient vers nous, vous ne pouvez vous défendre d'une petite satisfaction...

— Parville, dit ironiquement Rébecca, je vous sais un psychologue, avisé et subtil... mais vous ne risquez pas la fâcheuse méningite.

— A quoi bon employer le calcul différentiel quand la règle de trois suffit?

Cependant Napoléon Démosthène n'avait point perdu son temps...

La petite Margot de Niché l'avait accueilli par ces simples paroles:

— Assieds-toi en face de moi... Et ne bronche pas. Il n'y a pas une minute à perdre... Je viens de faire le portefeuille du type qui est monté tout à l'heure. J'ai pris trois mille balles dedans et je lui ai refourré le maroquin dans sa poche. Il n'a rien vu: il est saoul comme une barrique... Seulement je ne sais pas s'il lui en reste assez, des sigs, dans son morlingue pour payer l'addition. Et alors s'il cherche dans son portefeuille, tu vois le pétard: il va gueuler... Les

bourriques vont monter. On me fouillera. Alors j'ai pensé à toi pour étouffer les fafiots. Tu es

Napoléon Démosthène avait tendu la main. (P. 170).

avec des rupins : on n'aura jamais l'idée de vous soupçonner... Fais semblant de rien... je vais te refiler le paquet sous la table...

Napoléon Démosthène avait tendu la main... quand il la sentit pleine, il la plongea dans la poche de son pantalon et, tranquillement :

— Il y aura mille francs pour toi, dit-il.

Margot de Niché devint verte.

— Oh ! pas de crise ou je garde tout, grogna le mulâtre.

La jeune Margot eût reçu une carafe d'eau frappée à travers son joli portrait qu'elle n'eût pas été plus lestement calmée : mais sa bouche laissa tomber quelques éphitètes qui, pour être murmurées, ne perdaient rien de leur précision.

— Plains-toi donc, dit Napoléon Démosthène... Tu aurais pu tomber sur un sale type qui aurait tout gardé pour lui. Sans compter que je te rends un fier service !

Margot reprit sa litanie et le mulâtre s'applaudit que la musique des inévitables tziganes couvrît le bruit des conversations particulières.

— Aimes-tu mieux, reprit-il, que j'aille trouver ton entôlé et que le lui remette le paquet, ou que j'aille le déposer à la caisse, ou encore le confier au commissaire de police? Non n'est-ce pas? Eh bien... trouve-toi demain soir à la Taverne d'Ali-Baba, tu sais, rue Champollion?... et je t'inviterai encore à dîner par-dessus le marché ! Songe donc... tu n'as plus rien à craindre. On peut faire la rafle ici, les fafiots sont en sûreté... Je suis très bien dans la boîte : j'y ai dépensé des mille et des cents quand je suis arrivé à Paris et depuis, je leur ai amené des tripotées de clients. Ce n'est donc pas à moi qu'on fera des embêtements, sois tranquille... Seulement arrange-toi de façon à ne pas emmener le type chez toi...

Dans l'état où il est, je m'en rapporte à toi pour le semer, dès que vous serez en bas.

— On sait son métier tout de même! dit la jeune Margot qui se décidait à faire contre tiers de fortune bon cœur. Mais tu peux tout de même te vanter d'être un sale...

— Tu me diras le reste demain à dîner. N'oublie pas... 7 heures, taverne d'Ali-Baba, rue Champollion.

D'un cœur léger, Napoléon Démosthène s'en revint prendre la place de Parville auprès de Madame Hackel Cadosch.

— Ah! vous revoilà, déserteur, fit la triple veuve. Et vous ne nous amenez point votre jeune amie, qui me paraît bien préoccupée?

— Elle n'aurait pas pu venir, répondit le mulâtre qui ne vit point l'intention ironique de Rébecca. Elle est avec un monsieur qui va venir la rejoindre tout à l'heure.

Et l'idée lui vint tout à coup quil serait expédient de disparaître avant la descente de l'Américain et les conséquences possibles du règlement de l'addition.

— Vous n'allez pas m'en vouloir de me sauver, dit-il simplement. Mais je demeure loin et il commence à se faire tôt.

— Voilà, dit Parville, un mot qui vous attirerait toute l'indulgence de notre ami Maugis. D'ailleurs, moi aussi, madame, je vais vous demander la permission de me retirer : il sied que j'aille m'occuper du flirt engagé entre la baronne et le vieux marquis.

— Vous allez dans le monde à quatre heures du matin? s'écria Mme Hackel Cadosch. Il y a

donc des gens qui reçoivent à cette heure-ci. J'ai toujours rêvé cela...

— Je parlais, expliqua Parville, de mon futur petit sixième: *les Sentiers du Vice*... qui s'annonce comme un des insuccès de librairie les plus considérables du ces trente dernières années:

— Vous m'en enverrez un exemplaire, modeste Parville.

— Avec dédicace, Madame.

Mme Hackel Cadosch chercha, suivant son habitude une obscénité dans ces deux mots et ne la trouvant pas:

— Vilain polisson, minauda-t'elle.

Et elle tendit à Parville une main puissante chargée de tous les péchés et de toutes les bagues d'Israël.

Napoléon Démosthène eut l'à propos de lui rappeler qu'il n'oubliait pas le rendez vous et mit quelque hâte à serrer les mains du financier, du peintre, et du poete... car il venait d'apercevoir au bas de l'escalier la silhouette vacillante et palote de l'Américain... puis il disparut derrière Parville.

— Ce monsieur Napoléon Démosthène est étranger sans doute, prononça alors le peintre Raphaël Le Moidon, qui n'avait encore rien dit, du moins d'essentiel, mais je le trouve d'une bien jolie couleur.

— Un peu verdâtre, insinua Démétrius Chrysargyropoulo qui s'attira un regard terrible de Madame Hackel Cadosch.

. . . . . .

— Et maintenant, honorable gentleman, dit Parville au mulâtre lorsqu'ils se retrouvèrent sur

la Place Blanche où le petit jour bleuissait au dessus des toits, je vais avoir le regret de vous quitter... Vous voyez que le hasard vous a fait rencontrer deux bons guides et que les nuits de Paris ont d'aimables surprises, comme les Anglaises de Pailleron.

— Je ne les connais pas, dit le mulâtre... mais je vous remercie beaucoup de m'avoir présenté Madame...

— A Madame... rectifia Parville.

— C'est la même chose!

— Il n'en faut savoir gré qu'à mon ami Maugis qui a su deviner que vous lui plairiez.

— Mais, dites moi, demanda le mulâtre, est-ce que toutes les femmes du monde sont aussi gentilles à Paris?

— Toutes! répondit sérieusement Parville. Et encore vous ne connaissez pas la province... Quand vous aurez été reçu dans quelques châteaux de Bretagne et de Touraine.

— Peuh! fit Napoléon Démosthène, tous ces gens n'ont pas le sou.

— Ils ne connaissent pas leur bonheur, dit Parville.

Et, sans que le mulâtre eût compris, le romancier s'enfonça dans le matin déjà clair.

Resté seul, Napoléon Démosthène agita quelques instants le projet d'aller finir la nuit dans un restaurant des Halles. Il traversa la place pour échapper aux sollicitations des cochers assoiffés de clientèle et aperçut de loin le groupe des amis de Madame Hackel Cadosch qui la reconduisaient à sa voiture.

... Non, décidément, conclut-il... il vaut mieux

rentrer. Je dois la revoir demain à quatre heures et il importe que je sois en forme... Pour une nuit de veine c'est une nuit de veine!...

Il retira de sa poche la liasse de billets bleus que lui avait rapportés la prudence de Margot.

— Un billet de mille... trois de cinq cents... deux mille cinq... Et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit billets de cent!! et deux de cinquante!!! Trois mille quatre cents balles... quatre cents francs de rabiot. Quelle poire, cette Margot!

Il se retint d'esquisser un cake-walk.

— De quoi payer la moitié de ma note à l'hôtel... Imbécile que je suis!... Je vais en choisir un autre sur la rive droite... Et comme il me reste quelques vêtements là bas, j'en serai quitte pour y coucher quelques jours encore... et sortir chaque matin avec deux complets l'un sur l'autre... comme cela, je n'aurai d'autre dépense à faire que d'acheter une jolie malle... Et je vois la tête que se feront le père et la mère Gotier quand ils entreront dans ma chambre, au bout de trois ou quatre jours! Allons! John Likespy me l'avait bien dit, Paris a du bon... J'ai de l'argent de poche pour quelque temps... de quoi tenter la chance au poker, ou même au bac dans le premier tripot venu... Et si je sais emballer cette belle femme blanche... Car il faudra qu'elle casque — et ferme!... C'est égal, faut-il que je sois idiot pour avoir un moment l'idée de payer ma note aux *Princes exotiques!*

Napoléon Démosthène en était là de son monologue quand il sentit une main se poser sur son

épaule... Il se retourna un peu trop vivement et son mâle visage arbora la moins fière expression de terreur qu'on ait jamais pu lire chez un de ses semblables.

— N'ayez donc pas peur, monsieur Napoléon Démosthène Egalité de Bourbon Dépotoir dit d'une voix malicieuse Démétrius Chrysargyropoulo... Je n'ai pas voulu vous laisser rentrer chez vous sans vous prévenir que le gentleman Américain qui est venu rejoindre votre jeune amie avait encore assez de louis dans son porte monnaie pour régler l'addition... Ainsi, vous pouvez aller vous coucher tranquillement.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, balbutia le mulâtre.

— Bien entendu! reprit Démétrius... Mais calmez quand même votre inquiétude... Je vous promets de ne rien dire, à personne, entendez vous, à *personne*... à condition que vous soyez bien sage et que vous ne veniez pas déranger mes projets.

— Je comprends de moins en moins.

— Oh! vous comprenez très bien que vous avez à faire à forte partie. J'ai tenu seulement à vous prouver que, moi, je ne suis pas une poire et que je lis très clair dans votre jeu. Vous voulez être l'amant de madame Hackel Cadosch...

— Monsieur, répondit craintivement Démosthène qui commençait à déchanter faux... je vous affirme que, si vous y voyez le moindre inconvénient, je suis tout prêt...

— Je ne vous demande point d'y renoncer; au contraire: mon amie me semble partager votre avis là dessus... Et je pense tout à fait comme

vous deux... pour quelques raisons que je vous dirai peut-être un jour. Trompez moi donc, jeune homme, il me plait d'être trompé... comme une soupe, ainsi que s'exprime Monsieur Maugis.

— Ah! je vous demande bien pardon, supplia le mulâtre. J'ignorais que vous, et madame Hackel Cadosch, j'ignorais tout à fait...

— Eh bien, vous saurez maintenant. Et que cela ne vous gêne pas le moins du monde... Seulement je ne veux pas que vous me preniez pour un imbécile: je vous permets de me faire cocu, j'ajouterai même que vous me rendez service. Mais arrangez vous de manière à ne pas avoir les dents trop longues.

— Que voulez vous dire?

— Que je suis chargé d'administrer la fortune de la dame sur qui vous comptez pour assurer vos moyens d'existence... et que cette fortune, qui est considérable, se trouve en des mains qui ne la laisseraient pas entamer. Ainsi, beau jeune homme, allez y discrètement. Je ne veux pas votre malheur: il faut bien que tout le monde vive... Mais n'abusez pas de ma tolérance ou je vous avertis que vous trouveriez à qui parler. Ceci dit, quittons nous sans rancune et n'oubliez point que vous êtes attendu tantôt à quatre heures chez madame Hackel Cadosch... Je n'y serai point, soyez tranquille... et que mon absence vous soit légère.

Sur quoi, Démétrius salua Démosthène d'un petit geste complice et familier et s'éloigna rapidement.

Napoléon de Bourbon Dépotoir resta quelques instants atterré.

— Allons, se dit-il, en voilà un qu'il faudra ménager... Le principal est qu'il ne m'interdise pas de coucher avec sa maîtresse... ni même de lui emprunter de l'argent... Mais quel peut bien être son but?

Et le mulâtre se creusa la cervelle.

Mais le réflexion le fatiguait... Il renonça vite à comprendre, et hèla un taximètre qui descendait la rue Blanche.

— C'est égal, pensait il en s'installant dans son sapin, il y a de rudes canailles dans ce Paris, tout de même!

X.

Paris appartient à ceux qui se lèvent de bonne heure, aux gens de Toulouse et à quelques autres qui ne sont pas nés dans l'endroit. C'est pourquoi Napoléon Démosthène, qui ne sortait jamais de son lit avant trois heures de l'après midi, fut debout le lendemain dès patron-minette, malgré l'indifférence qu'apportent les mulâtres à ce genre de sport (je veux parler, bien entendu, du lever matinal.)

Dès onze heures et demie, il avait achevé sa toilette qui se bornait du reste à des soins de propreté aussi élémentaires que les notions de M. Pelletan sur l'Histoire de la Marine, et descendait à la salle à manger de l'*Hôtel des princes Exotiques et de Valparaiso.*

Il y trouva Madame Gotier qui présidait aux apprêts du déjeuner et qui l'accueillit par les allusions les plus transparentes „à la petite note qui grossissait toujours."

— Un peu de patience, chère Madame, répondit-il. Les fonds commencent à rentrer.

— Je voudrais le voir pour le croire, grommela la patronne.

— Justement, reprit Napoléon Démosthène,

vous me faites penser que vous seriez bien aimable si vous pouviez me donner la monnaie de mille francs.

Sur ce, il sortit son portefeuille et, de la liasse des trois mille quatre cents francs négligemment étalés, sépara l'hercule qu'il tendit à Mme Gotier. A la vue du matelas, la patronne laissa choir une assiette qui ne se cassa point, et, soudain respectueuse, même melliflue :

— Vraiment, dit-elle, monsieur de Bourbon (ce nom bien français lui en imposait quoiqu'elle en eût)... je ne sais pas s'il nous reste en caisse la monnaie d'une somme aussi importante. Mais, pendant que vous déjeunerez, Edgar ira vous la chercher.

— C'est cela, dit Napoléon, et qu'on me serve bien vite, n'est-ce pas. Je meurs de faim et j'ai des tas de courses à faire.

— Tout de suite ! monsieur de Bourbon... A cette heure-ci personne n'est encore arrivé et on ne va s'occuper que de vous.

Et Mme Gotier s'empressa, obséquieuse et repentante.

Napoléon de Bourbon fit un déjeuner digne de ses noms et prénoms diversements glorieux et ne refusa pas la bouteille de Musigny 1893 (le vin d'Edgar) que la patronne alla elle-même lui quérir à la cave.

Son repas fini, il demanda qu'on lui fît avancer une voiture et daigna s'entretenir quelques instants avec Mme Gotier du marasme des affaires et de la difficulté que tout le monde trouve à *rentrer dans son argent.*

Comme il allait sortir, M. Edgar Gotier le poursuivit dans le corridor.

— Et votre monnaie, Monsieur de Bourbon!

— Tiens j'allais l'oublier... fit Napoléon qui ne pensait qu'à cela.

Et royalement, sans les compter, il empocha vingt louis et six fafiots d'un bel azur tout neuf.

— Ah... dites donc, M. Gotier, fit-il... si par hasard, je ne rentrais pas ce soir, ne vous inquiétez pas de moi. Il peut arriver que je sois forcé de découcher pendant quelques jours... mais je n'en garde pas moins ma chambre.

— Oh! vous pouvez en prendre à votre aise, monsieur de Bourbon, nous sommes bien tranquilles, allez! Si nous n'avions que des clients comme vous...

— Au cas où mon cousin le chevalier d'Epernon des Goyaviers viendrait me demander, vous lui direz, s'il vous plaît que je passe deux ou trois jours chez notre compatriote le général de Montmorency Cassonnade, à son château de Versailles.

— Très bien, Monsieur de Bourbon, votre commission sera faite, répondit le crédule Edgar Gotier qui avait inscrit ces noms illustres sur un petit carnet.

— Ah... et si par hasard, mon cousin le chevalier vous laissait mille francs pour me les remettre (je lui ai dit qu'il pouvait le faire en toute confiance)... vous me les déduiriez de ma petite note, n'est-ce pas?

— Jamais de la vie, monsieur de Bourbon, protesta le patron, nous vous attendrions.

— Pas du tout, je vous prie. Vous pouvez avoir une échéance et je dois commencer à vous devoir... combien?... deux mille?

— 1342 francs 75, monsieur de Bourbon! vous voyez que vous avez encore de la marge.

— Ah! c'est beaucoup moins que je ne pensais. Allons tant mieux. Au revoir. A demain, ou après-demain et n'oubliez pas ma petite commission.

Edgar Gotier reconduisit Napoléon jusqu'à sa voiture, ferma lui-meme la portière après avoir donné l'adresse: consulat de Papaouto . . . et rentra à reculons en esquissant des révérences.

— C'est égal, dit-il à sa femme, il n'y a tout de même que ces étrangers de grande famille...

Dans son sapin, Napoléon se laissait aller à une gaîté enfantine.

— John Likespy avait raison, pensait-il: ce Paris est vraiment le pays des poires.

Dès que l'hôtel des *Princes Exotiques* ne fut plus en vue, il se pencha à la portière:

— Cocher! conduisez-moi donc d'abord à *Merry England.* Vous savez?.. le magasin de confections des grands boulevards.

— Si je le connais, tu parles, Chocolat! répondit l'automédon, moins enclin au respect que le naïf Edgar Gotier.

Mais Napoléon ne voulut pas entendre: il se sentait dans une passe de veine où les contingences ne l'atteignaient plus. Tout allait bien: il avait regagné à peu de frais la confiance du ménage Gotier... Il n'aurait qu'à revenir pendant une semaine encore à l'*Hôtel des Princes exotiques et de Valparaiso,* pour déménager les quelques vêtements qui lui restaient de sa splendeur enfuie... Au pis aller, on pouvait entrer dans sa chambre: sa malle soigneusement fermée à triple tour eût

rassuré par sa lourdeur les hoteliers les plus soupçonneux; car depuis quinze jours Napoléon y entassait des pavés ramassés au hasard de ses vadrouille nocturnes parmi les rues en réfection.

Il s'agissait maintenant de se nipper décemment, d'acheter une malle, une valise et un nécessaire impressionnants et de s'installer dans un grand hôtel: ce fut l'occupation de son après midi. Moyennant vingt-cinq louis, *Merry England* lui fournit un complet veston, un complet redingote et un pardessus à taille d'un londonnisme approprié, deux chapeaux et quelques objets de seconde nécessité tels que chaussettes, cravates voyantes, etui à cigarettes, et flacon de sels. Quinze autres louis lui procurèrent une sac garni de flacons, une valise ventrue et une suit-case plate, tout une attirail de voyage capable d'éblouir le personnel des hôtels les plus confortables. Sous prétexte qu'il fallait simplifier les choses et qu'il partait dans le délai d'une heure, Napoléon fit disposer sous ses yeux dans le fond de sa malle tous les vêtements qu'il venait d'acheter — fit charger le tout sur sa voiture — et de là se rendit au *Veglione de Nice* où il s'envoya pour trois cent cinquante francs de lingerie.

A deux heures 1/2, toutes ses emplettes achevées, il débarqait dans la cour d'honneur du *World's hotel*, près de la place de l'Etoile, et s'installait dans la chambre 492 (vingt francs par jour, éclairage et service compris, *lift and bath room)*, après avoir, selon sa forte méthode, déposé deux mille cinq cents francs à la caisse sur les 2700 qui lui restaient. — Le manager de l'hôtel, persuadé qu'il avait affaire à quelqu'un de ces monar-

ques diversement colorés qui viennent à Paris pour s'initier aux bienfaits de la civilisation, accabla Napoléon Démosthène des plus flatteuses prévenances: il lui montra les splendeurs du colossal *Building* qui enlaidit une des plus belles avenues du monde et il sut arborer un sourire discrètement complice quand le mulâtre inscrivit sur le registre des Etrangers la kyrielle de noms où tenaient quelques siècles de gloire... un sourire qui sait ce que parler veut dire!

— Est ce que monseigneur prend quelque chose le matin? demanda-t-il.

Napoléon faillit d'abord regarder autour de lui... mais il sut se retenir à temps et, condescendant:

— Un chocolat, dit il, entre dix et onze heures.

Et il ajouta, impavide:

— Est ce que vous avez un garage pour les automobiles?

— Nous avons tout ce qu'il faut, répondit le manager. Un garage pour vingt cinq machines et deux puits...

Napoléon Démosthène qui, de toute sa vie, n'avait pas fait un kilomètre sur une motocyclette crut avoir mal entendu; mais, trop finaud pour interroger le manager sur la nature de ces *puits*, dont l'utilité lui échappait, il regagna sa chambre, défit sa malle, rangea sur une table les accessoires de son beau nécessaire de toilette et revêtit le complet redingote tout fait qui semblait l'avoir été pour lui. — Il garda toutefois ses bottines jaunes (on ne peut pas tout savoir...) et mit une cravate plastron (toute faite... comme la redingote) dont la couleur l'avait séduit, pour ce que le rouge vif et le vert exaspéré s'y mêlaient sans se con-

fondre. Une fois habillé, il alla jeter un coup d'oeil à la bath room — et il se contenta de se laver les mains au fond de la baignoire et de se vaporiser le visage avec un bien singulier mélange de White Rose et de Trèfle incarnat. — Après quoi il se coiffa d'un panama, un vrai, qu'il avait acheté 50 dollars à New York... et la glace de l'armoire anglaise lui renvoya l'image d'un des plus parfaits gentlemen qu'il eut jamais admiré.

... A quatre heures vingt... car il faut toujours se faire attendre, Napoléon Démosthène descendait de voiture devant le petit hôtel de la rue du Ranelagh, tapi sous le feuillage au fond d'un jardin sombre et frais. — Il poussa la grille entr'ouverte et si le sable de l'allée ne crut pas devoir crier sous son pas vainqueur, cela tient sans doute à ce qu'elle était pavée de larges dalles blanches. Un larbin, glabre et ironique, l'attendait en haut du perron.

— Votre maîtresse est là? demanda simplement Napoléon Démosthène... qui ne croyait pas si bien dire, le fidèle Paddy, robuste et discret Irlandais, servant madame Hackel Cadosch... et lui servant aussi, depuis plus de cinq ans.

Paddy ne s'étonna point... il en avait vu et entendu bien d'autres...

— Monsieur de Bourbon Dépotoir? demanda-t-il.

— Soi-même, répondit le mulâtre qui parlait plusieurs français.

— Madame attend Monsieur au salon...

... Le salon de madame Hackel Cadosch était un paysage, comme son état d'âme, et quand il franchit le seuil, Napoléon Démosthène eut peine

à se retenir d'un respect que jamais nulle cathédrale n'aurait pu lui inspirer... Tout ce que le mauvais goût de deux générations de brocanteurs peut accumuler d'audace ridicule et d'insolente ignorance dans une vaste galerie éclairée par trois fenêtres triomphait là dedans avec une incohérence auprès de quoi le salon de feu Zola eût paru arrangé par le goût exquis et sûr d'un Jacques Blanche — et les plus tristes fronts (les plus souillés peut-être) se déridaient soudain à voir un lit annamite drapé de daghestans se dresser sur un tapis marocain, des fauteuils Louis XVI fraterniser avec des guéridons turcs, et des étagères de Maple plier sous le poids de bibelots chinois, de statuettes byzantines et de porcelaines hispano mauresques. Cela tenait à la fois de la pagode, de l'isba, de l'hôtel meublé, de la brasserie, de la canhia indochinoise, du bazar et du joubert.

... Et de se vaporiser le visage avec un bien singulier mélange de White Rose et de Trefle incarnat. (P. 184).

Mais Démosthène ne s'en dit pas si long... il eut raison peut-être, et d'ailleurs il eût été bien empêché... Il conçut seulement que tout cela avait dû coûter très cher — en quoi il ne se trompait point, Démétrius ayant touché cent mille balles de commission sur les faux Trouillebert, les simili Willette et les

pseu-Daubigny qui garnissaient les murailles.

En ce décor de somptuosité tocarde, madame Hackel Cadosch s'encadrait tout naturellement et si l'on peut dire, comme chez elle... Elle était coiffée d'une manière de tiare qui seyait à son visage busqué et mat, et se drapait dans une robe d'intérieur rouge éteint qui plaquait aux bons endroits.

Elle se leva et vint au devant de Démosthène avec un empressement du meilleur augure:

— Je commençais à croire que vous m'aviez oubliée, dit-elle.

— Vous êtes mon ciel et l'étoile de ma vie, répliqua Démosthène avec la plus opportune emphase, car ses amants précédents n'avaient point habitué Rebecca à cette phraséologie ardente et désuète, et elle savait gré à l'enfant de la Savane de s'exprimer en fenimorecooper.

— Asseyez vous, dit elle plus simplement, et du geste dont elle lui eût indiqué une Natchez percée, elle lui fit une place sur le bord du lit annamite où elle venait de prendre une pose qui encourageait à la plus franche cordialité.

Napoléon Démosthène pensa fort justement qi'il n'était pas venu pour autre chose et s'applaudit d'avoir laissé sa canne et son véritable panama aux mains du domestique. Il se servit des siennes pour enlacer Rebecca et lui planta sur les lèvres un baisir lippu et humide qui fit se cambrer les souples reins de la Juive.

Cependant le mulâtre ne perdait point son temps: il avait dégrafé la robe d'intérieur et s'intéressait vivement à découvrir que madame Hackel Cadosch était tout entière gainée d'un

maillot de soie noir, sévère mais juste, et qui la moulait comme une peau . . . Rebecca se défiait de celle que le dieu d'Abraham lui avait confiée pour son usage personnel et qui n'était point blanche ni satinée. mais se marbrait fâcheusement — et périodiquement du reste — de plaques d'eczéma, rose et héréditaire.

L'assaut de Démosthène n'effraya point la triple veuve. Elle s'attendait à cette brusquerie et frissonna voluptueusement de se sentir parcourue à travers la soie par dix doigts frôleurs et moites qui bientôt se fixaient.

— Que faites vous, méchant? demanda-t-elle comme si elle ne commençait pas à s'en douter un peu.

Napoléon faisait de son mieux . . . Il répondit par une obscénité précise, qu'accompagna fort à propos un craquement de soie qui se déchire . . . Rebecca eut juste le temps de penser: „Encore un stoppage" et fut bousculée sur le lit annamite qui n'opposa aux étreintes des deux amants que la force de l'habitude. Leurs odeurs respectives de bouc et d'huile de palme se mélangèrent . . . La fusion des races s'opéra.

Et madame Hackel Cadosch emmena Démosthène faire le tour du propriétaire dans son cabinet de toilette merveilleusement approprié à ces circonstances où les soins de l'hygiène triomphent des nécessités de la repopulation, (joli sujet de fresque pour l'Ecole de Médécine). Après l'ivresse, les flacons innombrables qui encombraient l'immense toilette de marbre occupèrent l'ingénuité du mulâtre.

Puis ce furent d'autre jeux.

Napoléon Démosthène s'y montra bien moins habile qu'à l'étreinte brutale où les gens de sa race bornent leurs avantages... Rebecca s'étonna même d'une gaucherie que son expérience avertie lui révéla irrémédiable... Mais elle n'en voulut point à son amant: elle savait se spécialiser et le grand principe de la division du travail réglait tous ses abandons. Même elle sut quelque gré au jeune *pays chaud* d'une ignorance qui prouvait qu'il avait atteint la trentaine dans un état voisin des Tropiques, et de la candeur.

En un tour de main, Démosthène, dévêtu lui-même l'avait dépouillée de sa chrysalide et la nudité de Rebecca lui semblait, par comparaison à la sienne, d'une blancheur qui le remplissait d'orgueil et de joie.

— Ça ne te fait rien, mon chéri, demanda la Juive de voir ces taches rouges que j'ai sur la peau?

— Oh moi... je n'ai plus rien à craindre, répondit Démosthène avec un calme qui eût désarmé monsieur Brieux. Voilà déjà quinze ans que....

— Tiens, moi aussi, à Smyrne, pensa Rebecca qui négligea toutefois d'avertir son amant de cette coïncidence.

Et, tout haut!

— Mais tu es fou!... Ce n'est pas du tout ce que tu penses...

Le mulâtre regretta la brusquerie de son aveu dénué d'artifice et, dans sa crainte de s'être compromis, il ne remarqua point d'abord que Rebecca n'insistait pas autrement sur le danger où elle pouvait se croire exposée.

— Ces petites taches, dit-il assez ingénieusement, pour détourner la conversation... elles me plaisent au contraire sur ta peau. Elle te donnent l'air d'une jolie panthère blanche et rose.

Mme Hackel Cadosch fut si flattée de cette galanterie équatoriale qu'elle n'hésita pas à prouver sur le coup à Démosthène qu'il avait trouvé le chemin de son cœur. Et cette fois le mulâtre apporta dans son effusion une lenteur qui acheva de lui conquérir la Triple Veuve — trois fois heureuse.

Quand ils se furent bien convaincus que leurs dieux différents (ce sont deux puissants dieux) les avaient créés l'un pour l'autre, Mme Hackel Cadosch remmena Démosthène dans son salon et s'assit tout près de lui.

— Et maintenant, mon chéri, dit-elle, tu vas me raconter ton histoire.

Napoléon ne répondit point comme l'eût fait l'incorrigible Maugis: „Il me semble que vous la connaissez assez maintenant."

Il s'attendait à cette question et, dans le silence des cabinets du *World's Hôtel*, s'était composé une petite biographie qui n'était pas dans un taximètre.

Il la détailla sans trop d'inadvertances, d'une voix sombre comme sa couleur et celle de son sujet, à Mme Hackel Cadosch qui, peu à peu, se sentit inondée de tendresse...

Fils d'un héros de la quarante et unième révolution papaoutienne, il avait suivi son père dans l'exil, après l'assassinat du Président Jean-Bart de Turenne Condé la Framboisière que leur parti, vainqueur, avait élevé au pouvoir. Réfugiés dans

une Amérique hostile où la sœur de Napoléon, une jeune fille d'une idéale beauté, était violée au bout de trois mois par un planteur qui l'emmenait vers le Sud, le père et le fils s'étaient consacrés à la vengeance de l'enfant et au triomphe de la liberté. Ils étaient parvenus à retrouver le ravisseur qui avait succombé sous leurs coups, non sans leur avoir appris en mourant qu'Andromaque-Esther-Athalie-Phèdre de Bourbon Dépotoir s'était suicidée pour ne pas survivre à son déhonneur. Cependant la quarante-troisième révolution papaoutienne leur avait permis de réintégrer leur patrie. Le nouveau président, le général amiral duc de Clisson du Guesclin Xaintrailles les Topinambours était un ami personnel du père de Napoléon.

Rentrés dans leurs biens, qui leur avaient été — tu penses! — confisqués, le père et le fils auraient vécu heureux sans ce goût d'aventures qui tourmente l'âme des héros. Au bout d'un an le président de Clisson du Guesclin ayant été renversé par le parti intransigeant des Noirs d'Ivoire, ils s'étaient attachés à sa fortune, ce pour quoi la leur avait été confisquée de nouveau. Le père de Napoléon condamné à mort avait été fusillé sous les yeux de son fils enchaîné et était tombé sur le cadavre de son ami le général amiral duc . . . (voir plus haut).

Dès lors Napoléon n'avait vécu que pour la vengeance; étant parvenu à s'évader de la prison de Papaouto, il avait gagné l'intérieur de l'Ile et prêché la sainte révolte; tout le pays s'était soulevé à sa voix. Devenu chef de bande et créé général marquis sur le champ de bataille, il s'était fiancé à la fille d'un grand chef de l'intérieur, Mlle Hermine

Solange de Sévigné-Maintenon de Lafayette Cassonnade, qui du reste lui avait déjà donné un enfant. Le parti de la résistance allait triompher : un corps d'armée de cent quinze hommes uniquement composé de colonels et de chefs de bataillon marchait à l'assaut sous les ordres de Napoléon Démosthène lorsqu'une canonnière américaine venue au secours du gouvernement régulier avait tiré du large sur le groupe des vainqueurs. Il en était resté quatorze, neuf colonels, quatre commandants et le général-marquis.

Ces héros décimés s'étaient rejetés dans l'intérieur et avaient fondé une République dissidente. Mais la division n'avait pas tardé à se mettre entre eux. Deux des colonels s'étaient épris d'une passion insensée pour Hermine Solange de Sévigné-Maintenon devenue marquise de Bourbon Dépotoir : après avoir tué ses deux adversaires en duel (deux duels sans merci, le révolver d'une main, le sabre de l'autre) Napoléon Démosthène s'était trouvé en butte à la haine des survivants que l'étonnante beauté d'Hermine Solange avait affolés . . .

Une nuit que tout dormait dans le village où ils s'étaient installés, la case du général marquis avait été envahie . . . Napoléon Démosthène garrotté sans avoir eu le temps de se mettre sur la défensive avait assisté au déshonneur de sa jeune femme, violée douze fois sous ses yeux par des soudards en délire . . . Enfin il était parvenu à ronger ses liens et bondissant sur le treizième agresseur qui soumettait Hermine à la honte d'un treizième viol, il l'avait dompté, terrassé, désarmé, tué et s'était servi du révolver arraché au mourant pour brûler la cervelle d'Hermine Solange qui

l'avait supplié de lui accorder cette suprême faveur.

Alors, poursuivi par les sicaires du gouvernement régulier, traqué par les soudards qui lui

.... Elle lui fit une place sur le bord du lit. (P. 186).

avaient volé son honneur, il avait pu gagner la côte par des prodiges de valeur et s'était échappé à bord d'un paquebot qui rentrait en France.

— Et votre enfant? demanda naïvement Ré-

becca dont le pacifisme s'était enivré au récit de cette vie, imaginaire mais héroïque.

— Mon enfant? reprit Napoléon Démosthène qui avait complètement oublié ce détail... Je l'ai confié à des amis sûrs qui l'élèveront dans le culte de la Liberté...

Elle attira contre ses lèvres la tête crépue du mulâtre. (P. 194).

... Le récit de Napoléon Démosthène Egalité n'avait soulevé aucun doute dans l'âme cosmopolite et romanesque de Mme Hackel Cadosch. Tout cet imbroglio dramatique répondait parfaitement à l'idée qu'elle se faisait des hommes de couleur d'après les romans d'aventures... et du reste les cases de son cerveau n'étaient guère plus garnies que celle de l'Oncle Tom. Sous ses dehors d'intellectuelle elle avait conservé la mentalité des midinettes qui rendent le dernier montépin au cabinet de lecture en disant: „Comme c'est bien écrit!" et qui sortent d'une

matinée populaire *d'Athalie* en se demandant si la pièce est finie „puisque ces gens-là ne se sont pas mariés."

Les malheurs du héros de l'Indépendance éveillèrent en elle un instinct de maternité qu'elle n'avait encore ressenti pour aucun autre homme : cela, joint à la nudité bronzée qui lui avait tant plu tout à l'heure, la remplit d'une tendresse dont elle ignorait la douceur. Car elle ne s'était pas préoccupée jusque là d'être bonne . . . Voilà que pour la première fois son cœur se mettait à vibrer en même temps que son sexe, et son sentimentalisme acquis devenait sincère en s'accordant avec sa sensualité.

Elle comprit vaguement qu'elle aimerait Démosthène plus et plus longtemps que tous les autres, parce que celui-là lui fournirait des occasions de souffrir et de se dévouer . . . Ainsi cette intellectuelle détraquée retrouvait le sens de la nature et de la vie, à propos d'une gouape exotique qui ne songeait qu'à tirer d'elle la forte somme.

Elle attira contre ses lèvres la tête crépue du mulâtre.

— Mais alors, mon pauvre chéri, demanda-t-elle, de quoi peux-tu vivre à Paris ?

— De privations, gémit Napoléon Démosthène... Et il entonna, de sa détresse, un tableau dont se fût offensée la dignité d'un mendiant professionnel. Il ne cacha point à Rébecca les expédients où il en était réduit. (On ne sait jamais . . . et Maugis et Parville raconteraient peut-être un jour où et comment ils l'avaient rencontré ! . . .)

Ah ! l'on pouvait aller aux renseignements ! Les patrons de l'humble hôtel, dont il évita du

reste de donner l'adresse, avaient suivi toutes les phases de sa misère...

— Tu n'as donc jamais appris aucun métier? demanda Rébecca chez qui le sens pratique de la race ne perdait jamais ses droits.

— Vous ne voudriez pas! s'écria Démosthène avec une indignation parfaitement sincère: car le travail lui semblait une déchéance.

Mme Hackel Cadosch lui sut gré de cette noble protestation où elle sentit se révolter l'instinct aristocratique d'un être supérieur.

Cependant Napoléon Démosthène déplorait l'imprévoyance de l'éducation princière qu'il avait reçue, et qui ne l'avait préparé qu'aux devoirs du commandement.

— Et voilà les gens que nos soudards prétendent civiliser! pensait Rébecca qui conciliait curieusement la haine du sabre avec le culte des héros...

— Enfin tu m'as rencontrée, mon petit... conclut-elle. Et dorénavant je veux que tu mènes une existence digne de toi, digne de ton nom...

Napoléon Démosthène de Bourbon ne se demanda point lequel: il entrevoyait l'avenir tout rempli par les joies du poker et du bac, les diners dans les restaurants chers, les faveurs de tout le premenoir des Folies-Bergères...

— Hélas, dit-il hypocritement... c'est de toi surtout qu'il faut que je sois digne et je voudrais te faire honneur.

— Ne t'inquiète pas mon aimé, reprit Rébecca... J'ai assez de fortune pour deux.

— Pour vous et pour monsieur Démétrius? interrogea le mulâtre qui ne manquait pas de roublardise.

— Vilain jaloux ! s'écria madame Hackel Cadosch, amusée et flattée... Tu comprends très bien ce que je veux dire... Tant que nous nous aimerons, je ne veux pas que tu connaisses le besoin. ... La volupté ne s'accommode pas de ces vilaines préoccupations... je ne veux pas que tu penses à l'argent. Tu me diras sans fausse honte ce qu'il te faut...

Napoléon Démosthène crut devoir esquisser un geste de protestation sublime.

— Ne te fâche pas, supplia Rébecca... Si tu savais comme je suis au dessus des préjugés mondains! Ceux qui s'aiment librement se mettent à l'écart de toutes les conventions sociales!

La beauté neuve et profonde de cet argument eut raison de tous les scrupules — dont Napoléon Démosthène n'avait garde de s'embarrasser...

Il se jeta aux pieds, larges et plats, de sa bienfaitrice, en se demandant simplement si elle casquerait le soir même.

— Ah! vous me sauvez la vie! s'écria t-il et je ne sais comment je pourrai jamais reconnaitre...

— D'abord veux tu bien prendre l'habitude de me tutoyer? minauda la Juive. Que signifient ces manières, monsieur mon amant?... Il me semble que vous me parliez plus familièrement tout à l'heure devant la cheminée du cabinet de toilette.

— Pardonne moi, soupira Napoléon Démosthène... Si tu savais comme il faut que je t'aime pour accepter ainsi...

— La belle affaire! Est ce que tu ne me rendras pas tout cela un jour?

... Napoléon Démosthène fut traversé d'une inquiétude vague...

— Mais bien sûr, bêta... quand on t'aura restitué tous les biens qui t'ont été confisqués.

— C'est vrai! s'écria Napoléon Démosthène qui n'y pensait déjà plus... Il suffit d'une révolution!...

— Là, tu vois bien! Alors de quoi t'inquiètes tu?

— Mais ce Démétrius, interrogea timidement le mulâtre qui gardait quelques craintes...

— Poulo? (je l'appelle toujours ainsi...) C'est mon homme d'affaires: il administre ma fortune, au mieux de mes intérêts, du reste... mais il n'a nullement le droit de contrôler l'emploi qu'il me plaît d'en faire. Il ne manquerait plus que je lui rende des comptes!

— Tu me jures qu'il n'a plus aucun droit sur toi?

— Il a été mon amant: c'était le meilleur ami de mon dernier mari... Mais c'est fini, tout cela!

— Ah! c'est que, vois-tu, Rebecca, je le tuerais, rugit le mulâtre auquel Démétrius inspirait une frousse raisonnée mais violente.

Madame Hackel Cadosch trouva Démosthène si noblement beau dans sa fureur qu'elle se jeta à son cou et, d'une voix changée et rauque:

— Viens m'aimer! dit-elle...

Car elle avait du tempérament.

Napoléon Démosthène comprit que ses nouvelles fonctions ne seraient point une sinécure.

Et madame Hackel Cadosh lui fit visiter sa chambre à coucher.

C'était un spectacle à souhait pour le plaisir des vieux... De multiples glaces y reflétaient

le lit immense et bas, tout couvert de coussins qui facilitaient les poses de la conversation... Une lampe mauresque épandait sa lueur discrète parmi de lourdes draperies et faisait luire par places la marqueterie d'une admirable commode Louis XVI sur quoi s'équilibrait tout un éventaire de photographies féminines — et masculines même.

Napoléon Démosthène fut un peu gêné de retrouver là le visage dur, le nez busqué, les yeux brillants, la terrible moustache et la lèvre ironiquement dédaigneuse de Démétrius Chrysargyropoulo.

Mais il n'en remplit pas moins ses devoirs et sut faire face à l'échéance.

Comme il restait étendu sur le lit où l'appesantissait une fatigue heureuse, Rébecca qui s'habillait pour le soir et circulait à travers la chambre et le cabinet de toilette, revint tout à coup s'asseoir auprès de lui, et lui tendant un petit portefeuille de maroquin souple:

— Tiens, chéri, dit-elle, voilà qui te permettra de ne penser qu'à ta Rébecca! Je t'en donnerai un petit comme ça tous les mois... et, si ça ne suffit pas, tu me le diras bien gentiment.

Napoléon Démosthène sut résister à la tentation d'entrouvrir le portefeuille et donna à sa maîtresse le baiser profond et prolongé à quoi sont tenus les gentlemen qui se trouvent dans son cas... Mais, dès que Rébecca eut le dos tourné, il inspecta rapidement le petit étui de cuir odorant...

Deux mille balles!

Il eut peine à retenir un cri de surprise joyeuse... Et comme cela tous les mois. Ah! ces grandes dames

savent vraiment le prix des choses . . . et il n'y a qu'à Paris qu'on peut se créer une situation.

— Es-tu content, mon coco? demanda Rébecca qui rentrait dans la chambre et qui prouvait par cette simple question une certaine connaissance du pauvre cœur des hommes.

— Content? reprit Napoléon Démosthène d'un ton vague et lointain . . . mais ton amour illumine ma vie.

— Mais l'éclaire-t-il assez? demanda Rébecca qui ne répugnait point au langage expressif des demi-mondaines.

Napoléon ne comprit pas du tout: certaines subtilités lui échappaient encore.

— Comment tu n'as pas regardé mon cadeau? . . . poursuivit le triple veuve que tant de discrétion commençait à impressionner.

— Mais non . . . pas encore.

— Ah! tu es un vrai gentilhomme, s'écria sa maîtresse qui, du reste, le pensait sincèrement.

Napoléon Démosthène rouvrit le portefeuille avec des gestes d'enfant déficelant un paquet d'étrennes et n'hésita point à manifester de nouveau sa reconnaissance, si vivement, que Rébecca lui dit:

— Non, chéri, nous n'avons plus le temps avant dîner; il faut que je finisse de m'habiller.

Le mulâtre n'eût point reculé devant un petit supplément, les gens de sa race apportant aux entretiens d'amour une mollesse relative qui leur permet de fournir, à défaut de mieux, de la quantité . . . Mais sept heures venaient de sonner à la petite pendule de Saxe qui décorait la cheminée et l'on entendait dans le cabinet de

toilette le pas menu de la femme de chambre...

— Tu dînes avec moi, dit Rébecca avec autorité.

— Mais je ne sais vraiment...

— Nous ne serons que tous les deux... Nous dinerons ici, bien entendu. J'ai un chef excellent, et puis tu me conduiras au *Gouap' Caf' Conc'*, j'adore ces endroits-là... et j'ai fait louer deux fauteuils ce matin.

— Je suis ton esclave, répondit le mulâtre, qui s'y connaissait... et, à part soi il se dit joyeusement: „Allons, tout va bien. Si on est nourri avec ça!... Et le théâtre à l'oeil... Je crois que je vais m'en tirer."

Madame Hackel Cadosch trouva Démosthene si noblement beau dans sa fureur qu'elle se jeta à son cou. (P. 107).

— ... Seulement continua-t-il à haute voix, il y

a une petite difficulté . . . c'est que je ne suis pas en toilette de soirée et je demeure si loin que, pour aller mettre un habit . . .

— Oh c'est vrai . . . mon Dieu que c'est donc ennuyeux . . . Mais attends, nous allons tâcher de nous arranger tout de même . . . Voyons tu as de petits pieds . . . à peuprès sa taille . . . tout à fait même . . . Augustine, voulez-vous dire à Paddy d'aller voir dans les affaires de Monsieur s'il ne reste pas une toilette de soirée, habit ou smoking, chemise et cravates blanches et des souliers vernis, enfin tout ce qu'il

. . . . Il inspecta rapidement le petit étui de cuir odorant. (P. 198).

faut et vous apporterez cela ici, n'est ce pas?

Démosthène crut devoir protester.

— Oh mon chéri, répondit Rébecca... Les effets de mon pauvre mari: tu lui aurais tant plu! il n'y a vraiment aucun scrupule.

— Mais ce n'est pas ça, laissa échapper le mulâtre... et s'ils ne m'allaient pas!...

— Bah! pour un soir... Et puis nous allons bien voir...

Un quart d'heure après, dûment équipé, les pieds à l'aise dans les souliers du mort, le torse cambré dans un gilet de piqué blanc, Napoléon Démosthène arborait un habit présentable et qui semblait n'avoir presque rien d'emprunté...

— Quand on est aussi bien bâti que toi, affirma Rébecca, tous les vêtements sont seyants. Je te donnerai la garderobe de ce pauvre Ephraïm. Tout cela s'abîme là haut.

— Habillé! nourri!... et bien payé. C'est la passe de veine, décidément! pensa Napoléon Démosthène et il suivit Rébecca dans la salle à manger qui ressemblait à une cathédrale.

Le diner fut exquis et si les baisers n'y furent pas plus nombreux que les bouchées de pain, c'est que les deux convives s'intéressaient au menu. Ils savourèrent la joie d'un repas bien gagné.

Et ce fut seulement vers le dessert que Napoléon Démosthène se souvint qu'il avait invité la jeune Margot de Miché à la taverne d'Ali Baba (rue Champollion) pour lui remettre les mille francs qui lui revenaient assez légitimement sur la petite opération de la veille.

— Eh bien! pensa-t-il... elle doit en faire un

de ces raffuts! Heureusement qu'on ne me connait pas dans la boîte... je ferai bien de ne pas retourner d'ici quelque temps à la *Souris convalescente.* Et puis, Zut, après tout! Il n'y pas de danger qu'elle aille déposer une plainte... Et ça fait cinquante louis qui tombent.

— Tu as l'air tout heureux, mon aimé, dit Rébecca.

— Ah! Comment ne le serais-je pas? répondit-il, en l'ambrassant.

XI.

Quatre jours après avoir rompu si brusquement avec Maugis, la petite contesse de Lizery s'avisa que ses après midi étaient tout de même un peu vides...

Depuis six ans qu'elle avait offert à Parville les prémisses de son „déshonneur", les joies de l'adultère lui étaint apparues comme le seul emploi possible de ses cinq à sept; elle trompait son mari, le gentil et cordial anglomane Frantz, non point certes par vengeance, par haine ou par dégoût, mais tout simplement pour le plaisir.

Elle estimait avoir assez rempli ses devoirs d'épouse en donnant à son mari une jolie fille dont il était le père. La naissance de Gretchen lui avait coûté d'affreuses souffrances et elle avait décidé que, désormais, elle ne se prêterait plus à ces étreintes brutales et simples dont les conséquences étaient si douloureuses pour les pauvres petites femmes. Les précautions qu'elle imposait à son mari avaint fini par détourner d'elle peu à peu ce brave et candide Belge qui ne concevait point qu'on pût s'aimer autrement que pour une fin pieuse et selon les règles de la nature: sans doute il trouvait toujours la même satisfaction de propriétaire à posséder ce joli corps blond et souple

que la maternité n'avait pas déformé... seulement il y fallait tant de formalités, qu'il en était venu à exiger rarement le *devoir conjugal*, à quoi Suzanne ne se refusait jamais du reste, parce qu'elle trouvait son mari très beau garçon — et puis parce que ça lui faisait toujours quelque chose. Il n'en subsistait pas moins entre eux un malentendu physique, qui venait de ce que Frantz considérait surtout l'amour comme une fonction tandis que Suzette ne voulait pas y chercher autre chose que son plaisir.

... Ce plaisir là, Parville le lui fit si vivement sentir qu'il fallut, pour les séparer l'un de l'autre, toute la méchanceté du monde... le monde où l'on cause... et qui ne pardonne pas au bonheur ni à la pauvreté. Robert était pauvre... on lui en voulut d'être heureux par dessus le marché et, sous peine de passer pour un „vilain monsieur", il dut quitter Suzette au moment même où tous deux en avaient le moins envie... Invitus invitam dimisit... Au XVIIe siècle on eût tiré de ce cas de psychologie mondaine une tragédie... (Et si je prétendais que personne ne l'a faite, on m'accuserait de jeter des pierres dans le jardin de Bérénice)!

De son premier amant, madame de Lizery avait pris le goût des étreintes perverses et des caresses compliquées — et l'idée ne lui vint point qu'elle pourrait jamais s'en passer. Elle se trouvait dans le cas de quelqu'un qui, après avoir toujours honnêtement dîné de soupe et de bœuf, aurait appris à connaître les entremets, les hors d'œuvre, les desserts et toutes les pâtisseries, et qu'on voudrait ramener à son premier ordinaire... Tout le superflu lui devint indispensable et le pauvre

Frantz, bouilli initial, qui déjà lui fournissait si peu de distractions, lui apparut de plus en plus insuffisant.

Parville disparu, elle chercha donc ailleurs et n'eut point de peine à trouver. De consolations en consolations, elle en était arrivée à Maugis qui réunissait toutes les qualités qu'elle pouvait exiger de ses amants: l'expérience, la perversité joviale, le vice averti, la brutalité caressante — et des dons réels de conversation.

Le malheur fut que la face espiègle de Suzette n'éveillait pas seulement le désir des hommes. Madame Hackel Cadosch s'y intéressa vivement et crut d'abord que le meilleur moyen d'arriver à ses fins était encore de séparer Maugis et madame de Lizery... Elle y avait réussi par des voies détournées... A fréquenter le salon cosmopolite de la triple veuve, Suzette avait connu ce genre de raseurs qui ont failli déshonorer l'intelligence en se décorant entre eux du nom d'*intellectuels*... Elle avait rencontré là l'élite de ces pantins qui se prennent au sérieux: les messieurs qui ont découvert brusquement, voilà quelque temps, la Justice et la Vérité pour se venger des huit jours de consigne au quartier que leur aligna jadis un adjudant de semaine ennemi des tireurs au flanc; les redoutables pacifistes enclins à faire casser la figure aux autres pour la sainte cause du désarmement général; les internationalistes qui ont inventé de préférer au leur tous les autres pays où ils se dispensent du reste de porter leurs pénates; les libres penseurs qui ne souffrent pas qu'on pense autrement qu'eux; les penseurs tout courts qui croient qu'en parlant de la Faillite

de la Science Brunetière a voulu incriminer les déraillements ou les pannes d'automobiles; les anticléricaux violemment respectueux des cultes shintoïstes ou des religions hottentotes . . . enfin toutes les illogiques mazettes, les bandagistes libertaires, les anarchos en quête de sinécure et les coulissiers collectivistes qui représentent à leurs propres yeux la Pensée du XXème siècle.

Madame de Lizery avait naturellement subi l'influence des . . . bilieux.

Le ton solennel et grandiloquent de ces bonshommes lui en avait imposé; son éducation rapide, — et doublée d'une instruction si primaire! — la préparait du reste à prendre pour des „idées générales" tous les lieux communs qu'elle ignorait . . . L'idée ne lui vint pas que son amant avait pu faire avant elle, depuis quelque temps déjà, le tour de ces contrées où elle risquait timidement un pied (parmi tant d'autres). L'ironie que Maugis ne cachait point à l'égard de ces altruismes éculés lui parut dissimuler le dédain du renard pour les raisins — et comme les bouffandeaux de la libre pensée affectaient d'ignorer les bouquins de Maugis, Suzette finit par en vouloir à son amant de n'avoir pas écrit quelque chose dans le genre de *Matière et Pensée* ou de *l'Emancipation du Prolétariat* — ou de l'*Histoire de l'Inquisition au Chimborazo.*

Plusieurs fois elle avait tenté d'amener Maugis à ces discussions philosophiques (!): elle eût souhaité que l'écrivain subît son influence et écoutât ses conseils . . . Mais Maugis avait toujours détourné la conversation par une pantomine vive et animée et ramené l'esprit de Suzette à de tout autres

préoccupations . . , Et madame de Lizery, tout en appréciant l'agrément de telles diversions, gardait rancune à son amant de ne point s'intéresser, aussi, à l'évolution de son intelligence.

Madame Hackel Cadosch, au contraire, ne cessait de flatter Suzanne et de l'entretenir dans le sentiment de son importance . . . A force de la complimenter de s'affranchir du joug masculin, elle lui fit entrevoir l'île où tant de nefs ont déjà mouillé.

Jusqu'alors indifférente à ces jeux de la petite Oie (renouvelés des Grecques) Suzanne n'avait prêté à sa perfide amie qu'une oreille attentive . . . Mais sa curiosité restait éveillée et elle se promettait bien de consacrer à son initiation les loisirs que lui laissait le congé de Maugis.

La brusquerie de leur rupture, qu'elle se reprochait un peu, ne lui avait pas laissé le temps d'assurer le lendemain.

Quoique la plupart des hommes qui fréquentaient le salon Hackel Cadosch lui fissent une cour d'honneur, aucun d'eux n'avait su inspirer à Suzette ce sentiment qui induit les jeunes femmes à visiter les collections, à boire du Porto dans des entresols, à déplorer l'absence de crochet à bottines et de houppe à poudre de riz, à fréquenter les bureaux de poste et d'omnibus, à remplir enfin toutes les obligations (libérées) par quoi s'achète le plaisir de l'adultère.

Les intellectuels qui s'occupaient de lui peindre leur état d'âme en termes choisis et, du reste, identiques, n'avaient pas l'heur de lui plaire, parce qu'ils ne répondaient point au besoin d'élégance qu'elle apportait aux choses de l'amour. Ma-

dame de Lizery gardait dans l'aimable irrégularité de sa vie privée (si peu privée) le souci de rester une femme du monde, et son sens parfait du ridicule l'avait préservée de toute déchéance et de tout mauvais choix. L'admiration qui lui était venue pour la curieuse mentalité des habitués du salon Hackel Cadosch ne l'avait pas empêchée de remarquer que ces gens là, sauf quelques exceptions dûment „collées", joignaient une élégance de pions en rupture de chaire à des manières de mastroquets ; ils parlaient de sport comme des bookmakers et d'automobile comme des mécaniciens grévistes ; ils arboraient des barbes incultes sur des plastrons de chemise veufs de boutons, et des cheveux gras sur des cols râpés, mais sales Or, rien n'aurait pu décider Suzanne à se déshabiller dans une maison dont la concierge eût rempli l'escalier d'un arôme pénétrant de bœuf aux petits oignons ou à écouter les déclarations passionnées d'un éphèbe vêtu d'un pantalon de velours bouffant sur des souliers jaunes et d'une redingote ouverte sur un gilet d'habit.

... Ce qui l'amenait au jour de madame Hackel Cadosch, c'était donc surtout l'espoir de pouvoir s'entretenir quelques instants, seule à seule, avec la triple Veuve ... et d'en obtenir un supplément d'informations.

Dans le petit coupé tout parfumé d'elle, qui l'emportait rue du Ranelagh, Suzette s'abandonnait à un de ces monologues qui trompent l'ennui des longues courses en voiture, et qui renseignent si commodément les lecteurs sur la psychologie des personnages.

— J'ai très bien fait, se disait elle, d'attendre

jusqu'aujourd'hui pour annoncer à Rébecca que j'ai lâché cet animal de Maugis. Tous ces soirs ci j'attendais une lettre de lui, je ne sais quoi, une tentative de réconciliation... que j'aurais eu peut-être la faiblesse d'accueillir, avant hier sur tout... où je me sentais au cœur un vide affreux — dont Frantz a su bénificier, du reste... Il ne faillait rien moins, pauvre Frantz, pour le décider à partir en croisière sans moi sur le yacht des Abrahannel... Mais pouvait-il hésiter entre le chagrin de me quitter pour quinze jours et la joie d'être présenté à S. A. R. le duc de Lancastre!... Et puis j'ai fait donner la garde et l'arrière-garde des prétextes et raisons de ne pas naviguer: ma peur naturelle des coups de mer, ma neurasthénie, la fragilité de ma blonde chevelure qui se décolore aux souffles du large, la cruauté de fourrer Gretchen chez les Dames de la Deuxième Apparition, les frais de toilette (à quoi il s'est montré très sensible) l'horreur physique que m'inspire la mère Abrahannel, le sentiment contraire que j'inspire à son troisième rejeton, tout enfin, tout... Et ce soir Frantz aura rejoint le *Goëland*, en rade du Hâvre — et me voilà libre pour quinze jours! Libre de déjeuner seule et de dîner chez maman (je n'en abuserai pas) chez maman qu'il ne peut pas souffrir... Libre d'aller, de venir, de choisir un sucesseur à Maugis, de m'initier aux mystères que Rébecca m'a laissé entrevoir, de me risquer dans ses petites réunions d'amies où l'on ne s'embête pas, dit-on... libre de montrer mes mollets qui gagneront à être connus comme la main (diable de Maugis, il m'influence encore) et de m'exhiber en bébé rose

à cette garden-party... qu'il sera toujours temps de raconter à Frantz. Ah! cette garden-party, sentir sur ma peau les regards chauds de tous ces hommes — et de quelques dames... car il y a gros à parler que la semaine prochaine me trouvera moins naïve... Rébecca va me donner quelques explications nettes et franches.

Le coupé s'engage dans l'avenue Kléber et Suzanne cherche à se représenter des choses.

— Ça n'est pas que j'en meure d'envie... non! Mais je n'ai vraiment personne en vue... Et puis il faut tout savoir... Il y a cinq ans je n'aurai jamais osé. Le père Sérafini m'eût refusé l'absolution... Je serais passée à l'état de *cas réservé*... Mais à présent que je ne pratique plus... Un vice de plus ou de moins, ça ne fait de mal à personne, au contraire.

Le coupé tourne autour de l'encrier colossal et si curieusement symbolique que Monsieur Barrias a dressé à la mémoire d'un poète qui n'en pense pas plus, au milieu de la place Victor Hugo.

— Cette Rébecca... Son regard vert et fixe m'impressionne comme des yeux de magnétiseur... Ses yeux! Il y a des moments où ils ont l'air de lui sortir de la tête et de venir se planter dans les vôtres... Et alors il me semble que je ferais tout ce qu'elle voudrait... et qu'elle ferait de moi ce qui lui plairait... Je m'en doute un peu, d'ailleurs, de ce qui lui plairait... Cinq heures et demie! Ça va être plein de monde chez elle. Je préfère cela... Je ne suis pas encore au point pour aller la voir en dehors de son jour. Bah! je trouverai bien moyen de causer cinq minutes

avec elle et de prendre rendez-vous pour un entretien plus privé...

Rue de la Pompe. Le coupé dépasse une victoria bleue qui fait se blottir Suzette au fond de son coupé.

— Mais je ne me trompe pas... C'est la victoria de Maugis! Smiley a dû la lui rendre. La victoria de Maugis... et Maugis dedans! avec Parville! Où peuvent-ils bien aller dans ce quartier-ci?... Promenade hygiénique sans doute... Ils doivent parler de moi pour s'exercer à m'oublier... Et ces deux grands débris se consolent entre eux... Débris! pas tant que cela! Parville est encore frais comme le Matin calme — et Maugis ne le lui cède en rien... et il a tant de cordes à son arc... cet arc qu'il sait toujours tendre. Allons, décidément, je ne puis pas penser à lui sans lui emprunter son langage. C'est cela qui exaspère Rébecca!! Elle ne peut pas souffrir cette manie des à-peu-près... peut-être parce qu'elle ne comprend pas tout de suite... Mon Dieu! que je vais donc lui faire plaisir en lui apprenant que je suis brouillée avec Maugis... sa bête noire — car elle ne lui pardonne pas d'avoir dédaigné ses avances. Elle aurait été si contente de l'exhiber à ses invités, surtout depuis le succès de *Fleur des Poids*. Elle connaît bien les opinions de Maugis... Mais, pour recevoir un monsieur qui tire à cent cinquante mille, elle oublierait jusqu'à ses devoirs de maîtresse de maison... Quant aux autres... M'a-t-elle assez circonvenue pour lui amener Maugis... Seulement, voilà! Il n'a rien voulu savoir. Il n'y est jamais retourné depuis... depuis

sa première visite... il y a cinq ans... Qu'il m'avait donc amusée ce soir-là!

Et Suzette sourit à se rappeler cette histoire ancienne de Maugis, présenté solennellement par Madame Hackel Cadosch, désireuse de l'épater, à toute une tribu de comtes du pape, et disant ensuite dans l'antichambre au larbin qui lui remettait son pardessus: Merci, baron!

— Il a tout de même plus d'esprit que tous ces gens-là. Mais pourquoi n'en a-t-il pas assez pour me comprendre? S'il s'était seulement intéressé à l'évolution de ma pensée!... Il semble, en vérité, que je ne sois à ses yeux qu'une poupée sans cervelle. Eh bien nous allons voir, mon vieux Maugis! Le muffle! il n'est même pas venu diner mardi... il s'est excusé sous prétexte de je ne sais quelle répétition générale... et j'ai failli m'attraper avec Frantz... qui ne peut se passer de lui... Ah! il me paiera tout cela, je m'en réponds!

L'arrêt du coupé suspendit le ressentiment de la vindicative monologuiste.

Elle franchit la grille toute grande ouverte et pénétra dans le jardin où, sous l'ombre lourde des marronniers, quelques couples d'invités fuyaient le five o'clock pour s'occuper de leurs petites affaires.

Suzanne de Lizery reconnut la jolie Madame Nathan Paillasson, la jeune femme — si légère — du vieux et illustre Nathan Paillasson, Membre de l'Académie des Sciences Inexactes.

Cette charmante académicienne par mésalliance (née Paillasson, elle avait su se faire épouser à 25 ans par le père Nathan, septuagénaire mais riche à millions)... cherchait pour l'instant à

s'isoler sous une touffe de lauriers en compagnie de son flirt ordinaire le jeune André Sanfrapé, poète libertaire, romancier anarchiste et secrétaire d'un commissaire de police...

Madame de Lizery ne résista point au plaisir d'aller troubler leur tête-à-tête, sous couleur de demander des nouvelles de l'illustre Maître...

— Mon mari? dit gaiement Madame Nathan Paillasson. Mais, comme vous le voyez, nous le fuyons à tire d'ailes! Imaginez-vous qu'il est en train d'improviser au milieu du salon une conférence en quatre points sur le Pacifisme... Madame Hackel Cadosch est très embêtée... On ne peut plus causer... Et je connais Salomon (hélas!) il en a pour trois quarts d'heures...

— Ah! mon Dieu, fit Suzette, c'est que j'ai un tas de choses à dire à la patronne.

— Puissiez vous apporter quelque désordre dans les développements de mon époux... Quand il se met à développer...

— On est instamment prier d'entrer pendant l'exécution des morceaux. Allons, je vous laisse... et j'entre dans la fournaise.

... La première personne que Madame de Lizery rencontra dans l'antichambre fut Napoléon Démosthène-Egalité-de Bourbon-Dépotoir, qu'elle voyait pour la première fois. Le mulâtre se pavanait en habit et cravate blanche: car il devait, après le dîner, promener Rébecca dans quelques beuglants et comme il n'avait point encore avoué à sa maîtresse qu'il s'était installé au *Worla's Hôtel*, Madame Hackel Cadosch lui avait permis d'arborer cette tenue prématurée, pour lui éviter un voyage inutile à l'*Hôtel des Princes Exotiques*.

A l'aspect de ce moricaud en sifflet Madame de Lizery se dit, tout naturellement :

— Tiens Rébecca s'est payé le luxe d'un domestique nègre ! . . .

Elle sombra dans l'ahurissement, lorsque Napoléon Démosthène s'avançant vers elle lui dit d'un ton allègre et délibéré :

— Jolie Madame ! . . . est-ce que ça vous ennuierait de venir me voir demain, au World's Hôtel, chambre 492 ?

Le mulâtre avait rencontré chez Rébecca une résistance si désarmée, qu'il en était arrivé à croire qu'il lui suffirait de jeter le mouchoir et que toutes les petites femmes blanches se bousculeraient pour le ramasser. Sa connaissance du monde se bornait au Nouveau, et depuis peu au Demi, et, sa fatuité naturelle aidant, il jugeait qu'en trompant Rébecca avec une de ses amies, il y trouverait, en même temps qu'un plaisir très vif, l'avantage d'entretenir la jalousie de Rébecca, au cas où elle viendrait à se douter de quelque chose . . .

Et puis, l'éclat de rose blonde, que tout de suite il avait admiré chez Suzette, lui rappelait cette Daisy Lucky qu'il ne se consolait pas de n'avoir pu violer . . . A travers la planète, Madame de Lizery était l'image vivante de l'adorable girl de New-Orléans, et Napoléon Démosthène se promettait de prendre une jolie revanche sur cette peau fraîche et veloutée, qu'il goûterait d'autant mieux encore par contraste avec la peau saurienne de Rébecca . . .

Aussi perdit-il un peu son aplomb en entendant Madame de Lizery lui répondre d'un petit

ton à quoi les dames de la *Souris convalescente* ne l'avaient point habitué :

Elle franchit la grille toute grande ouverte et pénétra dans le jardin. (P. 213).

Est ce que ça vous ennuierait, mon garçon, si je vous faisais jeter à la porte?

Le sang mêlé de Napoléon Démosthène ne fit

Et Napoléon Démosthène, rempli soudain de la plus trépidante nostalgie, bondit au milieu du Salon. (P. 224).

qu'un tour, et ce fut d'une voix sourde, frémissante de rage humiliée, qu'il répliqua:

— Ça, je vous en défie bien, par exemple!

— Ah? Eh bien, nous allons voir...

Rouge jusqu'aux oreilles, Suzette entra au salon, et, parmi les groupes immobilisés sous la cascade d'éloquence pétrifiante qui ruisselait des lèvres lippues de M. Nathan Paillasson, elle marcha droit au fauteuil où trônait Rébecca qui l'accueillit d'un sourire pâmé en lui disant à demi-voix :

— Que vous êtes donc jolie, ma chérie !

— Votre larbin me l'a déjà dit, chère amie... répondit Suzette assez haut pour soulever chez les auditeurs de la conférence des murmures de protestation.

— Hein ? quoi ? quel larbin ? bégaya Madame Hackel Cadosch qui ne comprenait pas du tout.

— Eh bien, mais... votre domestique nègre qui a eu l'aplomb de me donner un rendez-vous !

Et Suzette se retournant, se trouva face à face avec Napoléon Démosthène qui l'avait suivie et faisait à Rebecca des signes de dénégation...

Il y eut, pendant un moment, dans l'entourage de Rébecca, cette atmosphère de gaieté sournoise qui accompagne la grande Gaffe.

Madame Hackel Cadosch ne vit qu'un moyen de s'en tirer... Comme elle tenait essentiellement (et pour beaucoup de raisons) à ne point se brouiller avec Madame de Lizery, elle tendit la main à Napoléon Démosthène, avec lequel elle se promettait d'avoir dans la soirée une petite explication privée, et le présentant à Suzette :

— Mon ami le général marquis Napoléon Démosthène Egalité de Bourbon Dépotoir, le héros des dernières révolutions papaoutiennes, dit-elle avec quelque solennité.

Suzette ne salua point et, d'une jolie voix claire :

— Je serais très heureuse, monsieur le héros, dit-elle, de vous faire faire connaissance avec mon mari.

Il y eut un petit froid, et notamment dans le dos de Napoléon Démosthène, qui préférait les femmes blanches à leurs maris et gardait toujours un mauvais souvenir d'une petite semonce qu'il s'était attirée le jour même de son arrivée au Hâvre.

— Je vous supplie, Madame, dit-il, d'agréer toutes mes excuses et je suis prêt à les faire à Monsieur votre mari.

— Rassurez-vous, monsieur le héros, dit Suzette, pour cette fois, cela suffira.

— Allons, allons, mes enfants, intervint Madame Hackel Cadosch, je vois qu'il s'agit d'un déplorable malentendu.

— En effet, reprit Napoléon Démosthène, figurez-vous, chère amie, que j'avais pris Madame pour une autre de vos amies...

— Général, interrompit Rébecca, vous seriez bien gentil d'aller consoler M. Chrysargyropoulo qui paraît s'ennuyer dans son coin.

De fait, jamais Démétrius ne s'était aussi franchement amusé... Il n'avait rien perdu de toute cette petite scène et en dégageait à part soi le sens et la moralité.

— Ça va bien!... ça va bien, se disait-il... Pour que Rébecca n'ait pas débarqué son amant, il faut qu'il lui soit déjà singulièrement attaché par ces faibles liens de la chair... que rien ne pourra dénouer avant trois mois. Elle lui sacrifiera son salon et le rendra odieux à tout le monde. Elle m'a déjà signifié que je n'étais plus pour elle qu'un ami... et je m'en contenterais volontiers,

si cette situation pouvait suffire à assurer mon avenir. Mais il est temps que j'y mette un peu du mien . . . du sien surtout . . . et que je simule habilement une jalousie qui servira à légitimer mon intervention violente au moment où elle deviendra nécessaire et lucrative.

Et, pour se conformer au plan qu'il préméditait, l'artificieux Démétrius reçut Napoléon Démosthène avec une brusquerie si bien simulée que Madame Hackel Cadosch, qui les surveillait du coin de l'oeil, conçut quelques craintes vagues — que l'avenir devait justifier — et se demanda pourquoi le Phanariote, jusque là si complaisant, se mettait à jouer les Othellos. L'attitude un peu fuyante de Napoléon Démosthène devant Suzette ne l'avait point indignée : elle appartenait à cette race dont on a pu dire qu'elle a inventé le ridicule du courage, et Napoléon Démosthène ne lui paraissait point diminué pour avoir accueilli sans enthousiasme la pensée de faire connaissance avec le défenseur naturel de la petite Lizery.

— Il faut excuser le général disait-elle à Suzette . . . C'est une nature ardente comme le soleil de son pays.

— Le seul qui noircisse, répliqua Suzette à qui les leçons de Maugis n'étaient pas toujours inutiles.

— Tous les hommes se valent, ma chérie.

. . . Madame de Lizery allait répondre qu'elle venait d'avoir la preuve du contraire, quand elle fut frappée d'un mutisme soudain par quelque chose de tellement imprévu et stupéfiant, qu'elle en resta clouée dans son fauteuil, les yeux agrandis et la bouche entr'ouverte : Parville venait

d'entrer dans le salon, suivi de Maugis souriant, l'allure aisée comme la critique elle même... Et ce fut bien pis encore, quand Suzette vit son ex-amant faire à Napoléon Démosthène un petit signe de reconnaissance...

Alors quoi? tous ces gens-là se moquaient d'elle?

L'idée lui vint qu'elle était tombée dans un guet-apens et qu'il allait se passer des choses extraordinaires: elle faillit se lever, partir,... mais la curiosité la retint.

Tout se passa le plus naturellement du monde.

Maugis traversa le salon parmi des murmures étonnés sinon flatteurs et des „rumeurs en sens inverses" qui couvrirent un instant la voix inlassable du pacifiste Nathan Paillasson. Il vint présenter ses hommages à Madame Hackel Cadosch qui l'accueillit avec toute la bonne grâce dont elle était capable. Puis il s'assit dans le petit cercle des intimes après avoir salué Madame de Lizery qui n'en revenait pas...

Suzette n'y put tenir. Elle se leva et entraîna Parville dans une embrasure prochaine.

— Voyons, Robert, lui demanda-t-elle à voix basse, que se passe-t-il?

— Mais rien que de très simple... Madame Hackel Cadosch m'a prié de la raccommoder avec Maugis: je le lui ai amené avant-hier. Elle l'a immédiatement invité à sa garden-party et voilà!

— Maugis ici!... Et causant amicalement avec la patronne!... Je ne puis pas me persuader que c'est vrai...

— Le vrai peut quelquefois... Ah! ça, Suzette, il paraît que vous l'avez plaqué, mon pauvre Maugis?

— Qu'est ce que ça peut vous faire!

— Ce que... Ah bien! vous êtes gentille, vous, par exemple! Comment, vous n'avez même pas songé à moi pour remplir l'intérim! Pourquoi faites-vous cette figure-la? Ça n'a rien d'un mot obscène, „intérim!"

— Toutes vos fadaises ne m'expliquent pas comment il se fait que vous et Maugis connaissiez ce nègre...

— Mulâtre, si-ou plaît!...

— Je ne sais pas comment on appelle ces choses-là... Enfin cet individu que la patronne appelle le Général.

— Le Général! Ah! la brave femme! elle avait déjà son Capitaine, son Colonel, voilà ses cadres au complet... Imaginez-vous que Maugis et moi nous avons rencontré ce moricaud; Blackspot le connait très bien; c'est une parfaite gouape qui...

Tandis que Parville mettait Madame de Lizery au courant, la Triple veuve accaparait Maugis et le consultait sur l'ordonnance de cette fête travestie dont elle se promettait un triomphe.

Cependant elle ne se consolait pas d'avoir laissé le redoutable Nathan Paillasson s'engager dans cette conférence interminable qui nuisait à l'effet qu'elle attendait de la présence de Maugis. Elle eût été si heureuse de cornacquer l'auteur *d'A draps ouverts* et d'en faire les honneurs... Mais le pacifiste ne se lassait point: les phrases émollientes volaient sur ses lèvres de miel: déjà, quelques invités avaient gagné prudemment le jardin et les autres présentaient tous les symptômes d'un embêtement général...

— Cet homme âgé continue, remarqua Maugis... Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de le réduire à de plus simples expressions?

— Ah! si vous faisiez cela, cher Maître, soupira Rébecca, quel service vous nous rendriez! Voilà une heure qu'il rase tous mes invités...

— Je ne demande pas mieux que de vous en débarrasser, dit Maugis... Mais je crains que ce ne soit pour toujours...

— Vous auriez alors tous les droits à ma reconnaissance, car, depuis plus de deux ans, je cherche tous les moyens de l'éloigner d'ici où la présence de sa femme est tout à fait déplacée, ajouta pudiquement Rébecca.

— Ah la jolie petite Madame Nathan Paillasson?...

— Elle a flirté partout.

— Comme dans les *Plaideurs!*... Alors, puisque vous m'y autorisez je vais tenter une petite diversion. Laissez-moi seulement prévenir mon vieux Parville dont le concours me sera nécessaire, ainsi que celui de notre charmant ami Napoléon Démosthène.

Madame Hackel Cadosch acquiesça et Maugis alla susurrer quelques mots, d'abord au mulâtre qui parut manifester une joie sauvage, et ensuite à Parville qui, par de savants détours, se rapprocha du piano.

— Qu'allez vous faire? demanda Rébecca, lorsque Maugis fut revenu prendre sa place auprès d'elle.

— Oh! rien de bien méchant! Vous n'êtes point, que je pense, ennemie d'une douce gaieté?

— Pas du tout, d'autant plus que tout mon monde s'ennuie à mourir...

— Alors, ne bougeons plus et prêtons des oreilles attentives.

La voix de Nathan Paillasson se haussait pour ramener l'attention qu'ils sentait fléchissante...

— Oui, clamait-il, de tous les points de la terre le souffle de la Concorde se lève et rafraîchit les fronts redressés des hommes. Sur toute la surface du monde la chaîne de la Fraternité se renoue et les Temps sont proches où les distinctions de Race et de Patrie s'aboliront dans l'accord universel des Peuples, où, tous enlacés, et la main dans la main, dérouleront le sublime Théorie de l'Humanité consciente de sa mission, et, sur l'Autel de la Guerre abattu et dévasté, danseront le...

— Cakewalk! cria simplement Maugis... Et Parville complice attaqua l'ivoire. Et Napoléon Démosthène, rempli soudain de la plus trépidante nostalgie, bondit au milieu du salon.

Une joie féroce secoua les apôtres de la Fraternité universelle. En quelques secondes, malgré les molles protestations de Rébecca qui s'indignait sans aucune conviction, les chaises furent poussées le long du mur, et tous les jeunes gens, rentrés du jardin, se démenèrent avec un entrain qui transforma ce bailloir en une succursale de Bullier.

Il y eut quelques minutes heureuses... surtout quand on put voir Nathan Paillasson courir après sa jeune femme et l'arracher brutalement aux joies de la troisième figure pour l'entraîner dans sa retraite.

Vert de rage, le pacifiste s'en fut présenter à la maîtresse de maison des hommages acidulés, puis sans lâcher sa femme, qui n'y comprenait rien, il s'avança vers Maugis et lui lança ce mot cruel:

— J'ignorais, Monsieur, que vous fussiez professeur de danse !

Madame Hackel Cadosch reçut du mulâtre une correction qui lui fit sentir qu'elle l'aimerait une toute sa vie. (P. 228).

— Et de chausson, Monsieur, répondit Maugis en lançant le regard le plus équivoque à la petite madame Nathan Paillasson qui crut devoir lui adresser un sourire prometteur.

Comme Maugis et Parville reconduisaient Mme de Lizery jusqu'à sa voiture, ils rencontrèrent Blackspot qui arrivait.

Accompagnez-moi donc un bout de chemin, leur dit-elle. Nous allons marcher à pied tous quatre et les voitures nous suivront... J'ai une jolie histoire à vous raconter...

Et elle leur dit quels avaient été ses premiers rapports avec Napoléon Démosthène.

Les deux complices versèrent quelques pleurs de joie.

Blackspot ne se montra point surpris, so exactly like him, affirma-t-il.

— Ce garçon-là, conclut Maugis, est ma plus belle découverte.

— C'est aussi l'avis de Madame Hackel Cadosch, dit Parville.

— Je ne peux pas me figurer cela, fit Madame de Lizery... et un pareil choix me détache bien d'elle.

— Le noir détache, dit Maugis pour dire quelque chose, car il avait peine à dissimuler sa joie.

— Dites donc, Maugis, reprit Madame de Lizery qui était restée quelques instants rêveuse, puisque vous voilà dans les papiers de la patronne, vous me servirez bien de cavalier pour cette garden-party?

— Je ne me suis raccommodé avec elle que pour cela, avoua l'écrivain.

— Oh! vous savez, mes vieux, dit Suzette à ses deux ex-amants, c'est bien fini, nous trois. Mais ça me gênerait de venir toute seule là-dedans... Blackspot est trop incertain. Et puisque Parville se défile...

— Une juste méfiance, dit Parville, me retient de prendre part à ces petites fêtes de famille... Du reste, je pars après demain pour Dieppe où terminer mes *Sentiers du Vice.*

— Tâche que ça ne finisse pas en cul-de-sac, lui recommanda Maugis.

— Allons, je vous quitte, dit Suzette. Vous allez dire des horreurs.

— Sans vous, jamais...

— Et puis je dîne avec ma gamine. Ainsi c'est entendu, Maugis, vous venez me cueillir jeudi?

— Ah! qu'il fait donc bon, qu'il fait donc bon, cueillir Suzette, fredonna Maugis... Est-ce que vous avez toujours l'intention de venir aussi... décolletée?

— Jusqu'au-dessus des genoux. J'aurai des chaussettes.

— Of course, dit Blackspot.

— Les blanches à rayures bleues? demanda Parville.

— Ou les noires à raies rouges? demanda Maugis?

— Vous avez la mémoire fidèle...

— Nous n'avons même que cela! soupira Maugis.

— Allons, adieu! couple heureux! Et ne dites pas trop de mal de moi.

— Nous ne le croirions pas!

Et dès qu'elle fut remontée dans son coupé:

— C'est égal, dit Maugis, nous pouvons nous vanter d'être arrivés à temps; et si la Pieuvre n'avait pas distingué ce mulâtre, tous nos efforts de sauvetage ç'aurait été comme des pommes.

— All 's well that ends well, cita Blackspot.

— Nous avons servi la vertu par des voies détournées, dit Parville... et tu m'en vois aussi heureux que toi: car vraiment ç'eût été dommage! Elle est si gentille, cette chère Suzette!

— Such a dear!

— A qui le disons-nous?

... Ce même soir, Madame Hackel Cadosch ayant exigé de Napoléon Démosthène quelques explications au sujet de l'enthousiasme un peu vif qu'il avait montré pour Madame de Lizery, reçut du mulâtre une correction qui lui fit sentir qu'elle l'aimerait toute sa vie.

XII.

La garden-party costumée de madame Hackel Cadosch n'échappa point à la fatalité de ces fêtes travesties qui sont les plus tristes du monde, parce que les hommes y viennent beaucoup plus nombreux que les femmes, et parce que les dames âgées y voient un prétexte à montrer un tas de choses dont nul ne se soucie plus.

En vain la triple veuve s'était-elle flattée que toutes celles de ses amies qui avaient dépassé la trentaine hésiteraient à revêtir le costume *bébé*, la vieille garde se présenta au grand complet, parée de grâces enfantines et l'on put voir des quadragénaires jouer au cerceau dans les allées du jardin cependant que des matrones poussives édifiaient des pâtés de sable et improvisaient des parties de cache-cache.

Le cosmopolitisme de cette réunion aurait pu servir à démontrer une fois de plus que le privilège de vieillir avec grâce n'appartient qu'à quelques Françaises — et qui s'y sont prises de bonne heure.

Le seul aspect de madame Houské-Covadis, une levantine de cinquante ans, déguisée en fillette mauresque, suffisait à couvrir de ridicule

toute une partie du monde ancien — et quant à la marquesa Concepcion de la Union de Calatrava y Mançanarez, vêtue en gamine andalouse, elle évoquait la forte parole de l'Ecclesiaste „sicut acies ordinata". (Elle est terrible comme une armée rangée en bataille).

... Des robes écourtées se balançaient sur des tibias anguleux ou sur des mollets dont l'énormité gélatineuse faisait penser aux étalages de charcuterie pendant la semaine de Pâques. Des cascades de nichons ruisselaient sur des dilatations d'estomacs, et des flots de Rubens déferlaient des corsages échancrés; c'était vraiement le gala de la Fressure et l'apothéose de la Réjouissance.

Trois cents hommes debout, comme aux Thermopyles, évoluaient parmi ces amas de viandes foraines... La plupart d'entre eux avaient heureusement reculé devant la triste obscénité où sont réduits les pauvres mâles quand il leur faut se déguiser en bébés — et la redingote sévissait uniforme et impersonnelle... Quelques uns, pourtant, avaient tourné la difficulté en arborant des costumes de leur âge (et de plusieurs autres) et d'inévitables mousquetaires coudoyaient des seigneurs dont aucun Valois n'aurait souffert la présence à la Cour, fût ce pour la balayer. De glorieuses défroques couvraient des échines serviles, et se drapaient sur des épaules faites pour le bâton, le knout ou la schlague.

Cette foule masculine, attirée par le fallacieux espoir de contempler les plus jolies jambes de Paris, se vengeait de sa déconvenue par des commentaires dépourvus d'aménité.

Fort aguichante du reste en gamin, veste et

culottes courtes de velours bleu sombre, bas de soie du même ton moulant des jambes dont la beauté sculpturale faisait oublier qu'elles étaient terminées par des pieds... Madame Hackel Cadosch s'évertuait à répandre quelque gaité dans cette mascarade. Elle courait de l'escarpolette qui gémissait sous les pieds de madame Houské-Covadis à la toupie hollandaise où Démétrius, en jeune Palikare, se révélait d'une adresse toute hellénique. La polyglotte Calliope ne quittait point Rébecca: son costume de petit Écossais laissait admirer sous le kilt une paire de jambes nues qui lui aurait attiré les hommages de tous les hommes, si elle n'avait désarmé les admirateurs, cette année, par son indifférence.

— Comme c'est *ennuyant*, darling, disait-elle à Rébecca, que vous êtes innamorata pour ce si vilain coloured man... I can't understand!... Les hommes maintenant, je trouve c'est une chose pour business... Mais pour eux prendre des capotes!...

— Béguins... corrigea madame Hackel Cadosch... Béguins!

Et rêveuse comme si elle se parlait à elle même:

— C'est vrai, je l'ai, le béguin pour ce Napoléon Démosthène. Tout me plaît en lui... et sa brutalité même... et j'ai bien pour que cela ne dure longtemps... Croiriez vous, Calliope, que j'en suis un peu jalouse?

— Why! Jalouse! vous dites, s'écria Calliope... oh! Toujours pas à cause de moi... per Baccho! No matter!

— Non pas à cause de vous, je vous assure, chérie...

Madame Hackel Cadosch, selon son habitude, disait la moitié de la vérité . . . L'autre, c'est qu'elle était follement jalouse de Madame de Lizery.

Autant par cynisme naturel que pour faire marcher sa maîtresse, le mulâtre n'avait point caché à Rebecca son admiration pour Suzette au point que, si elle l'eût osé, madame Hackel Cadosch eût désinvité la petite comtesse. Elle craignait tout de cette brutalité dont son amant se montrait si prodigue envers les femmes, car elle ne concevait point qu'on pût résister à un général papaoutien . . . Que l'occasion se présentât, Démosthène Egalité saurait s'imposer à Suzette. . . . Et quoi de plus facile que de s'isoler dans cette foule qui avait envahi le jardin et le petit hôtel . . . et parmi toutes ces pièces ouvertes et vides, où la surveillance de cinq agents de la sûreté ne s'étendait que sur la seule probité des quatre cents hôtes de Rébecca . . . et les laissait flirter à leur aise, pourvu que ce fût à distance des vitrines et des objets de prix. Tout en se multipliant jusqu'à s'élever au carré, comme le lui prescrivaient ses devoirs de maîtresse de maison, Rébecca ne cessait donc de surveiller son Démosthène, qui se pavanait dans un magnifique cos-

Fort aguichante du reste en gamin. (P. 230).

tume de radjah qu'elle lui avait offert la veille.

Les craintes de Madame Hackel Cadosch n'avaient pas tout à fait tort.

Blessé dans sa vanité native, le mulâtre s'était promis d'en appeler de l'accueil insultant que lui avait fait madame de Lizery... Une seule chose le retenait: la peur naturelle des époux... Mais il se flattait que Suzette, devenue sa maîtresse, garderait le silence et d'autre part, il se disait, non sans raison, que Rébecca, même avertie de sa trahison, tenait beaucoup trop à lui pour ne pas lui pardonner... En quelques jours il avait pris sur elle un ascendant qui lui permettait de tout espérer — et de tout oser... Quoique son intelligence rudimentaire ne lui fournît point les moyens de raffiner sur la psychologie, il pensait assez justement que les femmes sont les esclaves de ceux qu'elles aiment pour leurs défauts. Peut-être n'aurait il point fait, à lui tout seul, cette découverte sentimentale...; mais Démétrius l'y avait puissamment aidé.

... Qui se pavanait dans costume de radjah.
(P. 232).

Poursuivant un plan dont il avait ajourné l'exécution à quelques mois plus tard, afin d'en assurer mieux la réussite, le Phanariote jouait un double rôle où sa finesse le servait à merveille.

Il montrait à Rébecca, qui affectait de ne plus le traiter qu'en ami, une jalousie qu'il ne ressentait pas — et dont elle commençait pourtant à s'inquiéter — et, en même temps, il donnait à son rival les meilleurs conseils pour asservir l'âme et les écus de la triple veuve. Il prévoyait que tout cela finirait par un joli drame passionnel, dont il s'apprêtait à recueillir les bénéfices . . .

La disparition de madame Hackel Cadosch devenait de jour en jour plus nécessaire pour couvrir certaines operations de bourse et autres, dont le dépositaire de sa fortune eût été assez embarassé de lui rendre compte. . . Que Rébecca rejoignît ses trois premiers maris dans un monde encore moins choisi que celui où elle les avait connus, et Démétrius saurait fournir aux lointains et vagues héritiers des comptes parfaitement réguliers en gardant pour lui tout le résultat d'un *étouffage* savamment pratiqué depuis plusieurs années. Mais il lui fallait pour cela l'inconsciente complicité du mulâtre — soit que Napoléon Démosthène en vint à se charger lui-même quelque jour de la besogne nécessaire — soit que la passion aveugle de Rébecca pour le mulâtre justifiât une intervention violente et rapide, que la jalousie de Démétrius suffirait à rendre excusable aux yeux de tous les tribunaux, toujours indulgents pour les crimes dits passionnels.

Tout en se livrant au jeu de la toupie hollandaise, Démétrius se demandait donc si l'union libre de sa maîtresse et du mulâtre tournerait d'elle-même au drame qu'il souhaitait, ou s'il serait obligé de supprimer Rébecca — et au besoin Napoléon Démosthène, perspective qui ne l'effrayait

nullement, pouvu qu'il s'en tirât les mains nettes, mais pleines.

Ainsi, parmi le vacarme faussement joyeux de cette garden-party cosmopolite, se préparaient tous les éléments d'un drame dont les lecteurs bénévoles connaîtront peut-être quelque jour le dénouement... Mais il ne s'agit ici que de la vengeance d'Henry Maugis, dont l'absence commençait à se faire vivement sentir.

L'après midi s'avançait, et madame Hackel Cadosch commençait à espérer que quelque circonstance imprévue empêcherait madame de Lizery de se rendre à invitation, quand elle apparut au bras de Maugis — et leur entrée fut saluée par de joyeuses acclamations.

Sans doute, la garden-party de madame Hackel Cadosch aurait sombré dans le plus profond ennui si le Désir ne l'eût traversée tout à coup, apporté par la grâce espiègle de Suzette que son déguisement de gamine rendait encore plus jolie que nature, parceque les jolies femmes le deviennent davantage en raison directe de ce qu'elle nous montrent de leurs charmes.

Tous les cœurs vraiment beaux laissent voir leurs beautés, dit un poète qui n'a pas encore sa statue.

Suzette n'avait pas fait autre chose.

Elle avait pensé que cette fête enfantine lui fournirait l'occasion unique de montrer des jambes dont la vue n'avait encore enchanté que ses cinq ou six amants : et tout naturellement elle avait poussé le souci de l'exactitude jusqu'à revêtir une robe blanche, droite et courte, et des chaussettes blanches qui avivaient encore la blancheur de sa peau.

Et certes Suzanne n'était point la seule des invitées qui eût fait preuve d'une si heureuse audace. D'autres mollets nus égayaient les parterres... et le nombre des „Claudines" eût fait reculer leur auteur lui-même. Mais leur quantité ne suffisait point à faire oublier qu'elles avaient passé l'âge de ces espiègles fantaisies — et pour ainsi dire doublé le cercle Polaire.

L'apparition des mollets de Suzette, si cambrés, si ronds, tournés à souhait pour le plaisir des yeux, et des mains, souleva un de ces frémissements d'enthousiasme où l'on sent passer l'âme innombrable des foules! Madame Hackel Cadosch en oublia pour un instant sa jalousie: elle comprit qu'elle tenait son *clou*, et que sa petite fête était sauvée!

Elle fit donc le meilleur accueil à Suzette — et même à Maugis qui triomphait plus modestement en potache de Stanislas, son obésité toujours naissante agréablement mise en valeur par la ceinture de cuir à boucle cuivrée où la „Grosse *S*" prenait un sens presque symbolique.

Après avoir reçu les félicitations de Rébecca, Suzette et Maugis se répandirent dans le jardin. Raccrochés aussitôt par Blackspot qui s'amenait, extrêmement suave en Eton boy:

— Don't you think it's lovely?

— Most charming! Attention aux vieux Messieurs! dit Suzette.

Maugis insista avec un peu de mauvais goût:

— Oui, old chap, tu devrais aller comme ça sur les boulevards, tu serais sûr d'un succès à dégotter ceux des télégraphistes...

— When I was at Oxford, commença l'autre,

et il raconta une histoire assez raide qui se terminait par: Move on ladies, you can't all 'ave 'im! que Suzette dut se faire expliquer.

Après quoi Blackspot déclara.

— Cette garden-party me dégoute pour des raisons que vous connaissez sans doute, all these old females!... But... et puis je n'aime pas le whisky qu'ils ont ici... seulement le 'Canadian Club', J'ai soif, princesse souffrez que je calte, comme dit parfois Maugis. Bonsoir!...

Il partit, très digne, sans gêne quand Maugis lui cria.

— Change de pantalon, Jamey, ou prends une voiture fermée...

— No danger!...

Des groupes compacts se pressaient autour d'eux et la petite comtesse se plaisait à lire dans les yeux des hommes le moins discret hommage et le désir le plus précis... La joie physique qu'elle ressentait de tous ces regards qui caressaient sa nudité blonde s'augmentait encore de ce que la plupart de ces gens lui étaient inconnus et qu'elle les considérait comme de très méprisables muffles... Les habitués même du parloir Hackel Cadosch, ceux dont elle s'était imaginé qu'ils avaient un cerveau, lui parurent devenus de pauvres hommes — et elle se sentit pour eux le mépris que Circé montrait à ses adorateurs.

Elle constata que, décidément, ceux dont elle avait admiré la libre pensée ne savaient point lui parler de ses jambes en termes aussi imprévus que Maugis en avait trouvé pour les louer, et elle profita d'un moment où on les entourait moins pour lui dire:

— Eh bien... mon vieux Maugis, je commence à croire que ce n'est pas encore aujourd'hui que je vous trouverai un remplaçant. Et vous êtes bien gentil de ne pas me lâcher, car ce demi-monde est rempli de gens avec qui je ne voudrais pas me trouver dans un coin.

— Ils vous violeraient comme une neutralité, dit Maugis. Et je me suis laissé dire que ce genre d'exercices ne procure pas aux jeunes femmes toute la joie qu'elles en espèrent généralement. Outre qu'il y manque le plaisir du choix, le viol a l'inconvénient de négliger les préliminaires...

Tandis que Maugis développait sa pensée, Napoléon Démosthène qui venait d'apercevoir Madame de Lizery risquait la congestion cérébrale. S'il n'avait écouté que son atavisme, nul doute que Suzette n'eût passé un fichu quart d'heure. Mais les circonstances ne se prêtaient point à des gestes qui exigent la solitude et ne veulent pour témoins que le silence et l'ombre — et il y avait trop de messieurs qui peut-être se seraient opposés aux entreprises du mulâtre...

Napoléon Démosthène se sentait en proie à tous les désirs qui secouent (si j'ose m'exprimer ainsi) l'orang-outang de Bostock derrière les grilles de sa cage.

Avoir là, pour ainsi dire à portée de la main, ces jambes exquises qu'il se représentait dans ses rêves, c'était plus qu'il n'en fallait pour lui donner presque du courage.

Et tout autant que de la beauté de Suzette, il était troublé par la ressemblance étonnante qu'il lui découvrait avec cette Daisy Lucky qu'il n'avait pas pu posséder. Ce déguisement même lui rendait

plus présente encore la fillette dont un jour il avait par surprise senti la chair frissonner sous ses doigts. Et il oubliait la gifle dont la robuste gamine avait payé sa caresse, pour ne se rappeler que l'odeur de sa peau fraîche, de sa peau blanche qu'il avait si vainement désirée...

Du moment qu'il eut aperçu Madame de Lizery, Napoléon Démosthène ne la quitta plus des yeux, et se mit à marcher derrière elle à l'affût, comme s'il attendait quelque chose d'imprévu et d'extraordinaire qui la mettrait à sa merci.

Maugis s'avisa de ce manège.

— Il me semble, dit-il à Suzette, que le nègre de notre vieille amie se soucie beaucoup plus de reluquer vos mollets que de venir me présenter ses devoirs. C'est à croire qu'il ne me reconnaît pas et j'ai presque envie...

— Oh je vous en prie Maugis, dit Madame de Lizery, ne faites rien qui puisse le rapprocher de nous, il m'inspire un peu plus que du dégoût...

— Quoi donc? un commencement de sympathie?

— Voulez-vous bien vous taire! Quand je pense qu'il est l'amant de Rébecca, cela seul suffit à me détacher d'elle.

— Voilà qui devrait m'assurer la gratitude de ce jeune homme: car enfin, si je n'avais pas pris la peine de le découvrir... Il me doit sa situation.

— Ah! vous pouvez vous vanter d'avoir fait là une bonne action!

— Peut-être... car si la Triple Veuve ne l'avait pas connu...

— Oui je comprends ce que vous voulez dire;

mais rassurez-vous, mon vieux. Si je cherche d'autres distractions...

— Dites-moi du moins que ce ne sera pas dans ces lieux où les deux sexes s'ennuient chacun de son côté?

— Oh! ça... je vous le promets.

— Chère petite Suzette, je n'ai jamais tant regretté de ne plus être que votre ami.

— Faites pas attention... ça se passera.

— Non... je n'ai jamais eu si envie de vous, que depuis que j'ai cessé de vous plaire.

— Mais vous me déplaisez de moins en moins, mon vieux Maugis. Depuis que nous nous sommes revus, vous êtes devenu moins ironique — avec moi, du moins... car l'invention du Cake-Walk. l'autre jour, me remplit encore d'une folle gaieté quand j'y pense, et je me suis dit qu'il pouvait y avoir des raisons valables de ne pas prendre au sérieux ces gens-là.

— Laissons leur ce soin, chère amie, et revenons à ce qui seul m'intéresse. Vous vous accommoderiez d'un Maugis attendri et sentimental?

— Qui sait? maintenant que j'ai connu l'autre... ça me changerait! Et puis le Maugis sentimental... il me semblerait l'avoir à moi toute seule.

— Un Maugis pour une!... Bien tiré! sans faux col!...

— Allons voilà que vous retombez dans votre ornière...

— C'est pour cacher une émotion naissante.

— Vous avez bien tort!... puisque je vous aime mieux comme cela. Ainsi tenez tout à l'heure quand vous êtes venu me prendre...

— Vous prendre? Ah!... que n'avez-vous dit vrai...

— Me chercher enfin... et quand vous m'avez reproché en termes si vifs la légèreté de mon costume... car vous m'avez attrapée comme Frantz lui-même ne l'aurait pas osé!... eh bien, ça ne m'a pas déplu du tout.

— Alors? puis-je espèrer? comme on chante à l'Opéra-Comique...

— Non pas encore... Mais continuez.

.... *Maugis qui triomphait plus modestement en potache de Stanislas.* (P. 236).

— Comme le nègre „qui s'attache à nos pas"?

— C'est vrai qu'il s'attache l'animal. Et il roule des yeux bleuâtres sur mes mollets.

— On les roulerait à moins... Mais qu'avez-vous Suzette? Vous voilà rouge comme le Bloc lui-même.

— Oh! mon vieux Maugis, soupira Madame de Lizery... Ne vous moquez pas de moi... Il m'arrive la plus terrible chose qui puisse arriver à une femme, surtout dans le costume que je porte.

— Le plus grand malheur qui puisse arriver à une femme?... Vous perdez votre pantalon? dit Maugis avec une sombre certitude.

— Vous l'avez dit! Que faire, mon Dieu... je ne puis pourtant pas le laisser glisser et s'abattre à mes pieds...

— C'est bien dommage... Mais ne nous frappons pas, Suzette! Nous voici près du perron. Franchissez-le et gagnez le cabinet de toilette de Madame Hackel Cadosch... Courez, patinez vous! Kouropatkinez-vous, même!... Je couvrirai votre retraite.

Madame de Lizery se hâta de suivre ce sage conseil. Quand elle parvint dans le cabinet de toilette il était temps... ou plutôt il n'était plus temps. Malgré tous les efforts qu'elle faisait pour la maintenir à deux mains à travers sa robe, l'enveloppe intime, où tenait le bonheur de quelques aimables gentlemen, glissa le long de ses jambes nues et tomba sur ses bottines blanches.

Les chevilles empêtrées dans cette entrave de dentelles, Suzette s'activait à la recherche des indispensables épingles, tout en maugréant contre la trahison de ses dessous...

— Pourvu, mon Dieu, se disait-elle, que personne n'ait soupçonné la cause de ma fuite... J'ai rencontré des gens dans l'escalier qui ont dû se demander pourquoi je montais si vite en me retroussant jusqu'aux aiselles! Si Rébecca s'aperçoit de ma disparition... Bah! Maugis inventera quelque chose, sans quoi je serai couverte d'un ridicule éternel. Voyons, j'ai bien fermé la porte du corridor. L'autre donne sur la chambre de Rébecca, personne ne peut venir par là.

Madame de Lizery se trompait... Au moment même où elle était le plus absorbée dans son travail, et où la présence d'un témoin pouvait lui être le plus désagréable, cette porte s'ouvrit et Napoléon Démosthène apparut, les yeux injectés, le front en sueur et les mains crispées.

Il n'avait pu y tenir... Aussitôt que Suzette avait quitté Maugis, il s'était élancé derrière elle... Mais la précaution qu'elle avait prise de verrouiller la porte du corridor l'avait forcé à tourner la position. Du reste, quand même l'autre porte se fut trouvée fermée, le mulâtre n'eût pas hésité à l'enfoncer... Il était décidé à tout. Sa fatuité le persuadait que madame de Lizery ne résisterait que pour la forme — et la violence de son désir était telle qu'il ne prévoyait même plus les conséquences de son acte. Il s'agissait seulement de ne pas perdre de temps, de profiter de la solitude... et d'une occasion qui s'offrait à lui plus belle encore qu'il n'eût osé l'espérer.

La subite invasion (noire) de son irrespectueux adorateur causa quelque frayeur à Suzette quoiqu'elle ignorât les intentions du mulâtre, et la mit dans un embarras extrême car elle avait les

mains occupées et tout geste lui était interdit.

— Que venez vous faire ici, monsieur? damanda-t-elle un peu tremblante, mais d'un petit ton assez hautain pour tenir à distance le premier des Bourbons Dépotoir...

Napoléon Démosthène ne répondit que par un sourire avantageux et s'avança vers Suzette.

— Ah! c'est vrai, j'oubliais que vous êtes ici chez vous. Et bien, monsieur, vous ferez acte de galant homme en me laissant seule... et plus vite que ça, n'est ce pas?

Mais Napoléon Démosthène entrevoyait, entre autres choses qui lui mettaient le feu au cerveau, une tout autre façon de se conduire en galant homme. Bien loin de se retirer, il se jeta aux genoux de madame de Lizery et les embrassa en balbutiant:

— Je vous adore... je vous veux... Excusez moi, je suis fou, mais je vous rendrai si heureuse.

Madame de Lizery eut d'abord la pensée d'appeler au secours. Mais le ridicule de sa situation ne lui permit pas d'en voir tout le danger, et elle crut pouvoir se débarrasser sans esclandre de ce Ruy-Blas tropical.

— Fichez moi le camp ou je vous calotte, répondit-elle simplement.

— Ne me repoussez pas je vous en supplie! Vous voyez bien que je vous adore, répétait Napoléon Démosthène dont le vocabulaire n'était pas à la hauteur des intentions.

Madame de Lizery sentit courir sur ses jambes nues les lèvres lippues et froides du mulâtre. Un frisson de dégoût la secoua... et, lâchant tout ce qu'elle tenait des deux mains, elle se pencha

et gifla Napoléon Démosthène à tour de bras.

— Comme l'autre! pensa-t-il.

Mais ce rapprochement même ne fit qu'irriter son désir...

Voyant Suzette embarassée dans le flot de dentelle qui lui entourait les pieds, il se redressa, la saisit brusquement à la taille et, sans lui donner le temps de se reconnaître, la porta, muette d'épouvante, sur un de ces divans qu'on trouvait toujours à point nommé dans l'hôtel de madame Hackel Cadosch.

— Ah! joli bébé! dit il, d'une voix rauque, de cette voix un peu spéciale que les hommes de toutes les latitudes prennent à certains moments vous allez me payer cela, je vous en réponds!

Mais avant qu'il pût exécuter sa menace, Rébecca parut à son tour...

Elle avait suivi jalousement toutes les évolutions de son amant autour des jupes de Suzette, et quand elle vit madame de Lizery entrer dans la maison et le mulâtre la suivre à quelques pas, l'idée folle la bouleversa qu'ils s'étaient revus quelque part et donné rendez-vous pour la tromper chez elle.

... Ce qu'elle aperçut ne fit que confirmer ses soupçons: elle vit jaune.

— Eh bien, c'est du joli, dit-elle en marchant vers le divan, haute et droite dans son travesti qui lui donnait l'air masculin le plus impertinent... Il parait que j'arrive à temps!

— Ah! chère amie, vous pouvez le dire, répondit naïvement Suzette, toute heureuse d'en être quitte pour la peur et qui sentait son sang froid lui revenir. Sans vous, j'aurais peut-être

servi de distraction à votre macaque... que vous feriez mieux d'enfermer.

— Je serais désolée de vous en priver, ma chère, répondit Rébecca d'un ton où grondaient la jalousie, la haine, la colère, la vengeance et tous les sentiments qui se partageaient son âme de pacifiste humanitaire.

— Non? reprit Suzette en riant franchement vous avez vraiment cru que je voulais détourner votre... moricaud de ses devoirs? Demandez lui donc de quelle manière j'ai accueilli ses avances... je ne pense pas que ce soit la première paire de claques qu'il ait reçue... mais, pour être donnée par la main des grâces, elle n'en était pas moins bien appliquée. Un blanc en garderait la joue encore enflammée... mais sur ces peaux-là ça ne marque pas!

— Non mais les baisers marquent sur les peaux blanches, répondit Rébecca en désignant du menton les jolies jambes de Suzette où les lèvres de Napoléon Démosthène avaient semé quelques roses.

Lors, ramassant à terre le petit pantalon de dentelles qui traînait:

— Et c'est avec ceci sans doute que vous avez giflé notre amant?

— Ah! et puis zut, dit Suzette qui commençait à s'irriter. Je ne vais pas tout de même me donner le redicule de me justifier!

— C'est bien inutile, en effet. Votre présence ici, votre attitude... horizontale de tout à l'heure, votre galant... déshabillé, votre aimable désordre...

— Tout cela serait contre moi, évidemment, dit Suzette, si vous m'aviez trouvée avec un autre

monsieur que votre gigolo à qui je n'ai jamais pris la peine de cacher le dégoût qu'il m'inspire. Il lui a plu d'entrer par surprise dans cette pièce où j'étais venue réparer un accident de toilette très ridicule. Je me fais assez comprendre je pense et vous avez les preuves en mains. Il s'est roulé à mes pieds en m'embrassant les genoux (ce qui me corrigera pour toujours de montrer mes jambes !) . . . il a, pour sa peine, encaissé une paire de gifles . . . puis il a profité du désordre de ma toilette pour tenter d'y mettre la dernière main. Votre arrivée l'a dérangé fort à propos . . . Voilà tout . . . je vous dis cela pour vous rassurer, et parce que je ne voudrais pas compromettre la situation de ce jeune héros qui n'a rien fait après tout. Gardez-le donc, je vous prie et tâchez de compléter son éducation . . .

— Vous êtes d'une insolence, Madame ! rugit Rébecca.

— C'est de famille, répondit Madame de Lizery. Mais je vous croyais plus amie de la vérité . . . je vois que Maugis avait raison : pour nous autres femmes, la Vérité porte toujours un nom d'homme. Là-dessus, bonsoir !

— Allez donc rejoindre votre Maugis.

— De ce pas et vous ne risquez pas de nous revoir de sitôt . . . je vous laisse mon . . . ma pièce à conviction et votre bâton de réglisse.

Sur quoi Madame de Lizery se retira, sans pantalon, mais non sans dignité.

Tout en descendant l'escalier, elle eut le plaisir d'entendre le bruit sonore de deux autres gifles (et de quatre !) qui marquait le début d'une explication assez vive entre Rébecca et le mulâtre.

— Et je parie, pensa-t-elle, que c'est elle qui les a reçues.

Elle se pencha et gifla Napoléon Démosthène à tour de bras. (P. 244).

Elle ne se trompait pas: le mulâtre, qui avait gardé un silence prudent pendant la querelle des deux amies, était en train de reprendre ses avantages. Outre qu'il ne pardonnait pas à

sa maîtresse de lui avoir ôté le pain blanc de la bouche, il avait déjà tiré parti du masochisme, qui, de tous les vices dont s'ornait l'âme de Rébecca, était le plus facile à contenter. Ce geste opportun fut suivi de quelques autres qui calmèrent la fureur de la Triple Veuve et ne lui laissèrent de rancune que contre Suzette : car si elle avait compris assez vite qu'il ne „*s'était rien passé*", elle en voulait à Madame de Lizery de la situation ridicule où sa jalousie l'avait mise.

Tandis que Rébecca et son amant se reconciliaient sans phrases, Suzette avait rejoint Maugis dans le jardin où la fête battait son vide et lui racontait comment elle venait de se brouiller avec Madame Hackel Cadosch . . .

— Je ne vous cacherai point, ma mie Suzette, dit Maugis, la joie enfantine que m'inspire cette petite histoire . . . où je suis pour quelque chose. Je vous pardonne de m'entraîner dans votre retraite et de me remettre au plus mal avec la Pieuvre. Mais je ne quitterai point ces lieux, sans avoir dit quelques mots à ce jeune papaoutien qui vous a manqué — et du reste manquée — avec tant de désinvolture . . . Justement le voici ! comme on dit dans les tragédies . . . et nous allons pouvoir improviser un petit dénouement selon les règles . . . avant sortir de la place avec les honneurs de la guerre.

— Maugis, mon ami, qu'allez-vous faire ? supplia Madame de Lizery.

— Je vais faire tout à fait la même chose que vous, répondit Maugis . . . et en même temps mon devouar ! ! Je suis aujourd'hui votre cavalier : laissez-moi réclamer les bénéfices de ma fonction !

Je remplace Frantz, après tout, que diable!

— Savez vous que vous me replaisez beaucoup comme ça, mon vieux Maugis? dit Suzette.

Et lui indiquant de l'œil le mulâtre qui descendait le perron au bras de Rébecca:

— Et maintenant, dit-elle, va le battre!

— Maugis s'était avancé vers le groupe fatigué de réconciliations et s'adressant, à Napoléon Démosthène:

— Beau jeune homme, dit-il, vous avez tout à l'heure essayé vainement de manquer de respect à une dame que j'ai l'honneur d'accompagner ici . . .

— Ne réponds pas, ne dis rien, souffla Rébecca à l'oreille de son amant.

Le premier des Bourbon Dépotoir se conforma d'autant mieux à cette sage prescription que les mots lui manquaient et qu'il se sentait la langue collée au palais.

— Comme vous n'êtes point de ceux qui peuvent compromettre une femme, reprit Maugis, vous pourriez vous étonner que je vienne vous demander raison . . .

Napoléon aurait bien voulu s'en aller, mais Rébecca le tenait solidement.

— Monsieur, dit-elle à Maugis, je ne comprends pas . . .

— Que vous ne compreniez pas, Madame, dit Maugis . . . cela n'a qu'une importance relative. Mais votre jeune ami me paraît vraiment trop ignorant des subtilités de la langue française. Il y a du moins un langage que tous les peuples comprennent.

Et s'adressant à Napoléon Démosthène.

— Madame de Lizery, dit-il, vous a donné tout à l'heure une paire de gifles que je m'en voudrais de ne point compléter.

Et avant que Rébecca eût le temps de se jeter entre eux, Maugis fit comme il l'avait dit.

Madame Hackel Cadosch trembla que son amant ne se portât sur Maugis aux plus regrettables extrémités : elle croyait à l'héroïsme de Napoléon Démosthène. Le sang des Bourbon Dépotoir n'allait faire qu'un tour ; le général allait bondir.

Il bondit en effet, mais de trois pas en arrière, et au milieu de la foule des invités que cette petite scène avait attirés et qui s'amusaient follement, il dit d'une voix éclatante, en se frottant la joue droite :

— Cette affaire n'aura pas de suites . . .

Maugis ne retint point une hilarité qui fut très partagée.

— Vous ne paraissez pas tenir beaucoup, dit-il à ce que je vous donne ma carte. Du reste, agréez mes excuses ; je n'ai point de cartes de deuil.

— Le général de Bourbon Dépotoir ne se bat pas avec tout le monde, expliqua Madame Hackel Cadosch.

— Sûrement il n'est pas pour hommes dit Maugis.

Et il alla rejoindre Suzette qui comprenait que ce monde à qui venait de faire allusion Rébecca n'était tout de même pas du sien.

— Allons ! se dit Démétrius, que l'attitude réservée de Napoléon Démosthène n'avait pas trop étonné . . . allons ! décidément cet animal-là est trop lâche pour agir. Il faudra que j'y mette du mien . . . Ces rastaquouères ne méritent pas leur

réputation de bêtes de proie .... et décidément il n'est pas donné au premier venu d'être une belle canaille ...

En montant dans le coupé de Madame de Lizery ...

— Et maintenant, où allez-vous, ma mie Suzette? demanda Maugis ...

— Chez toi, gros bêta.

Et elle ajouta, malicieuse:

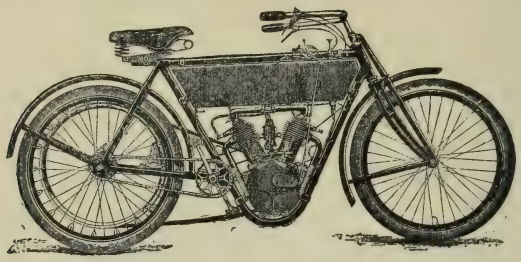
— Ce que j'aurai les yeux culottés ce soir!

— Ce sera toujours ça, dit Maugis.

FIN

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Facilités de paiement.



Cycles, Motocyclettes & Autos

L'"ALBATROS"

H. BILLOUIN

Ingénieur-Constructeur

104, av. de Villiers, PARIS-17e, Téléphone 548-03.

Spécialité de Bicyclettes sur commande, Course sur route, Grand Luxe, derniers perfectionnements, depuis . . . . . **120** fr.

Spécialité de Motocyclettes sur commande de toutes forces, moteurs toutes marques, à 1 et 2 Cylindres, depuis . . . . **500** „

Bicyclettes d'occasion, en bon état, depuis. . . . . **30** „

Bicyclettes d'occasion garanties, depuis . . . . . **70** „

Motocyclettes d'occasion, garanties en bon état de marche, depuis **150** „

Automobiles neuves et sur commandes, depuis **2.700** fr.; d'occasion, depuis . . . . . **500** „

MAISON DE CONFIANCE

Demander le Catalogue franco et les feuilles d'occasion. — Accessoires et Pièces détachées. — Reductions et conditions spéciales aux lecteurs de ce volume.

1593/7 C 103

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002548906b

CE PQ 2257
.G8S8
COO GAUTHIER-VIL SUZETTE VEUT
ACC# 1222666